

Rémy Rochat

LES SAISONS DE MON VILLAGE

Deuxième mouture de 2021

Editions Le Pèlerin
2021

Introduction

Voici une nouvelle mouture de mes souvenirs. La dernière ? C'est à voir. Car on est comme un peintre, à toujours vouloir recommencer la même peinture !

Elle tient aussi à cette volonté de se faire enfin connaître dans ce que l'on a sans doute produit de meilleur. Des histoires de chalet, des histoires de village mieux encore.

A se relire, on s'est rétracté. Cela ne paraîtra jamais autrement que sous cette forme quasiment définitive de deux brochures, l'une pour nos collections, l'autre pour celles du Patrimoine.

Pourquoi ce revirement ?

Une fois encore la peur des emmerdes. Tout d'abord avec la famille qui est concernée, la mienne, la nôtre, celle des Tsun. Tu ne vois jamais les choses qu'à ta manière, qui est égocentrique à fond.

Ensuite avec un public que je ne sens plus depuis des décennies. Les Combiens, j'ai l'impression de les déranger. De ne plus être sur leur ligne, bien branlante, pourtant, leur ligne. Ne plus être en adéquation, qu'on dit. Alors voilà, plutôt que d'aller au devant d'eux pour me faire descendre une seconde fois, restons caché. Pour vivre heureux, il le faut.

Je demeure donc seul avec mes essais. Il n'y a en conséquence qu'un unique lecteur, celui qui les a mis sur le papier, autrefois et aujourd'hui. Les deux styles se mélangent, s'interpénètrent et vous offrent un texte qui porte le titre « Les Saisons de mon village » déjà utilisé en d'autres temps. La matière peut être sensiblement la même, la manière est toute autre. C'étaient de courts passages sur tel ou tel moment de ce village, c'en sera de plus longs et de plus affinés sur des sujets qui n'avaient sans doute pas été abordés. Deux titres, deux genres.

Et voilà, inutile de trop insister. Aller au devant des autres, je n'en ai vraiment pas le courage. Je pourrais à nouveau me mettre en scène face à un professeur quelconque d'un lointain passé qui, à la première demi-page difficilement digérée, ne saurait que me dire :

- Du hachis. De la daube. Tais-toi.

Alors, non pas je me tairai, mais je m'abstiendrai de m'offrir en pâture. D'ailleurs je n'aime pas ça. Je dirais même que dans le fond j'ai horreur d'être lu. Il me semble que l'on me vole tout, mon passé, mes choses, mes souvenirs, mes réflexions, mon âme et presque ma chair.

Mieux vaut en rester là. Je m'en excuse et pose quand même ici ce tout petit espoir que j'ai, qu'un jour ceux qui me suivront tenteront cette aventure si rude que je n'ai pas su la mener à bien, de faire connaître à d'autres ces quelques lignes. Peut-être malgré tout, le temps aura passé, qu'ils apprécieront. Un peu, beaucoup, pas du tout !

Les Charbonnières, en octobre 2021 :

Rémy Rochat

Présence du chalet

Deux visions de là-haut – en l'honneur d'Anne-Marie Prodon -

Je suis monté seul dans la lumière dorée de cet après-midi de fin novembre. Arbres dépouillés, terre nue et givrée dans l'ombre des grands sapins, humide, à la terre collante là où le soleil a réchauffé le sol. En regardant la fenêtre, le matin, au premier coup d'œil, on avait l'impression d'un paysage enneigé. Illusion qu'offrait un regard rapide mais que la réalité dissipait aussitôt.

J'ai retrouvé ma marche souple sur les anciens chemins, près des murs, aux bords des forêts. Arrivé à la cabane dont les écorces sont encore humides, j'en ai ouvert la porte et je me suis assis sur le banc pour regarder toutes ces choses qu'on aime et cet intérieur vétuste. Qui est propriété de tous. Et puis quelle importance. Rien n'appartient jamais à personne, ni terre, ni objet ni être vivant. Nous ne sommes toujours que les gardiens des choses du présent qui devront nous survivre pour être bientôt gérées par d'autres.

La porte est ouverte sur la forêt. Silence total que rien ne trouble. La lumière devant joue avec la clairière, tandis qu'en comparaison, ici, c'est presque la pénombre. Mais fraîche et douce. Je suis bien. Je ne bouge pas. Je pense à ma vie. A celle des gens de passage. Je pense au sens de nos vies à nous tous, et je ne sais trop que penser ! Cela en vaut-il la peine, d'ailleurs, puisque tout se perd de ce qui nous a passé par la tête. Et même ce que l'on a écrit. Il n'y a rien qui ne reste ici bas, nulle part, de personne. Ce n'est jamais qu'une question de temps, que les souvenirs et les œuvres disparaissent.

Quand tu es parti, mon père, et qu'après on t'ait conduit là-haut, au cimetière, nous sommes rentrés à la maison où tu n'étais plus et ne reviendrais plus non plus. Alors je suis allé à l'atelier où tu restais souvent et j'ai regardé dans le tiroir que tu ouvrais dix ou vingt fois de la journée. Dedans il y avait encore ta montre, avec un bracelet de métal, que tu ne mettais pourtant jamais au poignet, ton tabac dans un paquet bleu, des mégots tout chiqués, des papiers coupés avec lesquels, cela paraîtra incroyable, tu espérais faire de l'humus, et des coquilles de noix. Ne manquaient que des noyaux de cerises ou de pruneaux, ces derniers que tu aimais tant que tu t'en serais fait péter la panse !

On s'attache aux choses que son père a laissées, quand il n'est plus là.

La première fois que nous sommes remontés là-haut, après qu'il ne fut plus, le chalet restait malgré tout le même. Il faut croire ainsi qu'il n'appartient lui non plus à personne, ou bien alors, et cela d'une manière éphémère, qu'à ceux qui passent. Nous avons ouvert les volets et dans la lumière retrouvée, nous avons vu le sable tombé des murs à cause de l'humidité et du salpêtre qui font un travail d'usure lent mais imparable. Devant le chalet, il y avait encore cette masse de neige descendue du toit, si tassée qu'elle restait toute en glace. Des choses que l'on connaît. A côté l'herbe verdissait. Plus loin on voyait la clairière

et puis l'étang, là-bas, gelé, mais néanmoins prêt à renaître bientôt d'une vie formidable.

Quand nous sommes montés à la chambre où tu dormais autrefois, en ta vie de berger, il y avait plein de mouches crevées sous les fenêtres à cause d'un rayon de soleil qu'il y avait eu trop tôt et qui les avait réveillées. Le lit de métal était là, avec son matelas défoncé. On se disait qu'il n'y aurait plus personne désormais pour l'occuper.

Mais toi, Isaac-Samuel, que deviens-tu ? Prolonge pour nous, va, l'illusion que cette grande propriété sera toujours possédée par la même famille, que jamais là-haut les choses ne changeront, n'iront à la dérive. C'est triste, les familles qui se défont.

Et puis soudain, nous retrouvons ton temps à toi, Isaac-Samuel. L'hiver est tombé sur la Vallée. La bise s'est levée. Combien elle dure ? On le dit, elle dure trois, six ou bien neuf jours parfois. Quand on va contre elle, elle se glisse sous votre bonnet et vos oreilles pour vous les glacer. Voici les grands lampadaires du village voisin. Plus loin tu l'auras dans le dos pour te souvenir des voyages d'autrefois à la gare du village voisin. Vois les anciennes traces du cabriolet sur la route, et puis Doret qui mène ses boîtes chez Favre-Lugrin avec son petit char. Il y a toutes les traces dans la neige, sur la route. Il y a les grandes et les petites. Ton passage à toi aussi y est inscrit.

Il neige de bise. Mon village est triste qui prend le froid par le dessous de ses fenêtres où l'on pourrait facilement y passer le doigt. Est-ce là le temps vrai, ou celui-ci depuis longtemps s'est-il perdu dans la poussière de notre passé ?

Il pleuvait à Noël. Le soir, à l'église, quand l'on chantait, l'on entendait la pluie ruisseler sur le toit, glouglouter dans les chéneaux. Une immense lessive s'était abattue sur le village tout recroquevillé sur lui-même à la clarté blafarde des lampadaires. Tout dort et s'endort. On est bien maintenant sous les couvertures après la fête, en pensant que demain il y aura peut-être de la neige. Saisir toute la magie de son enfance. Les flocons y étaient plus beaux, semble-t-il, comme aussi s'est perdue l'impression que ça faisait quand ils tombaient sur le dos de nos mains tendues exprès.

Dans mon rêve je vois le clocher de l'église, et puis la grande porte par où les gens, venus des différentes maisons du village, y rentrent. Ce sont des silhouettes noires, et sur leurs manteaux, les flocons ne fondent pas tout de suite. Et tous ceux-là sentent le manteau mouillé et le savon ou le parfum.

Dans l'église chaude est l'arbre de Noël et le gros fourneau bourré à fond. Il y a plein d'enfants qui parlent et de filles avec des cheveux lavés. Et l'on admire sans pouvoir s'en lasser les boules de couleur où se reflètent les lumières qu'il y a au plafond, car l'on n'a pas encore éteint. C'est chaud et bon, peut-être aussi le plus beau jour de l'année. Il y a tellement de monde que les derniers arrivés sont debout à l'arrière, appuyés à la paroi du fond ou contre les grosses colonnes de bois. Et tout le monde est heureux. Et même ceux qui restent tapis dans leur maison le sont, et même les bêtes dans les écuries ou celles qui restent au fond

des forêts le sont aussi. Aucun être vivant, homme ou animal, n'est oublié dans cette immense distribution de bonheur. La joie de Noël est en nous une nouvelle fois pour nous faire tout espérer. La vie est si bonne.

Il a fait très froid cette nuit. Les revers sont blancs de givre. Je passais tout à l'heure devant une maison où ils ne voient pas le soleil de l'hiver. Rien. La nuit. Tu es à l'ombre du matin au soir. Pas un rayon qui se poserait sur le sol, qui jouerait sur le lustré d'un meuble ou sur le verre ou le miroir d'une chambre. Seulement l'ombre angoissante et morte de l'hiver. On imite les ours, on hiberne. On se terre. On se tasse, étranger au grand jour. La lumière vous fait mal aux yeux. Et sur la route, devant la maison, il y a de la glace. Là où autrefois, avant qu'ils ne salent régulièrement les routes, dans une espèce de grand virage qui vous déporte sur la droite, les voitures vous emboutissaient la barrière une fois l'an.

L'arbre reste nu dans le ciel de janvier. L'arbre dort dans le grand soleil. Et moi j'imagine la belle lumière qu'il doit y avoir en cet instant là-haut sur le chalet, sur la clairière et le chemin. J'y serais que je marcherais seul sur les pâturages à peine enneigés où le sol, par cette nuit si froide, serait devenu crissant. Je longerais les murs de pâturage, je regarderais les forêts dépouillées où je ne découvrirais aucune vie. Je ne verrais qu'un trou d'animal avec de la terre autour qui a sali la neige et d'où partent des traces avec elles aussi, au début tout au moins, un peu de terre dedans. On sentirait que malgré cette solitude existe un grand souffle, qui est celui d'une vie certes cachée, mais toujours existante, si froid puisse-t-il faire.

Je regarderais le ciel, j'humerais l'air frais qui se serait coulé, avant que de me parvenir, par-dessus les immenses forêts que j'apercevrais à l'ouest, ce grand Risoud noir et profond, plein de légendes. Je comprendrais alors que pour lui, mythique et sacré, le temps n'est pas le même. Passent les saisons. Il respire. Il vit. Il n'a pas besoin de moi qui suis là, en bordure, à contempler ses formes arrondies, cette formidable croupe qui m'appelle.

D'autres paysages. Des murs et toujours cette terre dure et gelée. Dans cet étonnant silence je me dirais soudain :

- Ma pensée serait-elle quelque chose de saisissable, aurait-elle un poids ? Serait-elle au contraire sans consistance aucune et morte à peine exprimée, sans conséquence pour rien ? Croirais-je à des choses qui n'existent pas ? Vivrais-je d'une vie qui n'est pas réelle ? Me serais-je cette fois-ci encore dans une nouvelle interrogation, forgé un monde, alors que mes yeux, mes sens, me trompent, que ce grand paysage est une apparence où je crois avoir trouvé ma place ?

Oui, je penserais à tout cela, et je comprendrais soudain avec angoisse que je pourrais bien n'être que le fruit du hasard, rien que cela. Aussi préférerais-je ne plus penser à rien, car il y a des trous qui font peur, et remonter plutôt au chalet pour y rentrer dans la cuisine et pour y crier, comme ça, en souriant :

- Y a quelqu'un ?

Car je le saurais bien, que personne ne me répondrait. L'écurie même, ou resterait de la paille de la précédente saison, serait glacée. Avec, entreposés là, le char gris, le tracteur, d'autres engins encore. Et puis en place, les barres d'attache pleines de liens, toutes ces chaînes qui pendent. Au sol de bois, il y aurait une planche qui se lèverait, à moitié cintrée, quand l'on marche dessus, sur le bout. Et dans ce silence toujours total, je prendrais conscience de la désertitude des lieux, de leur profonde inaccueillance. Personne ici en cette saison ne pourrait vivre. A moins de brûler un stère de bois par jour à la cuisine. Le chalet est plus mort que les arbres de la forêt, que la terre elle-même qui entretient sous la neige ou sa pellicule glacée, une végétation en devenir. Ici on n'entend même pas le bois de la charpente craquer, ou les tôles ou les planches. Rien. On ne perçoit que le bruit de sa propre respiration, que celui de ses propres pas ou d'un objet que l'on bouge. On a même peur de faire du bruit, de réveiller quelque chose qui ne serait pas bon. On voit seulement son haleine dans la lumière parcimonieuse d'une fenêtre. Le froid s'est conservé à l'intérieur. Le chalet est un véritable frigo, et il le restera même si l'air à l'extérieur, pour un jour ou deux, devait se réchauffer.

Il n'y a qu'aux chambres où serais monté que je retrouverais une lumière vraie. Alors je resterais longtemps à la fenêtre pour regarder, pour la millième fois, la clairière, et puis la forêt, là-bas. Et il m'apparaîtrait que le monde, jusqu'au plus lointaines étoiles que pourtant je ne pourrais pas apercevoir, que deviner au-delà de ce grand ciel clair, s'est endormi à jamais.

La montée

C'est la montée. C'est-à-dire que les bêtes, elles vont quitter le village et les écuries trop chaudes maintenant qu'on est en mai, pour gagner les hauts où elles vont rester quatre mois. Et plus, si le début d'octobre est beau. Elles vont s'y refaire une santé tant physique que morale, pourrait-on dire.

Allez, elles le savent assez, que là-haut, dès la fin mai, que l'herbe est meilleure que celle d'ici. Moins riche certes, mais avec des saveurs qu'elle n'a pas dans les bas où elle pousse pourtant plus épaisse. Mais osons le dire, de l'herbe qu'elles n'auront pas goûtée, puisqu'on les nourrit toujours au foin jusqu'à la toute dernière.

La montée, c'est le grand jour où l'excitation est à son comble, autant pour les bêtes que pour les hommes.

On avait vu hier à la cuisine toute la batterie par terre. C'est qu'il avait fallu graisser les courroies, quand bien même question de sonnailles, on s'y entend moins bien que d'autres, qu'on n'en a pas un goût exagéré et que par conséquent c'est pas ici que vous allez trouver ces chamonix aussi gros que des marmites à polenta, et plus encore, et qui résonnent un peu comme des cavernes quand le battant frappe les parois tant il y a de volume, là-dedans.

Les cloches, on les mettra au cou des bêtes demain matin juste avant qu'on ne les lâche. On n'a pas réussi à ramollir les cuirs autant qu'il aurait fallu. Aussi la boucle et ses deux pointes que l'on doit passer dans les trous du cuir, elles ne se manient pas bien. On enrage. On jure même. Les vaches bougent, s'énervent, secouent la tête, attention à ne pas vous faire éborgner. Elles n'attendent que de pouvoir sortir.

Vous les lâchez. Elles se pressent vers la sortie. Elles font claquer la porte contre la paroi blanchie à la chaux mais avec des points de bouse dans le bas. Encore beau que celle-ci n'aille pas se fendre en deux ou sortir de ses gonds. Quelle force, quel poids. Et ça sort en même temps que l'on entend le bruit des chaînes sur les planches de l'écurie, près de l'abreuvoir. Ces bêtes, elles sont presque à se coincer dans l'ouverture quand elles s'y mettent à deux. Et dehors, c'est le grand cirque. On les voit lever les deux jambes de derrière pour les faire monter dans le ciel. Elles se poussent et se retournent. Faut les retenir. Elles sont sur la route, une voiture passe qui s'arrête. Attention. Faudrait pas que l'une ou l'autre de nos bêtes n'aille y faire un cabot. Elles bousent. Ça sent fort la bouse. Y a des gamins avec des bâtons. C'est nous, les frères, les quatre qui maintenant contraignent les bêtes à rester en un grand cercle, car elles voudraient partir illico presto pour le haut du village. Là où elles savent qu'elles doivent aller. Charognes de bêtes, va, satanées grolles. On ne se souvient plus qu'elles ont passé plus de six mois à l'ombre, presque sept, et qu'elles ont besoin de se défouler. Elles ont comme des ressorts, qu'on dirait.

Et les gamins qui sont dans la cour de l'école qui est juste à côté nous regardent. On serait parmi eux s'il n'y avait pas la montée, et que pour le régent, donner le congé pour cet événement, c'est une obligation. Parfaitement. Il ne peut pas refuser. D'autant plus que le président de la commission scolaire c'est l'oncle. L'un de nos trois propriétaires, tous frères, qui vont tantôt mélanger les troupeaux. Ces autres-là, qui vont bientôt rentrer, vous envient d'être déjà en liberté. Pour une fois, bien fait pour eux. Ils n'ont qu'à être fils de paysan à la place de l'être de simples ouvriers d'usine. Et qui pourtant vont chaque année en vacances. A Rimini, tiens ? Nous, on ne connaît pas. Mais on a à la montée. Ça compense.

Ca rue encore. Ca bouse. On sent la bouse, l'urine. Il y a un ruisseau qui coule sur la route, tout fort, tout en mousse, tout jaune, tout odorant. Et puis la dernière bête est sortie et devant toutes se met l'Italien tout fier de mener le troupeau. Au moins un petit bout, car après va falloir céder le commandement. On traverse le village, on fait les deux virages, le premier vers l'église, le second vers chez Will. Et l'on arrive devant chez la grand-mère. On est les premiers. Il faut attendre. Qui donc. D'abord l'oncle Jean qui arrive lui des Crettets. C'est le bas du village. On le voit avec ses bêtes au contour du Cygne. Il a disparu derrière la laiterie et la boulangerie et puis il est réapparu là-bas près de chez Will pour être vite ici, devant chez la grand-mère. Il précède ses bêtes. De belles bêtes bien encornées. En bleus de travail, l'oncle Jean. Mais non pas ce bleu

blue-jean, mais un vrai bleu, presque éclatant, car ses habits sont tout propres. Il a un bâton. Avec les troupeaux, il en faut toujours un. Autrement, tu es nu. Tu es infirme. De noisetier, solide, qui servira à roiller sur l'arrière train des bêtes quand elles ne veulent rien savoir. Alors les deux troupeaux se mélangent. Ne manque plus que celui à Mumu, l'oncle, et au grand-père, les deux pour gérer la ferme familiale. Qui est là, sur la place. De l'autre côté est la forge. On voit des étincelles par la fenêtre basse, un peu vertes. C'est Meyer qui soude. Mais aujourd'hui, on le laisse à ses affaires pour s'occuper des nôtres, c'est-à-dire notre troupeau. Enfin, le Mumu, il a lâché lui aussi. Et les nouvelles bêtes de ce troisième troupeau, elles se mélangent avec les autres. Ça fait bien cinquante bêtes, ou tout au moins quarante maintenant. Ce sont là, disent les gens qui nous regardent, les Tsuns qui montent au chalet. Et ils savent où ils vont, les Tsuns, père et fils. Ne manque que mon père qui reste à fromager à la laiterie du village, et puis même, avec sa crouille jambe, il ne pourrait pas monter derrière le troupeau. Alors il reste là. Et ça bouse, et ça pisse, et le rodéo recommence jusqu'à la dernière vache qui sort de l'écurie en poussant une puissante bramée. On est prêt. Disons honnêtement qu'on ne peut plus les retenir. Quelle excitée, et alors l'oncle Jean devant, dans ses bleus de travail, il donne le signal du départ. Et il hèle comme seul il le sait le faire. Ça vous va droit au cœur, ces cris de berger. Et elles suivent les bêtes, elles savent où il va. Il a le pas rapide. Elles suivent quand même, et ainsi le troupeau, il traverse le haut du village, avec des gens sur les pas de porte qui nous regardent. Et l'on est vite à la dernière maison qui est la villa à Mesi garde-forestier, juste après le Gros Tronc, une maison construite au début du siècle. Une ancienne ferme.

Et tiens, qu'on se dit, on emprunte là le même chemin que pour aller au cimetière. Avec le même paysage, le lac à votre droite et la Dent qui le domine de sa splendeur opulente. Mais on ne va pas au cimetière, cette fois-ci. Au carrefour de ce nom, on prend à l'opposé, c'est-à-dire qu'on monte directement contre la pente, elle est raide, pour rejoindre le Haut des Prés et puis les Communs du Haut-des-Prés qui sont juste au-dessus. Et à Haut-des-Prés, y a des gens qui nous regardent. De la famille, mais eux, propriétaires seulement des Communs. Ils sont sans doute jaloux de nos montagnes. Et puis ils n'aiment pas à ce que nos vaches broutent quelques troches en bordure de la route, un peu sur leurs champs. Surveillez vos grôles, qu'ils pensent sans aménité. Coutumes de famille. Faut faire avec le caractère des gens. Et puis surtout ne pas les vouloir meilleurs qu'ils ne peuvent l'être.

Les Communs, ça grimpe. Le troupeau comme l'oncle qui est devant, ralentissent un peu. Mais on monte quand même. Et puis après il y a la forêt et sitôt après le couvert. On a déjà fait un bon bout de chemin. Puis après un dernier vrai coup de collier pour affronter la dernière montée, on trouve le plat de ce grand plateau qu'il y a là-haut, avec une Grande Combe qui le coupe par le travers. Et elle fait bien un km de long, cette Grande Combe. Mais voilà, maintenant, on redescend un peu dans la forêt où il y a l'ombre, et c'est

pourquoi, ce passage, on l'appelle le tunnel. Il nous mène à une nouvelle clairière et au mur qui sépare les deux alpages. Le troupeau a repris de l'allure, une dernière grimpette dans un petit bois, un virage et c'est enfin l'arrivée dans la grande clairière au milieu de laquelle il y a le chalet sur sa petite colline avec ses trois lucarnes qui sont comme autant de yeux qui vous regardent, avec sa grande cheminée, sa vétusté, son ancienneté, sa poésie tout en même temps.

Vois aussi à ta gauche avant le chalet, le puits avec le grand balancier. Vois l'étang avec ses tritons au beau ventre orange. Mais voilà, il n'est pas protégé par une barrière, aussi les bêtes y vont, le traversent, effrayent les tritons, en écrasent quelques-uns au passage et bousent les pieds dans l'eau froide. Elles bousent dans l'étang, si bien que celui-ci, à peine la montée faite, ne pourra plus servir à l'abreuvement. Et il se remplira en un rien de temps, avec tout ce qu'elles lâchent. Elles n'ont aucun respect pour rien, c'est la vérité. Elles démolissent tout ce qui est beau. Elles ne savent pas, les bêtes.

Le chalet... On a gagné sa soupe, dis-donc. On regarde les bêtes s'égailler dans la clairière, heureuses. Tout le monde se retrouve alors au devant de la vieille bâtisse. On a débouché. On boit des verres. Du blanc. Plus tard ce sera du rouge. Du gros rouge qui tâche. Du solide, par pour ces miquelets d'aujourd'hui à se chipoter pour savoir si celui-là a le goût de framboise ou de cassis, avec une légère saveur poivrée !

On fait santé. On est bien tout à coup. On sait qu'on a fait le gros de la journée. Bientôt on va aller bouloter dans la cuisine sombre. Les gamins à l'extérieur, autour d'une table que l'on a mise là tout exprès pour eux. Avec ces bancs que l'on a aussi sortis de la cuisine. Ils y seront plus à l'aise qu'à l'intérieur. Entr'eux.

Pour l'heure on trinque, on reverse dans les verres. On n'est pourtant pas des vigneronnais plutôt des paysans avec des grosses vareuses de toile. Et de grosses godasses. Tout comme l'oncle Jean. On parle du bétail, on parle d'alpage. On regarde le ciel. Le Mont-Tendre, car ceux-là ont laissé des foin presque sec par en bas et au-delà de notre grande montagne. Faudrait redescendre pour s'aider. Tant pis, il y a les fils, là-bas. Ils suffiront. Une montée, on peut quand même rester un peu plus longtemps au chalet, s'attarder la moindre. Et surtout parler, encore parler. De tout. Mais surtout du monde agricole.

Crénom, une montée ça s'arrose !

L'une des femmes qui oeuvrent dans la cuisine est sortie sur le pas de porte. Elle a crié :

- Le dîner et prêt.

Mais comme les autres étaient en pleine discussion, cinq minutes après elle est revenue, cette fois-ci bien décidée à les faire se bouger, ces gaillards, ces pots de colle.

- Le dîner et prêt, Messieurs.

Ils sont rentrés. Tout est préparé dans la cuisine sombre qui sent la fumée et un peu encore cette odeur de chalet qui est faite de bouse sèche, de poussière un

peu, de bois, et des relents des dernières fabrications de fromage de l'an passé. Chacun a pris la place qui lui convient, derrière l'une ou l'autre des tables mises tant bien que mal, en largeur ou en longueur. Car aujourd'hui, il y a du monde comme jamais pendant l'année. Et ils se sont assis sur les bancs. Et les conversations ont aussitôt repris après que le chef, ici l'oncle, se soit levé pour dire deux mots de bienvenue où il conclut :

- Que la saison soit bonne. Et il lève à nouveau son verre pour faire santé.

On ne fait pas référence au Seigneur. Il est là-haut, là-bas, on ne sait pas trop bien où, et nous on est ici. Ne mélangeons pas forcément les bidons. Son aide sera peut-être plus indispensable en d'autres moments qu'une montée où l'essentiel est la vie que l'on a, le moment présent que l'on vit et le repas qui nous attend. Les femmes, elles servent. Elles remplissent les assiettes un peu froides, des pâtes, des cornettes et des tranches de rôti. Le rôti de la montée. On l'a commandé des jours à l'avance à la Lulu qui est la bouchère du village. Quelle nous serve bien. Elle le fera toujours. Un rôti de la montée, que diable, ça ne se loupe pas. Avec la sauce qui va avec. Avec la salade que l'on prend dans de gros saladiers.

Les litrons sont sur table. Du gros rouge qui tâche, avons-nous dit. On peut se resservir comme on veut. N'y manquez pas. Y les langues qui se délient. Les femmes veillent à ce que personne ne manque de rien.

Les enfants eux sont dehors. Ils se chamaillent déjà. Enfournant plus qu'ils ne mangent, boivent de l'eau, avec peut-être du sirop. C'est bon le sirop, n'est-ce pas les bouèbes ? Les bouèbes, ils ont entre 8 et 16 ans. Il y en a plusieurs d'ici qui sont du village mais sans être de la famille. Qui y sont simplement rattaché par diverses raisons. Les enfants, ils quittent déjà leur banc et leur table. Ils ont fini. Ils reviendront pour le gâteau au vin. Ils ne rentrent pas dans le chalet. Pas les déranger, ces adultes qui causent avec leur grosse voix de paysan. On fait le tour de celui-ci. On va à l'étang où il y a donc ces tritons aux ventres oranges que l'on prend dans la main pour les relâcher bientôt. Deux coups de queue et ils ont retrouvé le fond où ils créent un peu de trouble dans la vase. Puis l'on revient au chalet pour le gâteau, mais celle fois-ci on le mange sur le pouce. La table n'y est plus pour rien. Un banc est tombé. On va bientôt après dans la forêt où sont des fleurs blanches sans parfum On ne les cueille même pas. On les regarde, simplement. On se pénètre de cet environnement plein d'ombres et de mousses que l'on apprend à connaître. C'est une leçon de chose. L'alpage est plein d'enseignement. Il est aussi riche d'une vie que l'on ne trouve pas ailleurs, en bas. Il est unique. Il est formateur. Les images qu'il vous donne, on ne les oubliera jamais. Il y a aussi deux ou trois petites aventures sans conséquences. Et puis l'on est allés là-bas où il y a du muguet qui pousse sur les pierriers et dont on a ramené quelques brins au chalet.

Eux, ils n'y ont pas bougé. Ou que si, l'un ou l'autre d'entr'eux est sorti du chalet pour aller se vider sous un arbre. Car ici au chalet, c'est sa particularité, il n'y a pas de goguenot ou de cagoinces, si vous voulez. C'est la grande nature

qui vous accueille. Et quand la grande nature est noyée d'eau sous une grosse pluie d'orage, vaut mieux alors savoir se retenir et attendre que ça se calme. Car c'est pas votre maison de luxe, le chalet. Il est simple, sans commodités. D'où la nécessité à ce que ce soient des hommes simples qui y montent. N'empêche, ça batoille toujours, ça refait le monde, on parle du canton, de la Confédération. De la politique agricole. Et puis tiens, aussi de la commune qui est pleine d'alpages. Des comme celui-ci. Mais avec cette différence que celui-ci est privé. Et qu'on y tient. Et qu'on ne le lâchera pas. On tâchera au contraire à ce qu'il reste toujours dans la famille. Si cela se peut. Et pour l'heure, il semble que cela soit possible, avec la ribambelle de gamins qu'il y a dehors. Il y a une ou deux filles aussi, des grandes.

On est bien. On a bu le café. Et l'on a dit tout en le buvant et en mangeant le gâteau au vin :

- Il est bien bon votre gâteau, Madame, on en reprendrait volontiers une tranche.

Et Madame, toujours de bon commandement avec les hommes, elle les a resservis.

On regarde aussi sa montre. On est bien, ici, d'accord, maintenant que la cuisine est toute bonne chaude, presque trop, mais faut quand même penser au bas qui nous appelle.

Le bas pour les paysans de plaine, ce sont les foin. Ils y repensent maintenant. Et puis à tout le reste. Alors en voilà déjà un qui déjà fait faux-bond. Et puis un autre encore. Et pour finir, c'est la grande débandade qui a saisi le chalet où il ne va plus rester bientôt que le berger qui commencera tout soudain à traire. On l'aura vu. Il se sera un peu changé. Il aura mis ses habits de travail qu'il porte sans doute mieux que les autres. Coiffé de son capet, ceinturé du botte à cul autour de la taille, il empoignera le bidon à traire.

La montée est finie. Les enfants, eux, ils ont décidé de redescendre au village à pied. Alors on les voit partir contre là-bas, du côté du vieux chemin qu'ils vont apprendre à connaître avec son parcours différent, avec ses combes et ses forêts, ses droits, ses virages, un bon vieux chemin en lequel, s'ils avaient le loisir de s'intéresser à l'histoire, ils sauraient retrouver en image la manière dont ils se charriaient autrefois, nos anciens, avec le char et tout le matériel nécessaire au chalet.

Viens t'asseoir derrière la table de la vieille cuisine...

Il la connaissait tant, la vieille cuisine où l'on ne fabriquait plus. Il en savait chaque parcelle, mieux peut-être et plus en détail qu'une souris qui aurait passé là quelques semaines à trotter sous les meubles à la recherche de quelques miettes oubliées. Il connaissait les murs qui s'effritent un peu, à cause du salpêtre, surtout du côté de la cave où il y avait eu des fromages pendant pas loin de deux siècles et demi. Il connaissait le sol, souvent mouillé l'été pendant les

grandes chaleurs, avec une partie, un tiers environ, qui était en bois, là où les hommes se déchaussaient, délaissant leur grosses bottes d'écurie pleines de bouse pour enfiler des souliers plus adaptés à des locaux où l'on reste, en soirée ou au terme de celle-ci pour monter aux deux chambres à coucher de l'étage. Il connaissait le plafond dont il n'y avait rien à dire, si ce n'est qu'il était si noir de suie qu'il en était devenu comme brillant. Il connaissait le creux de feu, centre absolu de la vieille cuisine, puisque seul endroit où l'on puisse faire du feu, chauffer son eau désormais que l'on ne fabriquait plus, et se chauffer aussi soi-même par la même occasion. Il connaissait les armoires, l'enrochoir que l'on n'avait pas supprimé, les tables, dont celle faite de toutes pièces par l'oncle Arthur, les bancs, fabriqués par le même qui était le seul artisan voire artiste de la famille, maniant les outils pour le travail du bois avec une adresse étonnante, vu la grandeur et la force prodigieuses de ses grosses mains, bancs lustrés par les fonds de pantalons d'innombrables bergers et employés quand il s'agit de se mettre à table et de se restaurer, ou simplement boire un verre. Il connaissait aussi les fenêtres, le dessus des fenêtres, au printemps avec tout plein de mouches crevées, si nombreuses que l'on pouvait se demander d'où elles venaient et ce qu'elles avaient fait là. Mais elles cherchaient simplement un peu de lumière avant de terminer une saison où le froid peu à peu avait envahi la cuisine et pour finir les avait condamnées à une fin qui s'apparentait à un suicide collectif.



Porte entre la cuisine et l'écurie à la Muratte-dessus

Il connaissait aussi et surtout les portes qu'il ouvrait et fermait dix ou vingt fois par jour, la plus ancienne étant probablement celle qui sépare la cuisine de l'écurie. Il l'avait regardée de nombreuses fois et longtemps. Il l'avait disséquée dans sa fabrication ancienne. Elle pivotait grâce à un axe taillé dans sa dernière planche verticale allant contre ce qu'on appellerait des gonds « nature » qui était plus épaisse que les autres et dont deux tenons cylindrique, pivotaient, l'un dans une planche du sol, l'autre dans un gros taquet fixé au plafond et où il y avait aussi un trou. Elle était inusable qui fermait par un système à l'ancienne, avec une targe dont le ressort était une simple branche de noisetier et que l'on pouvait ouvrir tout aussi bien d'un côté que de l'autre par une cheville de bois ordinaire. Le tout aussi noir que le plafond, couleur d'écurie, couleur de vieux bois et de bouse sèche. Mais il y avait aussi qui était belle, la porte d'entrée, avec à l'extérieur latté de planches horizontales épaisses, dans celle du haut, le nom du chalet qui était gravé. Mallevaux-dessus, que l'on pouvait ainsi lire.

L'intérieur de cette porte était lui aussi solide, vieux et revieux, qui en avait vu défiler des berger dans la vieille cuisine, qui en avait entendu des choses, quand le personnel était plus nombreux qu'aujourd'hui, et que quand l'on mange, on est bien obligé de parler de choses et d'autres, et même que parfois, à cause de ces animosités auxquelles conduit une présence commune de quatre mois dans les mêmes locaux, l'on voudrait ne plus rien dire. Motus et bouche cousue, et toi, et vous, je ne vous reparlerais plus de la saison. Mais est-ce possible de vivre ainsi, sans contact oral, sans parler des bêtes, de la pluie et du beau temps, de l'herbe qui reste sur les pâturages, de l'eau qui manque désormais dans la citerne principale du chalet, des visites qui ont passé dimanche, avec une superbe fille blonde, qui n'est autre que la nièce du patron, et auxquelles on a offert de la crème ?

Mais il y avait encore trois autres portes à déboucher dans cette cuisine. Celle de la cave à fromage où l'on entreposait plus que du chenin depuis que la fabrication s'était achevée, restaient néanmoins les pendants et les tablars sur lesquels on mettait ce dont on n'avait plus besoin, celle de la chambre à lait, où demeuraient encore en place les support des baignoires courant le long du mur sous les bornatzen, et puis la porte du galetas où sont les chambres sous le toit, et qui, elle, n'était peut-être que la dernière à avoir été mise en place, tandis que l'on pensait que le froid venu d'en haut, quand la saison s'avance, vous glace la cuisine qui serait plus difficile à chauffer. Et puis aussi, le bois, même qu'il y en a à profusion dans les forêts proches, il ne faut pas le gaspiller, quand on pense à la peine qu'il nécessite pour être façonné.

Une cuisine, qu'il se disait parfois, c'est quand même quelque chose. C'est là où l'on reste le plus souvent. Et surtout pour les soirées, tandis que dehors la nuit tombe, et que la seule lueur désormais, mis à part une lampe à pétrole qui ne donne qu'une lumière parcimonieuse, est celle du creux de feu¹. Alors

¹ Ou creux du feu

quand celui-ci est ouvert pour donner plus de chaleur à la pièce, on voit les flammes rassurantes du foyer et, à cause qu'on va et vient devant celui-ci, on découvre son ombre projetée sur les murs, silhouette fantomatique qui prend des proportions étranges dans le silence presque inquiétant de ce chalet où l'on demeure seul, car les vaches ne sont plus à l'écurie mais sur les plans qu'elles connaissent tant qu'elles ne s'y égarent jamais même de nuit.

C'est donc dans cette cuisine qu'on vit d'une vie calme, d'une vie tiède par moment, d'une vie où l'on est à l'abri de ce qu'il pourrait advenir à l'extérieur, avec des bêtes sauvages qui sortent la nuit et se mangent entr'elles, et c'est pour cela que parfois, au cœur d'une clairière ou à la lisière d'une forêt, il découvrait parfois des plumes avec un peu de sang, un drame nocturne de plus, le côté impitoyable de cette nature que l'on voit un peu trop souvent en poète, surtout quand c'est le printemps et que le vert tendre, piqué de points jaunes qui ne sont que les primevères ou les fleurs de dent de lion, coule sur elle comme une promesse de renouveau éternel et de bonheur sans partage.

Une vie sereine, ne seraient-ce les soucis que procure un troupeau où ce ne sont pas les avaros qui manquent. Une vie pleine de laquelle on ne peut regretter aucune parcelle de ce que l'on a vécu. Une vie sans flonflon, donc sans tambour ni trompettes. Il pensait parfois à ces autres par en bas qui poursuivaient on ne sait quelle chimère, la célébrité peut-être, le tape à l'œil, ou d'autres facéties de snobinards, aurait dit en souriant le vieux berger qui était plus malin et plus fin qu'on aurait pu le penser de prime abord. Un homme devenu philosophe avec le temps et la simplicité de sa vie et qui se disait souvent à leur propos :

- Ils n'ont qu'à venir ici, et ils retrouveront les valeurs essentielles de la vie, c'est-à-dire le feu, le chaud, les bêtes. Ils seront vite remis sous le moule.

Alors il les voyait, eux tous, dans leur bal incessant vers la reconnaissance publique, dans cette poursuite vaine mais crue pourtant essentielle des biens matériels ou d'un confort qui a largement dépassé déjà ce qu'un homme peut attendre d'une existence axée sur la facilité. Tandis que lui il était là, ignoré de tous, avec ses responsabilités, certes limitées, mais réelles quand même. Qu'il se tenait souvent dans sa cuisine, modeste et même pauvre en quelque sorte, mais seul maître de son domaine quand même. Un monde certes petit, certes limité, mais un monde à son avis plein, solide, inusable, éternel. Du moins le croyait-il, dans cette sorte de naïveté qu'il avait et qui lui faisait envisager l'avenir toujours sous le même angle, celui du berger qui ne saurait admettre qu'un jour un troupeau ne monte plus. Et que les pâturages soient désormais délaissés pour se voir à nouveau envahir par la forêt pour reformer les lieux tels qu'ils étaient, exactement, avant que l'homme n'ait pris pied en ces hauteurs.

Il était seul dans la vieille cuisine après qu'il eut soigné les veaux et balayé l'écurie. Ce fut alors le moment exact, il pouvait se détendre maintenant et même envisager pour bientôt une soirée de lecture, qu'il choisit pour se préparer à souper.

Il contemple son chalet

Placé sur les hauts, à quelque distance de lui, je vis le chalet dans la clarté du couchant. Et dans ses formes anciennes, presque parfaites, je le trouvai beau. Il était dans la lumière de cette fin de journée qui n'avait plus cette violence des heures d'été. Et je m'arrêtai pour le voir, le contempler, faire mienne cette image d'une telle beauté que je ne trouvais pas les mots pour la décrire. Mais peut-être qu'il ne fallait rien dire, rester là, silencieux, en admiration seulement, en extase. Et c'était très exactement comme si c'était la première fois, que je l'avais vu.

Quelle émotion ! Tu es si beau, mon chalet, tu es si noble. Tu contiens combien de choses en ton espace, entre tes quatre murs ? Tu racontes, Ô mon chalet, combien d'histoires d'hommes ? Ce serait ainsi une longue cohorte de bergers que l'on verrait marcher sur le chemin qui longe la belle clairière, ou qui se déplacerait au cœur même du chalet. Et on les verrait tous aller d'un local à l'autre, de l'écurie à la cuisine, de la cuisine à la chambre à lait, et puis faire trois pas devant pour dresser la tête et voir le temps qu'il fait, tous ces nuages, ces si beaux nuages. Les bergers, ils aiment les nuages. Les bergers, ce sont des poètes.

Mais je les laissai pour ne plus voir que toi, si beau tout à coup dans cette lumière où les choses sont douces et bonnes. Suis-je donc un esthète seulement, loin de toute forme de réalité, alors que l'on sait parfaitement que la vie, elle est dure, ici ? Ce sont les formes que l'on a choisies pour toi qui m'émeuvent, encore et toujours, pyramidales si l'on y regarde bien. Et tu es posé là au milieu de la clairière. Posé, non, accordé, à ce sol si dur où rien ne saurait bouger désormais. Tu charmes la clairière de ta présence immobile, immuable, éternelle.

Tu es là. Tu es si beau, tu es même si beau que je n'arrive pas à le croire. Mais qu'importe, puisque je sais, et surtout que je sens, que je suis heureux près de toi.

Il s'est souvenu de l'écurie pleine

Il avait ouvert la porte de l'écurie, aussi vieille que le chalet, la porte, avec son système de péclet plus ancien que le monde et qui pourtant fait l'admiration de beaucoup. Et là, dans l'écurie, qui était sans bétail, il s'était appuyé à sa vieille remorque. Devant était le petit tracteur. Rouge. Il y avait de la terre sèche partout, puisque ces jours passés, on était allé en des coins mouillants où les roues s'étaient remplies de terre.

Il s'était appuyé, oui, à la vieille remorque, regardant l'écurie vide, si ce n'est son véhicule. Et il se souvint soudain avec une intensité presque douloureuse des anciens temps où d'ordinaire, l'écurie, le jour, surtout quand il faisait trop chaud dehors pour y laisser le bétail, elle était pleine. De vaches, de génisses, et même de veaux. Il y avait là, en saison, aux heures chaudes, ou aux heures de la traite,

une vie formidable. C'était chaud, vivant. C'était humide aussi. Et plus que cette simple odeur d'écurie où les fumets d'autrefois se sont peu à peu atténués, il y avait celle forte et prenante de la bouse. De la bouse chaude. On sentait la bouse dans tout le chalet, d'ailleurs. Et plus encore au début de la saison d'alpage, quand l'herbe était abondante, que le bétail en mangeait parfois un peu trop, et chiait clair, à tel point que la bouse, éjectée, tiaf, s'en allait jusque contre les murs où elle restait collée, comme si elle avait été de la vraie colle. Et elle pourrait demeurer ici des années si on ne l'enlevait pas pour chauler une nouvelle fois les murs. L'hygiène s'impose.

La bonne écurie chaude de l'odeur et de la présence du bétail. Et son père qui allait et venait de l'écurie à la cuisine, occupé parfois avec relativement peu. Avec son programme qui n'est pas celui d'un homme en pleine possession de ses moyens physiques et qui pète le feu. Celui d'un berger, ce qu'il était à nouveau devenu, qui sait s'économiser, car il ne sert strictement à rien de vouloir casser la baraque. Ce n'est pas de cette manière que l'on tient, que l'on peut faire une saison, et puis une deuxième saison, et puis des saisons encore. Il faut en tout de la modération. Et lui, il l'avait. Et pourtant des choses, il en accomplissait, et pas rien que des utiles, comme d'attacher les génisses alors qu'elles auraient très bien pu rester dehors et sans qu'on ne les rentre jamais. Mais alors la tradition exigeait que l'on attache les bêtes au moins une fois par jour. Si elle avait exigé qu'on les attache trois ou quatre fois par jour, on l'aurait aussi fait sans se poser de questions. La tradition au-dessus d'une simple réflexion personnelle. La tradition au-dessus de tout, à vrai dire, et contre laquelle on ne doit jamais s'opposer.

L'écurie, son père, et remontant plus en arrière dans le temps, son grand-père, le frère de son grand-père, c'était une forme d'équipe. Et celle-ci vivait ici le temps vrai, puisqu'alors, avec l'aide d'un fromager, on fabriquait. On le fit jusqu'en 1957-1958, la date exacte ayant désormais échappé à tout le monde. Il n'y aurait rien que les livres de comptabilité du chalet pour la retrouver. Mais voilà, ces livres, on en a bien l'impression, ils ont disparu et l'on restera ainsi sans réponse vraiment définitive.

Il était seul dans l'écurie. Pour repenser à ces choses. Et avec quelle émotion. Il était seul, certes, mais en même temps, toutes ces vieilles figures, il les retrouvait. Elles n'étaient pas perdues. Elles l'accompagnaient. Elles lui glissaient parfois à l'oreille ce qu'il aurait à faire de sa journée. Allez jusqu'à dire qu'elles lui commandaient encore serait exagéré, néanmoins il était heureux d'accomplir de l'ouvrage, et de savoir que cela leur ferait plaisir. On était encore ensemble quelque part. On communiait d'une manière ou d'une autre. Et c'était tout pareil, et même avec encore plus d'intensité pour son père qui s'en était allé depuis plus de vingt ans. Son père qui avait habité ce chalet plus et mieux que personne. Qui y avait couché des saisons entières. Qui s'y plaisait. Qui en avait fait le fondement même de sa vie, son pied-à-terre. Son idéal. Et qui, alors même que le bas ne lui plaisait plus qu'à moitié, monté, semblait devenir un

autre homme. Il s'y recréait, au chalet. Et surtout il lui semblait devenir supérieur à celui qu'il avait toujours été en ces bas sur lesquels il jetait un regard compatissant pour vite remonter sur son alpage, ayant accordé au monde les deux ou trois heures où il était resté au village.

Ils lui ont pris son chalet

Ce n'est pas l'exacte vérité, mais c'est ainsi qu'il l'avait ressenti. Perdre son chalet, tout au moins.

C'était il y a dix ans. Ils avaient commencés à le louer à la commune alors qu'il avait 15 ans. Son père l'avait tenu à son nom jusqu'à ce qu'il ait trente ans, et puis il l'avait laissé poursuivre seul, juste lui donnerait-il un coup de main pendant les dix ans qu'il lui resterait à vivre. Après ce serait pour lui une gestion tout ce qu'il y a de plus indépendante. Et cela jusqu'à ce qu'il ait non pas soixante-cinq ans, il croyait ne jamais pouvoir le lâcher, son chalet, mais 70. Ainsi avait-il fait là-haut 55 saisons. Car on l'a vu, à 15 ans, il y montait déjà. Il demandait les congés d'été, ce que le régent ou la commission scolaire était dans l'obligation de lui accorder, en quelque sorte, car son père, au chalet, il ne pouvait pas faire tout seul.

55 saisons et sans en manquer aucune. Quand il arriva à soixante ans, cela faisait déjà 45 saisons. Il lui semblait alors qu'il ne pourrait jamais arrêter. Et que son chalet, il dit son chalet, et même s'il appartient à la commune, parce que véritablement le chalet, et la montagne dans son entier par ailleurs, il lui semblait que c'était sa propriété, il ne se verrait jamais l'abandonner. Non, il n'arrivait pas à envisager qu'il pourrait y avoir un jour un autre que lui en ces hauts. Ni non plus il n'arrivait à imaginer que d'autres l'avaient précédé et qu'ils avaient très certainement connu les mêmes sentiments d'affection que lui pour cette vieille et belle bâtisse, et puis pour ces pâturages aussi. Car une montagne, elle ne bouge pas, une montagne. Elle reste là. Et si une commune l'achète, il n'y aura désormais plus de changement pendant des décennies. Et même des siècles. C'est cela qui est un peu injuste d'ailleurs, vis-à-vis du privé. Un propriétaire, il fait trente ans sur une montagne qui lui appartient, et déjà il doit penser à la remettre, avec les frais que cela entraîne, droit de mutation, notaire, et puis naturellement le rachat des parts à ses cohéritiers. On rachète ainsi une bonne partie de la montagne toutes les générations. Dans l'ensemble on est des victimes voire des cons, nous autres particuliers, qu'il pouvait se dire, et même si lui, il n'avait jamais racheté aucune part de montagne, puisque celle qu'il louait appartenait à la commune, et qu'il ne s'en portait pas plus mal.

Tout ça du passé, et des choses qui ne le regardent plus. Il voulait simplement exprimer toute la peine qu'il avait ressentie en remettant son chalet. Donc à soixante ans, pas l'ombre d'un désistement. Il la garderait jusqu'au dernier jour, jusqu'à ce qu'il crève, se disait-il parfois, sa montagne. Non, pas question de s'en détacher, se disait-il, j'y tiens trop, c'est ma vie, ou tout au moins une

bonne part de celle-ci. Voir arriver la belle saison après le si long hiver et ne pas monter là-haut, impossible. Entendre les vaches qui brament dans les champs, Dieu qu'elles sont chiantes, en mai quand on commence à les sortir, elles sentent l'herbe, et imaginent l'alpage là-haut, impossible encore. Il faut monter, il faut aller à la rencontre de ces territoires en apparence coupés du monde mais où l'on est si bien. A l'écart des misères humaines, pour le cas où on prend le temps de quitter un peu ce qui fait notre vie en bas, les journaux, la TV, la radio, tout cela qui ne fait que vous annoncer des mauvaises nouvelles, et dans le fond, qui ne vous raconte qu'une toute petite partie de la vérité, et puis même, si l'on va au fond des choses, ils mentent tous quelque part. Ya qu'à regarder les journaux de dix ans en arrière pour s'en rendre compte. Il prendrait des livres, lui, et tout en tenant son alpage, avec des lectures salutaires, il pourrait se faire sa petite philosophie. Elle ne vaudrait pas mieux que celle des autres, certes, mais ce serait au moins la sienne, il ne la devrait à personne.

Monter et être heureux, et même qu'il y a le boulot, la traite, descendre le lait au village, tiens, un lien plus important que l'on ne croit, puisqu'à la laiterie ils ne vous laissent jamais tranquille, au contraire, ils vous racontent tous les potins du coin. Mais tant mis, l'on remonte et l'on retrouve ce que l'on aime.

Et puis les années avaient passé. Cinq ans. On avait moins la forme. Le corps, non pas qu'il soit usé vraiment, mais il grinçait, le matin surtout. On croyait à l'éternité de son corps, autrefois, et voilà qu'il vous lâchait chaque année plus. L'esprit n'avait pas encore perdu pied. Mais le corps oui. Et pour finir, on s'était dit : si cela s'amplifie, ma foi tant pis, je lâche tout.

Mais on n'avait quand même pas pu lâcher, et quelque soit l'état de son corps. Après soixante-cinq ans, on avait fait une année de plus, et une année encore, et ainsi de suite, jusqu'à septante. Mais là, on avait craqué, on n'en pouvait plus, c'était le bout, non pas de la vie dans son ensemble, mais de son exploitation, en bas et ici. On ne voyait plus de raison de poursuivre. On avait remis, aux deux neveux.

Et voilà, maintenant il avait huitante, dix de plus, le corps, en somme guère plus mal qu'avant. Il avait remplacé le travail par de la promenade. Il allait sur les propriétés tenues par les autres. Mais son chalet, ça c'était une autre histoire. Il ne lui semblait pas normal qu'un autre l'occupe. Quoique il ne lui en voulait pas, dans le fond, à celui-là, ce nouveau venu, c'était la normale. Et pourtant ce chalet, son successeur, il ne pouvait pas l'aimer ainsi que lui il l'avait fait. C'était un homme pressé, il montait traire et puis il redescendait. Et puis même, une belle fois, il n'avait plus mis que des génisses, et s'il montait les contrôler tous les deux jours, c'était le maximum. Et donc, le chalet, il ne le connaissait plus. Tandis que lui, il s'en souvenait, il l'avait connu jusqu'aux dernières fibres, son chalet, et même s'il faut redire que c'était celui de la commune. Celle-ci, ce chalet, pour une fois, elle ne l'avait pas trop estropié, elle n'avait pas creusé des fenêtres rectangulaires au milieu de la façade, elle ne lui avait pas rajouté une remise, une annexe, elle n'avait pas tout fracassé à la cuisine pour vous mettre

du moderne. Il faut dire que lui, il n'avait rien demandé. Juste que les toilettes soient en état. Oh non, il n'allait pas par exemple exiger d'eux qu'ils y mettent, elles sont à l'arrière, les toilettes, une porte en métal ainsi qu'ils l'ont fait à un autre chalet, mais celui-ci a des toilettes devant, alors la porte en métal quand tu montes là-haut, elle te saute à la gueule. C'est horrible. On se demande comment ils font, vraiment, pour avoir si peu de goût. Il avait donc préféré ne rien demander, ainsi, le chalet, il restait en l'état. Il demeurait tel qu'il avait été de tout temps, juste ces améliorations mineures qui permettent de lui assurer sa survie.

Son chalet. Il y pensait souvent. Et maintenant que le suivant ne montait presque plus, juste contrôler ses génisses qui par ailleurs restaient toujours à l'extérieur, sans qu'on ne les attache plus, et elles se portent mieux de cette manière qu'autrement, il aimait à s'y rendre de temps en temps. Il n'y pénétrait pas, puisqu'il n'en avait plus l'usage. Il tournait autour, il le regardait. Il s'asseyait sur le banc qu'il y a devant, ou sur cette autre que l'on trouve maintenant juste quand on arrive, à côté de la porte d'écurie. Il s'asseyait là. Il voyait toute la clairière, la bordure de la forêt, et les montagnes, là-bas, que l'on voyait mieux maintenant que la commune, elle avait fait une grosse coupe pour dégager le pâturage, tandis qu'auparavant, la forêt, dans ces endroits, elle n'avait pas été exploitée depuis plus de cinquante ans, et même plus. Puisqu'il ne se souvenait pas qu'il y ait eu une coupe du temps où son père et lui étaient montés.

Il s'appuyait le dos au mur. Il aimait quand le soleil du matin, l'avait déjà chauffé. Il était bien. En somme, certes, ce n'était plus son chalet, mais qu'importe, il l'aimait toujours. Et puis, s'il l'avait voulu, il aurait quand même pu y pénétrer, et son locataire n'aurait rien dit, puisqu'il savait où était la clé, sur une poutre qu'il y a en dessus de la porte et où l'on voit l'usure de toutes ces mains qui ont pris la clé, celle de son père, et puis la sienne. Alors on décôtait et l'on rentrait dans le chalet.

Il n'avait qu'à fermer les yeux pour qu'il revoie l'intérieur. Cette bonne vieille cuisine où il avait toujours mangé trois fois par jour. Il la connaissait mieux que son corps à lui. Il aurait pu dire chaque planche, chaque meuble, chaque objet. Il aurait pu décrire l'ambiance, dire l'odeur. Conter la lumière et puis aussi les ombres. Bref, partie de lui-même. Et que dire des chambres, alors ? Son père, lui, il dormait dans la petite, la moderne qu'il l'appelait, alors qu'elle avait tout de même pas loin d'un siècle, mais qu'importe, ici le temps est presque sans importance. Dix ans, vingt ans, c'est la même chose. Lui, il dormait dans la grande, qui est la plus ancienne, vieille celle-là de plus de deux siècles. Elle avait moins de lumière parce que plus profonde et avec des planches sur les parois plus foncées. Elle possédait deux lits, tandis qu'il n'y en avait qu'un dans la première chambre. Détails insignifiants, sans importance, mais lui, les détails, il les aimait. Comme si c'étaient des objets, les détails, des propriétés, autant que le chalet lui-même qui ne lui appartenait pas.

Cette chambre où il avait dormi combien de nuit ? Faites le compte, 55 saisons, 120 jours par saison, il en résulte tout de même 7200 nuits. Et jamais une de pareille, encore qu'elles se ressemblent toutes ! Expliquons-nous. Car si une nuit on entend les cloches des vaches tout près du chalet, une autre, elles sont toutes au loin. Une autre encore il y a la lune qui prolonge ses pâles rayons dans la chambre. Elle l'empêche de dormir la lune, car il n'y a pas de rideau. Et puis l'on entend un renard, ou d'autres bêtes qui mènent un raffut du diable dans les bois, peut-être que la mort rôde par là-bas, dans cette nuit et cette terrible solitude. Bref, d'une façon ou d'une autre ça change toujours. Il fait trop chaud, il fait un peu froid. Il tonne, la pluie tombe sur les tôles, la grêle des fois, et là c'est pas marrant, l'herbe sera toute chiffonnée le lendemain, de la si belle herbe, qui vous ravissait, avec plein de fleurs dedans. En juin. Déjà le tonnerre, ça arrive. Et puis le vent. Il n'aimait pas trop ces grands coups qui ébranlaient la baraque, et même qu'il pouvait savoir qu'ils n'arriveraient à rien, que le toit était solide, vous avez vu cette charpente, elle résisterait à un ouragan. C'est pas vrai. Mais on aime à le croire. On a ainsi un sentiment de sécurité et même qu'il souffle. Du vent, et pire encore cette sale bise qui est capable de durer des jours et des jours. Et qu'alors l'alpage est triste comme un jour d'enterrement, et que les bêtes elles le sentent, que ce n'est pas ordinaire, à cause que l'herbe, elle devient dure. Et qu'elles donnent moins de lait. La bise noire, impitoyable.

La chambre, avec ses planches et ses poutres noircies. Bref, ces choses que l'on aime au-delà de la simple raison. On ne sait pourquoi. Car les autres, de ces choses-là, ils n'en parlent jamais. Comme si elles n'existaient pas. Il n'y aurait donc que lui à avoir ressenti ces impressions, à avoir été influencé par ce qu'il croit être des ondes, des ondes qu'il estime bénéfiques. A voir des trucs un peu partout que les autres ne voient ni ne connaissent pas. Il n'était pourtant pas un médium, un homme ordinaire. Rien de plus. Et il allait casser sa pipe bientôt. Et cela ne le réjouissait pas. Il aurait bien aimé rester encore un bon bout de temps, et en belle saison toujours revenir à son chalet et s'asseoir sur le banc. Et se souvenir des belles années, qu'il disait. Et même si c'était quelque part un peu faux, car il y avait alors le travail, intense, et le gain n'était pas forcément de la partie. Mais, l'ayant compris, il s'était dit que ce qui compte le plus, c'est encore de bien faire son boulot. Ca, c'est mieux que de gagner le plus d'argent possible. Et que les choses propres en ordre, elles vous rapportent plus de satisfactions morales que ce que vous pourriez encaisser et mettre sur votre petit carnet ! Une méthode qu'il connaissait à d'autres sans qu'il soit jaloux d'aucune manière. Ce sont de pauvres types, qu'il s'était dit parfois.

Et voilà, il était là, devant son chalet.... Ils m'ont pris mon chalet. Mais non que ce n'était pas vrai, puisque c'est lui qui avait remis. Parce qu'il ne pouvait plus le garder. Qu'il en avait marre. Et que cette décision d'arrêter, elle l'avait surpris lui le premier. Autrefois il ne l'aurait pas cru, puisqu'il avait décidé d'aller jusqu'au bout. Et puis voilà, la nature humaine est ce qu'elle est. Un jour on dit noir. Le lendemain on dit blanc. Et ces contradictions ne nous effraient ni

ne nous troublent pas. On peut être double. Triple. On peut mentir. On peut trahir. Quelle importance, nous apparaîtrait-il parfois ?

- Quelle importance, n'est-ce pas Henriette.

Il ne lui avait rien dit pourtant de tous ces raisonnements, à Henriette quand il était rentré plus tard à la maison. Car Henriette, qu'il aimait toujours autant qu'en cet autrefois où il l'avait connue, il le savait, s'il insistait avec ses histoires de chalet, elle lui faisait cette remarque :

- Toi et ton chalet, à part ça il n'y a plus rien qui t'intéresse. Et surtout pas moi.

Et c'était vrai, mis à part que c'était faux qu'il ne s'intéressait plus à elle, au contraire, mais faut-il le répéter sans cesse ? Alors il se taisait. Alors il retrouvait dans son esprit, ou dans son souvenir, ces petites fleurs qui, au mois de mai, avant qu'il n'y ait souvent du bétail là-haut où il allait remettre les clôtures en état, inondaient tout le plan mouillant qu'il y avait dans le bas de la pâture. C'étaient des primevères farineuses. Et le spectacle que cela donnait, c'était un tapis tout rose et mauve, c'était vraiment formidable. Il n'était pas super croyant, lui, mais là, alors, il remerciait le bon Dieu pour cette merveilleuse création qu'il savait lui offrir. Et il disait alors en guise de discussion :

- Ces choses-là, elles sont immortelles ! Plus immortelles que mon chalet qui pourrait bien disparaître un jour. Si l'on n'y prend garde, si on ne le respecte pas, si on ne lui offre plus autant d'amour que moi j'ai su lui donner en son temps.

Il dépie des branches

Quand il y a des coupes sur l'alpage, lui est paysan et de s'en mêle pas, il se rend quand même sur place, et quand il voit par exemple ce qu'a laissé en bordure du pâturage l'abattage d'un grand sapin, il jouit. C'est qu'il aime à faire des branches lui. Faire des branches, c'est les dépie. C'est-à-dire, tout en les tenant d'une main, de la gauche de préférence, avec une serpe tenue dans la main droite, enlever les petites branches latérales. De manière à ce qu'il ne reste plus que la branche elle-même. Et elle peut être un peu droite, un peu courbe. On la lance alors sur un tas que l'on fait et l'on continue avec d'autres branches, plus elles sont grosses, plus elles offrent d'intérêt.

Car ces branches, autant que du bois qui serait chaplé devant la maison, elles serviront pour le chauffage. Une fois qu'on les aura sciées ou coupées à la serpe sur le tronc, les petits bouts, ils formeront ce que l'on appelle des daisons. Et il paraît que quand ils sont gros, les daisons, ils tiennent bien le feu. C'est possible.

Mais pour l'heure on est encore dans les hauts. C'est l'après-midi, on n'est pas aussi pressé qu'on ne saurait le croire. On est sur son propre alpage, et c'est cela qui est bien, entendons-nous, propre, pas tout à fait, encore celui du grand-père, mais il y a toutes les chances que celui-ci le lègue à ses descendants. Mais

attention, c'est que ce bougre de gaillard, il n'a pas encore fait son testament. Il croit sans doute comme tant d'autres, qu'il va vivre mille ans !

D'ici, en bordure du pâturage, de la grande clairière centrale, on voit le chalet. Une petite fumée sort de la grande cheminée. C'est que l'on a déjà refait du feu dans le creux, étant arrivé en cette période de la saison où la cuisine se refroidit vite. On regarde donc contre le chalet, et l'on sait qu'on l'aime, celui-ci, où l'on repassera tantôt.

Aujourd'hui que l'on dépie des branches, l'on est monté seulement à pied, laissant le char et le cheval en bas. Ce sera pour quand les tas seront suffisamment hauts pour faire plusieurs voyages. Pour l'heure on dépie. La serpe est un instrument formidable. C'est le prolongement même du bras. Un engin vraiment extraordinaire, avec lequel tu peux presque tout faire, couper, tirer, arracher même un caillou quand il le faut, avec la pointe. Tu la réaiguïsera tantôt avec la pierre. La serpe, sans elle, dans ce fouillis de branches, à vrai dire, tu n'y pourrais rien. La hache par exemple ne serait d'aucune utilité. Rien que la serpe. Aussi tu veilles sur elle, et si tu dois par exemple délaïsser ton chantier quelques minutes, ne serait-ce que pour aller pisser sous un arbre proche, on pisse toujours sous les arbres, ici, à la montagne, tu fais gaffe de la mettre là où tu la retrouveras sans peine, plantée dans un tronc. Car la serpe, elle a la même couleur, un peu, que le reste, et elle est vite perdue. Et comme toi tu n'as pas l'habitude de la mettre dans le dos avec un crochet comme les Italiens, et que précisément tu en a déjà perdu plusieurs, tu commences à faire attention où tu la mets.

L'oncle, dépie des branches, il aime ça. C'est toujours ça aussi de la forêt qui n'est pas perdu. Et puis c'est presque l'automne, et alors on a un peu plus de temps. Et si à la maison, la tante Suzanne monte des boîtes à vacherin, lui, il n'aime pas trop ça et préfère monter ici au chalet, et faire ce qu'il doit avec ces restants de coupe.

Il est venu plusieurs jours et il a fait plusieurs tas. Aussi maintenant, ces branches, ces centaines de branches, il faut les descendre au village. Alors il est monté avec un char à échelles que tire le cheval de l'association, la Brunette. Il a bien fallu une heure pour monter. C'est lourd, un char, et le cheval, on ne tient pas à l'éreinter. On n'est pas là dans un pays de bourreaux quand même. A la Brunette on y porte de l'attention. D'autant plus qu'elle n'est déjà plus toute jeune. Et un cheval, c'est précieux et attachant et ça sert à quelque chose. En plus que ce soit une compagnie de tous les jours.

Le voici maintenant arrivé avec son char et son cheval, l'oncle Jean. Il commence à charger. Quand il a entassé suffisamment de branches entre les deux échelles, il met de grandes branches latéralement de manière à ce que le tas reste compact et puisse aller plus haut. On charge, on charge, et pour finir ça fait un énorme modzon. Mais chose un peu étrange, celui-ci ne sera jamais aussi lourd que par exemple quelques stères de bon fayard sur un char à brancards. Aucune comparaison. Car en votre tas, c'est plein de vide. Les branches ne sont

jamais vraiment droites et il y a tous ces espaces. Mais enfin, le voilà quand même bien chargé et ça fait plaisir. Ce sera du bon combustible pour cet hiver ou pour l'autre, laissant sécher tout ce bois au grand soleil du néveau pendant une bonne année.

On est descendu au village avec le char et le cheval et la cargaison qui ballote un peu sur le chemin qui reste en terre blanche, avec des cailloux qui saillent. On a affronté la terrible descente des communs, où alors il a fallu freiner le char, presque à mort, pas que l'attelage n'aille dévaler la pente à toute vitesse et qu'il n'y ait de la casse. Ca va. On descend tranquille. Le cheval n'a pas trop besoin de retenir, à cause du frein. On arrive sur le plat du Haut-des-Prés où l'on dessert un peu la manivelle. On la resserrera tout à l'heure, pour descendre sur le cimetière. Pour l'heure, voilà, on passe devant le Haut-des-Prés et là-bas est le village que l'on rejoint en un bon quart d'heure. Alors on se dirige sur les Crettets passant par la route des Chapes. On est arrivé à bon port, devant la maison, où il y a un grand espace libre sur l'extérieur protégé par le toit. C'est là que l'on décharge, et c'est là que l'on coupera bientôt les branches sur le tronc.

On a ramené le cheval à l'écurie. Que l'on reprendra les jours suivants pour de nouveaux voyages. Jusqu'à extinction de tous les tas qui sont restés là-haut sur le pâturage, ou plutôt en bordure de celui-ci.

Des branches, c'est chose étonnante. Il y en a un énorme tas, maintenant, après plusieurs voyages. Vous en avez coupé des masses. Mais après que vous en ayez fait des daisons multiples, par centaines ou par milliers, coupés sur le tronc pour les plus petites branches, sciés sur le chevalet pour les plus grosses, que vous les avez mis en tas, on appelle cela des têtes, là contre le mur de la maison, sous les fenêtres d'abord puis on ne sait trop comment, mais de manière à ce que tout cela tienne, vous vous rendez compte, que les têtes, elles ne sont pas si conséquentes que cela. Il vous apparaît même que vous auriez du avoir plus de volume que cela. Mais voilà, c'est ainsi, avec les branches, un gros tas sur l'alpage et puis après devant la maison, un tas beaucoup plus modeste quand le tout est débité.

Ca fait rien, on aime faire des branches. On aime à aller les dépier là-haut, sur l'alpage, et après, les après-midi de soleil où il ne fait pas trop froid dehors, à les couper sur le tronc qui en a déjà vu, des branches, celui-là. De manière à ce que le haut, là où l'on coupe, il est tout chapuisé.

Des choses comme ça. Que l'on ne voit plus de nos jours. Mais que l'on reverra peut-être dans un autre temps. Allez savoir !

Va et aime ton village

La forge

On allait en ressortir, parce qu'on avait vu dans la forge tout ce qu'il y avait à voir, parce qu'on avait entendu tout ce qu'il y avait à entendre, parce qu'aussi l'on avait senti toutes les odeurs fortes qu'il y avait à sentir.

On avait vu le père Meyer cogner sur son énorme enclume. Avec son gros marteau, presque une masse. Et vlan, et vlan, sur un fer rougi à blanc. On imaginait avec une sorte de terreur que nous aurions pu avoir le crâne pris entre le marteau et l'enclume. On avait de drôles de visions. Et puis l'on oubliait une pensée si morbide pour ne plus nous concentrer que sur ce marteau, que sur cette enclume, posée sur un énorme tronc, celui-ci plein de crevasses en tous genres dans le sens de la hauteur. Un bout, le gros, d'un sapin que l'on avait coupé un jour dans notre grande forêt du Risoud. Y a là aussi des traces de vernis, de l'anti-rouille, un peu orange. Ou bien gris ?

Mais c'était le rouge de la pièce à travailler qui nous retenait le plus. Dans la semi-obscurité de la forge avec un plafond tout noir, mon Dieu, Meyer, tes fenêtres, tu ne les as jamais lavées une seule fois de ta vie, elles sont brunes, on n'y voit plus à travers. Et cette pièce, un bout de métal qui servirait à réparer un char ou une machine quelconque, elle était fascinante. Et tu en tirais des étincelles, et tu cognais, là, juste où il faut. Pas un coup à côté ou qui ne serve à rien. Ou seulement un coup pour prendre le plat sur l'enclume. Avec un petit rebond et le chant métallique que cela fait. Et ta pièce, tu la retournes, serrée dans une grande pince faite exprès pour qu'on puisse la tenir comme il faut, que tu avais choisie parmi toutes tes autres pinces. Elles venaient de loin dans le temps, celles-ci, ces grands fers que l'on met en attente sur une tringle qui est devant le foyer et dans lesquels on choisit le bon. Et ça cogne, ça cogne. Et le métal, il chante, il chante... Sans arrêt, les coups portés les uns à la suite des autres.

On regardait aussi le foyer. Tu y attisais le feu de temps à autre en tirant sur une tige avec une poignée au bout. Beau rouge lui aussi, mais avec des nuances, un peu de blanc, un peu de jaune, au milieu des franges qui restent grises et noires, avec une seconde pièce qui chauffait, qui l'était même tellement qu'à son tour elle était devenue rouge, presque blanche. Et au-dessus du foyer, il y a la hotte. En fer. Couleur de rouille, avec plein de chiffres tracés à la craie blanche dessus. Ça doit dater de loin, tout ça.

La forge, pas seulement des couleurs dans le noir, mais aussi les sons, ceux de l'enclume. Qui résonne. Une vibration se prolonge dans le métal à chaque coup de marteau. Ça fait ting, ting, ça fait le bruit de l'enclume. La pièce offre un son plus mat.

Et en plus des sons, des odeurs, de fumée, de charbon, de l'antracite, piquante, unique, des fers, de l'huile, de tout ce qu'il y a dans cette forge qui

pourrait être considérée sans beaucoup de peine comme le centre même du village, là où naturellement l'on forge, là où l'on soude, alors vous avez vu ces étincelles vertes qu'il ne faut pas regarder, car elles brûlent les yeux ? Là où l'on répare des machines, des bouts de machines, des outils, des fourches qui ne seront prêtes que dans une année au minimum. Et si tu dis que tu as besoin de ta fourche, Meyer, il te dira.

- Tu plaisantes Mumu, des fourches comme celle-là, tu en as au moins dix autres au fond de ta grange. Alors attends un peu.

Ainsi, ta fourche, elle attendra. Un mois, deux mois. Une année. Il arrive même que toi autant que le maréchal, tu l'oublies. Elle finira là, dehors, contre le mur, au milieu d'un fouillis de tiges de fer de toutes sortes, entre les deux fenêtres au travers desquelles on ne voit rien, si ce n'est la lueur de la pièce que l'on forge, quand elle est encore belle rouge sur l'enclume. Des étincelles aussi. Celles des soudures plutôt que celles du fer que l'on bat. Quand on est à côté quand il soude et que l'on ne doit pas regarder, lui, il a le masque, avec une fenêtre au travers de laquelle l'on ne verrait rien s'il n'y avait pas cette lumière émise par l'épi, car on dirait vraiment que c'est comme celui des arbres de Noël, et bien ça fait comme de petite pétées, ou des bruits de cet ordre, à la suite les uns des autres.

Quel environnement. On y répare. On y redonne vie. L'homme travaille sans que tu ne sois en mesure de le déranger. Il n'aime pas ça. Il est tout à son boulot. Comme si le boulot, le boulot et non l'argent que l'on gagne avec, il était sacré. Que la pièce qu'il a à forger, elle était plus importante que toi qui ne comptes pas beaucoup à ses yeux, dans le fond. T'a-t-il même écouté, tout à l'heure, quand tu lui demandais de réparer ta fourche ? Il n'a pas le temps, qu'il a dit. Il n'a jamais le temps, que de faire ce qu'il est en train de faire. Rien de plus. Non, ne dis-plus rien. Regarde-le seulement. Sans parler. Y a assez avec les bruits du marteau et de l'enclume. Il est tout à son ouvrage. Il sait s'y prendre comme personne. Il n'a pas besoin de conseils. Surtout pas. Si tu lui en donnais un, un seul, un tout petit, il te foutrait une engueulée.

C'est lui, le père Meyer. Bien dans ses souliers. La figure avec de la peau un peu rongée, pareille à la surface des vieux fers, avec des points, grise, et des cheveux plantés comme on n'en a jamais vus. Blancs, maintenant, plutôt gris, avec un peu de brun. C'est ça. Est-ce le chaud du foyer ? Et puis se lave-t-il, peut-il enlever cette suie qu'il semble avoir sur le visage, comme si quelque part il était un peu brûlé. Oui, du gris. Sa femme peut-elle arriver à bout en fait de lavage, de ses vêtements qui sont bleus et noirs, noirs de graisse, de fer, de suie, d'anthracite, de tout ce que vous voulez et avec lesquels il n'ira assurément pas au bal du samedi soir, c'est certain !

Ca ne l'empêche pas de prendre son dimanche. Avant bien sûr qu'il n'ait mis en place cette colonne d'essence qui va lui prendre désormais tout son temps, et avec laquelle il va gagner plus d'argent qu'avec sa forge. Les frontaliers, ça consomme. Il y en a même qui viennent de Mouthe tout exprès. Ils passent aux

Charbonnières rien que pour ça. Des litres et des litres, bien plus même, elle coûte pas trop cher, à l'époque, l'essence, bien qu'avec la valeur de l'argent, en temps-là... De la benzine dont on sait aussi l'odeur. Il travaillera un peu moins à la forge, maintenant. La colonne d'essence et sa cabane qu'il y a tout près, où il note ta consommation, car tu ne paies qu'à la fin du mois. Du mazout, pour ton tracteur, qui sent bon le mazout. Et le mazout, parce qu'il a un peu coulé sur le réservoir, il a fait celui-ci tout brillant. Du gras sur le rouge. Et puis s'il y a la pompe et le réservoir, il y a aussi cette bonne odeur de mazout.

- Nom de Dieu, tu t'es cogné le front au haut de la porte de sa cabane, ou son cabanon une de jardin, on appelle ça un pavillon. De la récupération. Et la barre du haut, qui t'oblige à baisser à chaque fois la tête, il n'a jamais pensé à l'enlever. Tu parles, c'est à toi de prévoir. Et si tu te cognes, tu vas voir, il va encore t'engueuler ! Et il y a aussi l'histoire du thermomètre. Le sien, il marque toujours deux ou trois degrés en dessous de celui de l'église qui n'est qu'à deux pas. Et si tu as le malheur de douter de son thermomètre, là il se fâche. Celui de l'église, il ne vaut rien, tandis que le sien seul, il est juste. Alors c'est ainsi qu'il fait toujours plus froid devant la forge que devant l'église !

Non mais après tout on n'est pas ici pour parler d'une cabane de jardin. De la forge avant tout. De ses outils. Y en a un tas sur le bord de la fenêtre, sur ce que l'on pourrait appeler un banc de menuisier, un truc du genre. Un grand plateau. Avec l'étau. Sur lequel il lime ce qu'il a en trop sur une pièce soudée tout à l'heure. Avec une grosse lime, de celles que l'on appelle bâtardes. Et sur le dessus du plateau, tout est mélangé, tout est gris, tout est noir, et l'on ne voit pas par la fenêtre. Pas étonnant qu'on ne distingue qu'à peine les outils malgré la lueur un peu verte d'une pauvre ampoule au verre presque aussi noir que le reste. Avec un fil qui pend. Il cherche parmi eux. Quel chenit ! Quel mélange !

Tu te retournes, et ce que tu découvres alors, ce sont les machines. Un peu inquiétantes. Une grande perceuse, mais surtout cet engin sans doute à sectionner des bouts de métal, qui a une barre avec à chaque bout une boule, un peu comme un altère. Avec un pas de vis. Tu lances cette barre, elle tourne, elle tourne, et si par hasard tu ne t'es pas mis de côté, elle t'atteint à la tempe et tu ne seras plus là demain pour les raconter, tes histoires. Quel engin ! Il doit bien peser une tonne.

Voilà il y a sans doute aussi une scie à ruban non loin de l'enclume. Noire comme toutes les autres machines. Et accrochées à un fil de fer, au-dessus, les trappes à taupes. Pendues près de l'axe où il y a plein de poulies pour la marche des machines dont la transmission se fait avec de grosses courroies de cuir, tiens, il me semble qu'elles sentent bon le cuir, avec une pointe d'odeur de cambouis, c'est certain. Et le tout, une fois lancé avec le moteur dont il est allé tourner la petite manette au fond de la forge, là, contre le mur du côté de chez la grand-mère, il fait un raffut du diable. Et ces trappes à taupes, il les fabrique lui-même, paraît-il. Et les boucles qui vont avec. T'en as besoin, car tu les perds

toutes quand tu tends tes trappes dans les champs, à la Sagne, pas loin, de l'autre côté de la route. T'es vraiment pas un taupier extraordinaire, toi.

N'empêche, tu as passé là une bonne demi-heure avec ton copain Six-Sous. Et puis tu t'es décidé à partir, tout seul. Alors tu ouvres la porte qui avait été fermée, car il ne faisait pas chaud dehors. Pas qu'il y ait trop de courants non plus. Et ce que tu as vu contre la porte, pendue, la porte avec sa grosse serrure noire, la porte avec tout plein de marque de doigts, de mains, de graisse, de frottement. Ce que tu as vu, c'est deux grandes pèlerines noire qui t'interpellent. Qui les met ? Car c'est une certitude, tu n'as jamais aperçu le père Meyer couvert avec d'une de celles-ci qui ressemblent un peu à celle du grand Pisome, tu te souviens, quand ce vieux fou traversait le village et qu'il te faisait presque peur. Non, lui, tu l'as toujours vu dans ses habits de travail, et ses cheveux blancs ou gris plantés avec une robustesse qui tient du prodige. Mais peut-il y passer seulement un peigne, que tu te penses !



Cette porte, n'empêche, ouverte et fermée combien de milliers de fois, cette porte peinte un jour en un blanc gris qui va avec tout ce que contient la forge, n'aurait-elle pas d'ailleurs elle aussi son odeur, c'est un monument ! Oui, un vrai monument qu'il faudrait mettre dans un musée pour la postérité. Et sous laquelle on mettrait une petite plaque de laiton sur laquelle il serait écrit :

Ici est la porte de la forge du père Meyer qu'un jour l'on a fermée pour ne plus jamais la rouvrir.

Et cela, c'était il y a pas loin de trente ans, maintenant. Et cela, il me semble, c'était déjà un peu la mort du village.

Quand il faut partir

Aujourd'hui, on va enterrer un mort. On va le mettre là-bas, dans le trou que l'on a creusé dans la terre grasse du cimetière. Un grand trou tout noir. Mais auparavant, le mort, il a fallu qu'il passe par l'église. Ils l'ont amené sur un brancard tout noir lui aussi et qui reste là, devant tout le monde, pas loin de la chaire. Il y a quelques fleurs sur le tissu noir avec des franges d'argent qui recouvre le cercueil que l'on ne voit pas, mais que l'on devine. Il est couleur chêne-clair. Mis à part ça et les fleurs, tout semble noir, ici, à l'église, dans la mort. Le pasteur qui vient lui aussi est noir. C'est peut-être le plus noir de tout ce qu'il y a, juste la collerette qui est belle blanche, pour pas qu'il soit vraiment tout noir et effrayant, avec ses grandes manches, le pasteur.

Alors l'homme de Dieu, au fait qui c'est qui l'a désigné comme ça, les humains ou une puissance divine ? Oui, Monsieur le pasteur, qui t'a ordonné, qui t'a permis de parler au nom de tous ? On ne se pose plus la question. C'est un fait acquis, admis, incontestable malgré son extrême fragilité. Il s'est approché du premier rang où il y a les proches du mort qu'il salue. Avec cérémonie. Il est ensuite monté en chaire. Il s'est recueilli puis il s'est tourné vers le cercueil pour saluer le mort. Il a fait aussitôt après une prière, lu un verset de la bible, ou bien deux. Dans la salle on entend des toussées, des raclées, cela vient des hommes surtout. Mais personne, bien sûr, ne dit rien. Respect au mort, respect au mystère de la mort. Car tout un chacun sait qu'il y passera lui aussi un jour, mais néanmoins que pour l'instant, il est vivant, bien vivant, et qu'il le sera mieux encore tout à l'heure quand il ira au restaurant. Car le pasteur il l'annoncera au terme de la cérémonie, que les participants, ils sont invités à se retrouver avec la famille au café voisin. Donc rendez-vous bientôt au Cygne qui est l'un des deux bistrots du village.

Le mort, lui, il est là dans sa boîte. Que l'on connaissait, que l'on a côtoyé une vie entière. Avec lequel l'on a discuté des centaines voire des milliers de fois. Année après année. On le connaît même peut-être un peu trop bien, le mort. Et maintenant qu'il est mort, qu'est-ce que cela nous fait ? On est triste, c'est certain. On ne le reverra plus sur notre chemin. Ça fera un vide quelque temps, et puis on l'aura oublié, car si des gens meurent, il y a des enfants qui naissent. On voit la vie comme un long tuyau. A un bout il y a les nouveaux qui s'engouffrent, à l'autre bout il y a ceux-là qui tombent dans le trou. Et comme le tuyau, il a aussi des trous sur les bords, par simple gravité, y en a qui tombent à tout moment du tuyau. Ceux-là ne sont jamais devenus vieux, ils ont passé par l'église avant qu'il soit venu le temps pour eux, qu'on dit.

On fait l'éloge du mort. Tu peux ne pas avoir été sympa durant toute ta vie, dans le fond, toi, t'étais pas loin d'être une cuenne, on fera quand même ton éloge. Car il n'est jamais bienvenu de dire du mal d'un mort. N'empêche que celui-là, on n'aurait jamais cru qu'il ait des qualités pareilles. On le voyait plutôt bourré de défauts. C'est qu'un pasteur, ça sait et ça a l'obligation quelque part de faire la part des choses, donc de donner un éloge, si petit et si court soit-il, à tous ceux ou toutes celles qui s'en vont. C'est ainsi.

Le temps passe. L'on a fait d'autres prières. Toujours des prières. Qui pourtant ne vont pas vous ramener le mort à la vie. On a regardé longtemps le cercueil où il y a le mort et où l'on s'imagine par moment que c'est soi-même qui est là, couché dans une immobilité totale. On est mieux assis que mort, dans le fond. On a chanté Toi qui dispose qui sonne un peu tristounet dans l'église. Solennel, dans tous les cas. La salle est à moitié pleine, car le mort, ce n'était pas l'un de ces personnages qui déplacent du monde quand ils s'en vont. Un petit en somme, une existence modeste, la fortune encore plus. Un petit domaine, deux ou trois vaches. Des champs que d'autres jalourent déjà et reprendront bientôt à leur compte. C'est qu'on n'en a jamais assez de champs, tandis que les autres en ont toujours trop. C'est pas juste. Et ça, de telles pensées, ça compte autant que le mort. Plus même. Encore beau qu'on ne lui lorgne pas sa femme !

Il a donné sa bénédiction, le pasteur. Puis les préposés, ils ont d'abord pris les fleurs. Ils ont fait plusieurs voyages. Et quand il n'y a plus eu que le cercueil sur son tréteau, ils l'ont porté dehors tandis que chacun ou chacune d'ici se lève. Le cercueil, il pesait pas trop lourd, celui qui est dedans, il ne mangeait plus des masses, sur la fin. Et ils l'ont placé à l'arrière du corbillard. Car on n'en était encore en ce temps-là pour ce type de transport rien qu'avec les chevaux. On a formé le cortège avec les parents juste derrière le corbillard. Pour le moment personne ne parle. Et l'on pense une fois encore que le mort, on ne le reverra plus. Comme nous aussi, un jour, on ne nous reverra plus. Juste le temps de poser une ou deux idées et déjà se défilent sans plus regarder en arrière. En réfléchissant bien, sans trop de regrets, car ce que c'est que l'humanité, avec ses éternels faux discours et sa confondante mauvaise foi...

Un long cortège, qui prend le virage de la boulangerie. Le corbillard passe ensuite devant la maison à Tsun où il y a deux gamins assis sur le perron, et puis qui tout à coup ne sont plus là. Ils ont filé. Peut-être trouvaient-ils qu'il est inconvenant de regarder passer un mort. On a des pudeurs. On poursuit. On commence à monter quand tout à coup l'agent de police, il fait arrêter le cortège. Il a des gants blancs et un bel uniforme. D'une voix forte et assurée, quand tout s'est arrêté, le cheval en premier, il a dit :

- Messieurs, vous êtes priés de rendre les honneurs. Car les dames n'ont pas suivi.

Et ces Messieurs alors ont passé sur le côté du corbillard, puis ils ont passé devant le cheval et ensuite ont reformé comme un cortège qui va contre le

village. Ceux-là ne viendront pas au cimetière. Sans doute qu'ils n'en ont pas le temps, ou tout simplement pas envie. Pour les autres reprend alors la route derrière le corbillard. On avance. Mais c'est long avant d'arriver au cimetière. Et l'on regarde la Dent, à gauche. Et le lac, sur lequel on voit un pêcheur qui n'est pas venu enterrer le mort ni même lui rendre les honneurs. C'est qu'il ne pouvait pas le sentir. Il est là, tranquille sur sa barque, heureux sans doute. C'est pas comme ce pauvre diable quand même qui est couché dans son caisson, tout raide, et qui ne dit rien, et qui ne dira rien ni ne sentira rien non plus quand il sera au fond de son trou. Aucune révolte. On ne bouge plus.

On est arrivé. Ils ont déchargé le cercueil, tout nu maintenant, et de cette belle couleur de bois de chêne, et l'ont posé sur des planches qu'il y a là, au-dessus du trou, avec des cordes, pour le descendre quand on enlèvera les planches. Mais là, tout de suite, avant qu'on ne procède à la mise en terre, le pasteur, il a dit encore quelques mots. Des phrases bien senties sur le fugitif de notre vie. Et sur cet accueil futur dans le royaume des cieux. Des mots, encore des mots, auxquels les gens n'y croient qu'à moitié, pour ne pas dire pas du tout. Et des mots qui sonnent un peu creux à l'extérieur. Car ce n'est plus comme à l'église, maintenant, on a déjà repris contact avec la vie. Un corbeau croasse, là-bas, du côté des Grand Billards. Une dernière prière et l'on descend le cercueil avec le mort dedans. Lentement. Pas que la caisse penche plus d'un côté que de l'autre. Ce n'est pas gai, dans le fond, un enterrement. On pense au sien, et à ce trou. A sa profondeur, à ce noir encore, plus grand qui vient avec la terre que maintenant les fossoyeurs remettent au-dessus du cercueil. On l'a entendue ruisseler sur le celui-ci. Et puis c'est fini, ils finiront le travail alors que vous ne serez plus là. Il y aura alors une tombe de plus au cimetière. Il y aura un citoyen de moins pendant quelques jours au village, jusqu'à ce qu'il en naisse un nouveau, un tout petit. Et l'on quitte le cimetière avec toutes ces idées dans la tête. C'est étrange, l'on est encore un peu entre deux mondes. Celui des morts qu'on laisse derrière soi, plein d'interrogations, et celui que l'on saura retrouver bientôt, dès qu'on aura quitté l'enceinte du cimetière. Et ce monde, paraît soudain d'autant plus vivant que l'on sait que l'on ira tantôt au bistrot boire un verre. A la santé du mort. Ou plutôt pour l'oublier, car de santé, il n'en aura plus besoin. Jamais. Plus mal aux dents, comme on dit si justement. On emprunte alors le chemin des Grands Billards pour redescendre très vite sur le village qui nous attend, plein de vie.

N'empêche, tous ces morts, toutes ces mortes, ils ont quand même, avec le temps, rempli presque l'entier du cimetière. Alors se pose cette question, fondamentale, la seule qui dans le fond mérite d'être posée :

- Tous ceux-là, toutes celles-là, dont on a vu au passage les noms sur les pierres déjà un peu vieilles, ont-ils seulement existé ?

La réponse, on le sait, personne ne pourra jamais nous l'apporter. Même avec ces bons mots de tout à l'heure qui consolent sans convaincre. Et l'on reste bien sûr toujours l'enfant que l'on était à douze ans, quand l'on regardait passer le

corbillard depuis le perron de chez la grand-mère d'où l'on voit si bien le village.

Sur le chemin du bord du lac

Sur ce chemin du bord du lac, quand c'est sec, et qu'ainsi l'on évite le trottoir et la proximité immédiate des voitures, on y passe combien de fois par année ? Des dizaines. Et pourtant, c'est à chaque fois différent. La végétation varie au fur et à mesure que les jours se succèdent. Une espèce s'épanouit puis disparaît pour faire place à une autre.

On se souvient parfaitement quand ils venaient de rétrécir le lac, et que cette vaste zone était encore vierge, faite de cette terre blanche et crayeuse où rien ne semblait devoir pousser. Et pourtant on y vit tôt des herbes hautes et coupantes, et puis même rapidement des buissons, des saules, avec lesquels l'un de nos employés italiens confectionnait des paniers d'osier. Il coupait les branches, il enlevait l'écorce et puis il tressait. Et il faisait ça pendant qu'il gardait les vaches en ce même bord du lac, pour ne pas qu'elles désertent cette zone qui servait à la pâture du matin, tandis que pour la nuit, dès la deuxième traite, on les dirigeait sur la Combe, là où elles pouvaient aller, tranquilles, jusqu'au Lieu. Elles revenaient d'elles-mêmes à proximité du village quand arrivait l'aube et qu'il leur faudrait retrouver l'écurie pour la première traite.

Et maintenant, cette même zone du bord du lac que l'on ne pâture plus, s'est couverte d'une végétation exceptionnelle, avec des fleurs d'une beauté inégalable, des orchis surtout et de plusieurs espèces qui se suivent les uns les autres dans la magnificence de leur floraison. On les admire et on les aime. Et pourtant ils sont des centaines voire des milliers quand c'est leur haute époque. Ils ne se touchent pas tous certes, mais ils piquent cette zone aux herbes dont la couleur oscillera toujours entre le vert et le brun, de points colorés, rouges ou roses, de taches heureuses, pourrait-on dire. Et voilà aussi soudain que les senteurs relativement discrètes mais néanmoins bien perceptibles de cet environnement, nous ramènent en d'autres temps. Il y a d'abord l'odeur subtile de ces orchis, à laquelle se mêle celle plus acide des plantes coupantes comme les roseaux. Il y a aussi, pour qui veut prendre le temps de humer cette complexité émouvante, celle de la vase, du lac, des poissons, des grenouilles. Une odeur qui ne peut que vous rappeler ces temps heureux où nous allions sur le Brenet, en barque, à deux.

Quelle aventure, mes amis. On prenait celle de l'oncle. On quittait le rivage qui ne devenait plus qu'un lointain sans importance. Car désormais nous étions des navigateurs. Et nous savions ramer sans faire trop d'éclaboussures. Ou si nous en faisions, c'était de façon volontaire. Un bon coup dans l'eau et l'autre en reçoit les éclaboussures. On menait bon train. On se rendait à l'île. On remontait le canal. On allait partout où cette barque pouvait nous emmener. On faisait attention avec nos rames, car l'on imaginait que l'oncle n'aurait pas été

content si l'on était rentré avec l'une d'entre elles brisée en sa partie la plus fragile, là où elle est la plus large, ce qui permet de prendre appui dans l'eau et de faire aller libre ta barque qui ne demande qu'à fendre les flots sombres du lac quand c'est profond. Des poissons en sortaient qui faisaient un petit plouf. Ça sentait la grenouille, par là, la vase, le lac quoi. Les insectes, des mouches noires comme de l'encre, nous assaillaient. Elles nous pénétraient dans les yeux et dans les oreilles. Il y en avait des millions. Est-ce pour cela que les hirondelles aimaient elles aussi le lac. Elles venaient du village. Elles rasaient les flots. Et elles le faisaient plus encore quand il semblait que l'air humide tendait à l'orage. Un air lourd, presque collant. Mais qu'importe. On trempait sa main dans l'eau qui était tiède, douce au toucher, amie, presque. On la voyait verte par endroit, à cause des mousses du fond. On avait foulé l'île et ses plantes coupantes, des roseaux plus grands que nous. On y était de véritables Robinson. Et l'on croyait surtout être les premiers, alors que tous les enfants du village, des Crettets en particulier, avaient depuis longtemps déjà exploré cette île. Et que cette fréquentation avait même tracé comme un chemin sur cette modeste retraite envahie par les grands arbres et par cette végétation de jungle. Ici personne n'aurait eu l'idée de bucheronner. Les arbres en conséquence perdaient des branches ou se couchaient pour nous donner ce fouillis de végétation bien propre à nous faire rêver. Ne nous manque plus que la machette pour avancer au travers de cette exubérance qui nous a mis hors du monde ordinaire. Encore que l'on entendait des bruits du côté du Pont, des voitures sans doute. Et puis là aussi ça sentait la grenouille, à plein nez.



Quel lac pourrait-il être plus beau ?

Mais il fallait retrouver l'eau libre pour tenter de battre des records tout en nous dirigeant contre la Tornaz. On la voyait tout au bout, du côté de Vallorbe, petite maison située en bordure, là où l'eau disparaît dans un tunnel pour ressortir beaucoup plus loin, au sommet du Crêt des Alouettes. On imaginait alors son parcours sous la montagne, on tentait de se rendre compte de ce monde

technique que l'on connaissait ici depuis le début du siècle. Et puis là-bas, on abordait. Roseaux, terre blanche, quelques cailloux, mais surtout des ruisseaux. Ceux-ci drainaient une eau qui naissait là-bas, dans ces champs que l'on ne pouvait voir à cause des arbres. Ils avaient créé plusieurs branches. On les faisait se rejoindre en creusant dans le sol. C'était un monde hydrologique. Que nous modifions à notre guise dans une terre meuble où nous n'espérons pas découvrir un tesson de bouteille, car nous étions pieds nus et nos pas s'enfonçaient parfois dans ces sable que l'on aurait pu penser mouvants.

On était bien. On était seul. On se croyait des entrepreneurs. On était naturellement en pantalon courts. A l'aise, la couillasse ballotant parfois un peu dans une culotte trop large. Ça sentait la vase à plein nez. Et les roseaux. Ceux-ci bruissaient, serrés les uns contre les autres, une sorte de musique. De l'endroit, de la nature, de ce que l'homme ne touche pas, qui est libre. Comme nous l'étions. Si libres que nos parents ne savaient même pas que nous étions ici. Ni notre grand-mère qui redoutait le lac comme la peste depuis que son frère, en d'autres temps, des temps vieux, s'était noyé. Le drame à hanter la famille tout un siècle. Il était probable alors, que le pauvre était encore là-bas, qui reposait au cimetière du village que l'on avait pu apercevoir peu après notre mise à l'eau. Mais nous avions autre chose à penser. Il fallait achever notre grand œuvre et puis réembarquer. On passait alors près de Bonport et de ses vannes, monde un peu inquiétant, car là il y a de la profondeur. L'eau semble plus sombre, moins verte, peu accueillante. Passons. Rames que tu rames, mon ami. On n'apprend plus. On le sait. Aussi bien que les pêcheurs, le croit-on. Ce qui peut être vrai. A force. On sent toujours le lac où qu'on aille, et ces hirondelles dont on parlait tantôt, on les voit tout à coup mieux encore. Points noirs au-dessus de nous venus du village. A raser l'eau. Points noirs cette fois-ci à peine perceptibles sur le village que ces magnifiques oiseaux semblent protéger. Et aimer. Puisqu'ils ont choisis notre agglomération paysanne comme point d'attache. Hirondelles ou martinets.

On est donc sur le lac. Comment être mieux qu'ici, je vous le demande ? Avec toutes ces impressions, ces bruits, les rames dans l'eau, la barque qui a ses propres bruits, le cri des oiseaux du lac, des foulques par exemple, des poules d'eau. Le coassement d'une grenouille tantôt alors que nous foulions l'île. Avec ces odeurs, un peu âcres parfois, plus fortes aussi quand l'on se rapproche de la rive et que l'on retrouve les roseaux qui bruissent sous le vent.

On a accosté à un petit port qu'il y a parmi eux. A l'emplacement que l'on sait, qui est un triangle dans la bordure du lac. Personne, que nous, enfants du village, enfants heureux qui n'oublieront jamais ces virées insouciantes sur l'eau, ces belles aventures que nous nous sommes imaginées, et surtout cette volupté suprême d'être dans une barque, de s'y trouver à l'aise tout en sachant la conduire à bon port.

Alors voilà, c'est ce que tu as eu dans ta tête, alors que tu longes ce chemin pour la millième fois et que tu peux voir, à ta gauche, l'arrière de ces bâtiments

un peu tristes de la partie basse du village, des Crettets, comme on l'appelle. Et qui est un monde différent pour nous qui habitons un autre quartier d'où le lac n'est plus qu'un lointain que nous n'apercevons qu'à peine dans une trouée qu'il y a entre les maisons.

Petite école

On ne devait pas le considérer comme un homme tout à fait normal, dans la ligne, adapté. Il ne l'était pas. Il ne l'avait jamais été. D'aussi loin qu'il puisse regarder dans son passé, il y avait des zones d'ombre, et surtout cette impression tenace et indéracinable, qu'il était en marge. Loin à jamais d'une sorte de consensus sociétal où les idées de base ne se discutent plus, qu'on les admet une fois pour toute. Alors que lui, de toutes, il doutait. Qu'il ne faisait confiance à personne pour lui dicter son chemin. Ni doctrine, ni religion, ni conseils bons à prendre dans tous ces journaux que l'on lit.

Revenons en arrière. A l'âge de cinq ans s'agissait de prendre le chemin de l'école. C'est-à-dire pour lui, en termes plus exacts, de quitter les jupes de sa mère. D'abandonner, ne serait-ce que pour quelques heures par jour, la maison, le chaud de l'appartement, les chats, le jardin, tout cela qui faisait sa vie, exclusivement.

Chemin de l'école. Sa mère dut sans doute l'amener en lui tenant la main. Mais voilà, hop, aussitôt le dos tourné, il a quitté la place pour aller se cacher quelque part dans cette immense maison. La tradition rapporte, et celle-ci est la plus cruelle qu'il soit, pour l'avoir marqué au fer rouge, qu'il s'en fut se cacher derrière les sacs que son grand-père entassait en la remise en vue de les charrier tantôt à la porcherie qui était à quatre cents mètres d'ici. Il en avait besoin d'un certain nombre ce jour-là, comble de malchance. Et ce qu'il voit le grand-père, c'est ce petit enfant qui n'est pas à l'école, et qui se trisse à toute vitesse pour s'en aller trouver un lieu plus sûr, celui-ci trouvé au jardin, derrière les buissons.

Tu parles si j'y étais bien, comme coupé du monde, réprouvé au maximum par toute l'humanité !

Une fois, deux fois, trois fois peut-être. Ce qui correspond à une demi-semaine pas plus. A la quatrième fois, c'est son père qui a retroussé ses manches, qui l'a pris sous le bras et qui l'emmène de force à l'école, celle-ci, précisons-le, toute voisine, seule une ruelle séparait les deux bâtiments.

Il se revoit sous le bras de son père, hurlant de rage et de désespoir, et cela sous le regard narquois et interrogatif tout en même temps de tous les autres élèves dont aucun n'a manifesté autant de répugnance à se rendre à l'école.

L'humiliation suprême. Il ouvre la porte de la petite école, son père, il y glisse son rejeton que la maîtresse prend en charge et tout est dit. Plus jamais il n'y aura de révolte. Plus jamais, après tout, étant un bien grand mot, mais admettons pour cette fois-ci la chose.

La petite école. Au final, ce petit bonhomme qui n'est autre que moi-même, s'y adaptera à la perfection. Tout semble l'y intéresser. Sans être un génie particulier, simplement dans le tas, aucune branche ne lui échappe. Il apprend à lire et à écrire avec une facilité qui l'étonne encore aujourd'hui. C'est que les méthodes, que l'on abandonnera pour d'autres très discutables, étaient d'une efficacité redoutable, de telle manière que l'on pouvait pratiquement apprendre à lire et à écrire tout seul avec l'aide de ce fameux premier livre.

Mais où est la souffrance dans cet épisode banal. Retenez ceci. Il s'est caché derrière les sacs, ou plutôt c'était celui qui s'était caché derrière les sacs, heures insignifiantes dont les adultes, jamais avarés de leur damnées plaisanteries, purent lui rappeler jusqu'à aujourd'hui encore.

Voilà donc une tare qui ne disparaîtra jamais. Il a voulu faire autrement que les autres. Il s'est caché, il a refusé, il a pleuré alors qu'on l'emmenait sur le chemin du collège, traversant une cour de récréation pleine d'élèves sans aucune considération pour sa maigre révolte, au contraire, ravis du spectacle, inconscients de l'humiliation qu'il subissait. C'est pas tellement du fait qu'on lui reproche sa révolte, c'est cette situation dégradante qu'il s'était caché derrière les sacs. Entendez bien cette phrase, que l'on doit porter à vie, comme le fait d'avoir aussi à porter un surnom imposé par le maître, en quelque sorte, par une plaisanterie sans grandeur.

J'en aurais bien d'autres à dire. Je me tairais. Vous demandant seulement de ne pas me considérer comme tout à fait normal, quelque part en marge, avec mes pensées propres, dont je ne vous dirai pourtant rien. Et même si ce texte ne devait jamais être lu par personne.

On a ses fiertés, tout de même !

Petite école, on en a déjà longuement parlé. Une ambiance, neuf fenêtres, de la lumière à flot. Trois rangées de trois ou quatre tables doubles. Petites tables, petites chaises et nous petits, tout est petit. Sauf les grandes filles de deuxième qui viennent nous attacher nos chaussures, car nous, nous ne savons pas encore. Il y a certes dans l'armoire une sorte de jeu avec deux lacets que tu peux attacher au final comme celui de tes souliers. Mais on n'y est pas encore. Pour l'heure on place des formes géométriques diverses dans un canevas propre à cet usage. Les formes ont un petit téton dessus afin qu'on puisse les manipuler. Les formes sont aussi de couleurs vives, rouge ou bleu.

Il y a des tonnelets, ceux-ci sont d'un rouge affriolant, qui contiennent soit du riz, soit du blé, soit les petits pois, des trucs du genre. Tu les secoues près de ton oreille et tu dois dire ce qu'ils contiennent. Des tas de jeux de ce type. Tu apprends. Mais surtout à écrire. Ça commence par des traits verticaux dans un cahier. Puis des traits obliques. Puis des ronds, des ovales. Et c'est avec ça qu'un jour tu formeras des mots.

Il y a les lettres certes, mais aussi les syllabes, et enfin le mot. C'est formidable, ça, tu as écrit un mot et tu en comprends le sens. Et après un premier

mot, c'est d'autres mots. Plus rien désormais n'arrêtera tes progrès. Les mots deviennent des phrases. Les phrases des écrits. Et les voilà, les histoires dont tu ne t'éloigneras plus, jamais. Tu es pris, mon ami, dans un bouillon de culture qui te fournira des satisfactions immenses et à jamais. Oubliées tes souffrances d'avoir été surpris derrière les sacs par ton grand-père, ce sac que tu ne comprendras jamais tout à fait, puisqu'il fait partie intégrante du monde des adultes. Et que les adultes, tu t'en méfieras toujours, quand bien même ils t'apprennent à lire et à écrire. Il y a les deux faces de ce monde. Que tu ne peux que difficilement assembler. C'est ainsi.

La petite école, avec ses tableaux noirs sur lesquelles l'institutrice trace des mots d'une écriture superbe. Une écriture si belle qu'elle pourrait sans problème entrer dans les livres. Ecriture dite à l'attaché. La plus difficile et la plus élégante, mais qui se révélera bientôt un jour peu commode.

Enfin, voilà les heures où tu découvres un nouveau monde qui s'ouvre aussi sur les cavernes de ces premiers hommes. Sur les couleurs de tes dessins, mieux encore sur ces papiers que tu déchires à la main et qu'ensuite tu colles sur une feuille. Un jour, il t'est advenu de représenter l'église de ton village qui est là, à deux pas du collège. Un bâtiment mythique, solide, éternel. Tu t'appliques. Tu travaille tout dans les jaunes et les rouges. Le jaune pour les façades, le rouge pour les fenêtres et le toit, peut-être encore en plus pour le cadran de l'horloge. Et ton collage, voilà, la régente, on l'appelait aussi de cette manière, elle le trouve si beau qu'elle le punaise contre la porte d'entrée, à l'arrière, côté classe, il se doit. Il y restera longtemps, pour disparaître ensuite dans le tourbillon de ces choses que sans doute l'on élimine. N'empêche, ce collage, c'est une sorte d'union entre toi et l'école. Il n'y a plus depuis longtemps scission. Tu y viens même avec un certain plaisir. Deux pas et tu y es. Et si tu regardes par les fenêtres contre le vent, tu vois le poulailler de ta mère, et ses poules qu'elle a mis à picorer dans le petit pré qu'il y a là. Tout est donc familier. Et même et surtout ce grand soleil qui semble dorer toutes les choses que l'on trouve dans la classe.

On revoit encore la grande table ovale où seront les cours de couture. Les portes des buffets, la colonne centrale en fer qui supporte les étages, le gros fourneau qui chauffera en hiver, et mieux encore, du côté de la fenêtre, tiens, celle par où tu regardes les poules de ta mère, et même ta mère à l'occasion, le bac à sable. L'institutrice, elle sait y faire. Elle prend un peu d'eau, elle mouille le sable devenu tout sec, elle en fait des montagnes et des plaines. Et ensuite elle râpe un peu de craie. Du vert pour les collines et les plaines, du bleu pour les lacs, où arrivent les rivières qui ne sont autre qu'un fil de laine bleue. Et tout cela représente un paysage, un petit pays, une région, sans doute la tienne, qui est une vallée avec son lac et ses trois montagnes qui l'enserrent, si bien que c'est véritablement un monde à part. Comme ta maison aussi, autrefois, souviens-t-en, c'était un monde à part. Que finalement tu t'es résolu à quitter ! Ne serait-ce que pour ces heures où ici, c'est certain, tu apprends à lire et à

écrire, ces armes mêmes qui te permettent aujourd'hui encore, alors que gentiment tu t'approches du bout de la route, à t'exprimer. A contester. A douter. De tout ! Car telle était la petite étincelle qui était au fond de toi, connaître par toi-même et non par la parole des autres. Ta propre parole, tes propres choix, ton propre chemin. Et il en sera de même jusqu'au bout.

Elle vit encore mais se refuse à dire qu'elle a pleuré. Alors qu'elle ne pleurerait jamais à ses dires! Je ne la crois guère !

Que s'était-il donc passé pour que soudain à la place de Mlle Vetter on nous offre une nouvelle maîtresse ? Celle-ci à son tour superbe. Superbe n'est pas le mot, plus chaleureuse encore que jolie, à comprendre chacun de nous l'un après l'autre, à n'en blesser aucun, à se faire aimer de tous et de toutes dans une ambiance pourtant maîtrisée. Présence troublante, chaleur de femme, proximité enveloppante qui t'émeut. Tu ignores ce que tu ferais avec elle, mais tu as soudain besoin d'elle, et non seulement en classe ainsi que tous les autres, mais chez toi, seul, où tu emportes son image avec toi pour l'aimer mieux encore. Tu ne sais pas où cela peut te conduire, de quoi c'est fait. Ce sont simplement des images douces. Et ce fut un jeu désormais d'aller à l'école, ne serait-ce que pour la retrouver, elle, dont j'ai perdu les traits. Mais où êtes-vous donc aujourd'hui, M^{lle} Nicollerat ?

Elle était jolie, agréablement formée, et quand nous allions près d'elle après qu'elle nous eut appelés à son pupitre, nous étions heureux de sa présence proche. C'était plus qu'une maman, c'était la femme, sensuelle, avec son parfum discret, son habillement soigné, ses formes pleines, les seins déjà nous retenaient, et cette façon de parler vraiment caressante, et de son sourire ou même de son rire. Nous l'aimions. Et l'école, Ô miracle, ce n'était plus rien. Tu voles. Elle n'est qu'à deux pas, lieu désormais de grandes félicités.

Je la revois au tableau noir couvert de sa belle et grosse écriture de régente, des mots ou des chiffres, ceux-ci simples encore mais aptes à t'inviter à résoudre des problèmes où il y a soustraction et puis addition. La division, ce sera pour plus tard. Je retrouve une nouvelle fois le bac à sable au fond de la classe, sous la fenêtre, de laquelle je découvre notre maison. Me reviennent ces choses que l'on utilise et dont certaines sont en bois. On les a sorties de l'armoire, on devra les ranger en fin d'après-midi, à moins que ce soit en fin de matinée, s'il est possible que ces deux premières années nous ayons eu congé l'après-midi.

M^{lle} Nicollerat. Un nom dont l'évocation plus tard évoquera ce paradis perdu où nous avons connu la sécurité et la plénitude, et cela peut-être pour la première fois. De prononcer ce nom, de le murmurer, amènerait aussitôt des souvenirs bons et chauds, suaves. Son image certes fut perdue, mais non pas l'impression que nous laissa sa présence. Pourquoi nous était-elle venue et pourquoi aussi repartirait-elle maintenant ? Le mystère plane sur ce remplacement, sur cette personnalité hors du commun aussi. M^{lle} Vetter fut-

elle malade ? Reste l'ambiance. Et puis aussi ce dernier jour où elle était partie et où il nous sembla à nous aussi perdre quelque chose que nous ne retrouverions pas. On s'était attaché, elle à nous, nous à elle, et nous devrions



nous détacher. On s'était aimé, et nous ne nous aimerions plus. Le destin nous montrait pour la première fois à quel point il peut être cruel, surtout dans le domaine des sentiments.

Ce dernier jour, jour sombre, nous étions tous dans la classe. Elle nous avait lu une histoire. Peut-être même que nous avions joué. Elle avait dit un petit

discours, à quel point elle s'était plu parmi nous, le plaisir qu'elle avait de nous avoir connus ! Elle regrettait de devoir déjà nous quitter.

- Mais pourquoi alors que vous partez ?

Puis elle nous avait appelés à tour de rôle à son pupitre pour nous offrir à chacun un cadeau, oh ! pas grand-chose, une bricole, mais si bien enveloppée dans du papier de fête que cela fut extraordinaire. Cependant, pendant qu'elle nous l'offrait et qu'elle nous embrassait, elle pleurait à chaudes larmes. Et nous aussi, qui ressentions ce déchirement à nous quitter, nous pleurions. Nous étions tous en larmes. Nous étions tous submergés par l'émotion. Nous mêlions nos larmes à ses larmes. Nous aurions voulu nous appuyer plus encore contre sa poitrine pour nous soulager, pour vider notre cœur dans son cœur. Ce fut émouvant et fort. Elle s'était finalement ressaisie pour nous dire.

- Que je suis bête, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à me retenir.

Et alors elle pleura et rit tout à la fois. Et puis bientôt elle nous laissa aller. Et quand la porte se fut refermée sur elle et les choses qu'elle emporterait, nous sûmes que c'en était fini d'une époque. Fut-elle hors du temps ? Était-ce l'amour que nous y avions trouvé ?

Il avait retrouvé son église

Voilà, c'était la nouvelle mode, on fermait les églises. Vous alliez en semaine pour y faire une petite prière, ou tout au moins pour vous recueillir en l'honneur de ses bâtisseurs, fermée. Vous aviez beau insister, secouer la poignée, rien à faire, on ne passe plus. Et cela à cause de deux ou trois petites frappes qui sévissaient dans la région et massacraient des intérieurs, où y piquaient du commerce. Nivellement par le bas. Les voyous commandent, puisque suite à leurs exactions, on ferme les boutiques. Triste. Et démoralisant. Et pour lui, une souffrance qu'il n'arrivait pas à faire passer. Non, qu'il soit désormais condamné à toujours trouver la porte de l'église de son village fermée à double tour, cela, il ne pouvait pas l'admettre. Aussi avait-il demandé une clé que par miracle on lui avait accordée, car les cadeaux de Noël, ce n'est pas tous les jours.

Ô comme il avait pénétré une nouvelle fois avec ravissement, et puis d'autres fois encore, puisque ainsi il avait retrouvé sa pleine liberté, dans ce local un peu froid, un peu austère, un peu sans charme, aurait trouvé le visiteur ordinaire qui en serait ressorti sans aucune admiration. Mais lui, ce local, il l'avait toujours connu de cette manière, il avait toujours été froid, avec des catelles d'une beauté médiocre, du noir et du gris. Avec un grand et long tapis de jute dans le couloir central. Avec son beau plafond néanmoins. Et ses murs blancs. Et sa croix qui ne lui parle pas, bien au contraire. Et sa bible qu'il a ouverte plus d'une fois, ne serait-ce que pour le papier, les caractères et le volume imposant d'une édition ancienne. Enfin, bref, tout voir et tout sentir, comme autrefois. Un miracle. Il en était reconnaissant à ceux qui, pour une fois, avaient pu accéder à ses désirs.

Une clé qu'il devrait rendre, lui avait-on dit, ce jour lointain où il n'occuperait plus ce poste occasionnel, c'est-à-dire jamais, car il en avait déjà fait une certitude, cette clé, il ne la rendrait pas. Qu'il puisse dès aujourd'hui et à jamais pouvoir pénétrer dans son église quand il le voudrait, à l'heure qu'il choisirait, de jour ou de nuit, libre et majeur, capable surtout en ces lieux d'une réflexion qui n'est pas forcément celle des autres. A chacun la sienne. N'allez surtout pas, braves gens, vous entasser les uns sur les autres pour porter votre regard dans la même direction. Cette attitude est servile, et louche. Elle n'est pas digne d'un homme qui a une tête pour penser et non pas uniquement un esprit formaté pour suivre une ligne que l'on vous a tracée.

Et voilà, il faisait une fois de plus sa petite révolte. Il la ferait toujours. Il ne pouvait pas s'en empêcher. C'était la manière dont il était fait. La société, pour lui, c'était plus souvent l'ennemie que l'amie. Il s'en méfiait. Elle a de drôles de réactions, la société. Elle ne réfléchit plus comme si chaque individu qui la compose pourrait encore le faire. Elle devient une entité. Un corps géant. Un monstre, quelque part. En plus elle est lâche et servile, pour se mouler presque toujours sur une pensée commune dont l'originalité est médiocre. Bref, entre elle et lui, le divorce était consommé depuis longtemps, plus aucun amour, au contraire, une méfiance réciproque tenace. Et malgré tout il aimait à être en cette marge d'où, cette même société, il pouvait la voir vivre et évoluer, pour mieux la comprendre aussi, si cela est possible, tant elle est complexe. Servile surtout, qui ne vise qu'à des plaisirs immédiats et qui ne se nourrit que d'analyses sommaires. Voilà ce à quoi il pensait tout en retrouvant les lieux de son enfance, car nul doute que c'est en ces temps-là qu'il les avait le plus fréquentés. Et il les aimait.

Il était ensuite monté à l'étage. Et de là-haut il avait pu voir mieux encore ce grand local froid, voire humide. Mieux encore aussi il avait pu y retrouver par la pensée son monde d'enfant. Les Noël's, l'école du dimanche. Et puis aussi ces cultes occasionnels, il venait alors avec son père et sa mère, ses frères. Il la retrouvait ainsi fort habitée à défaut qu'elle soit noire de monde. Les femmes d'un côté, avec leur chapeau à voile, et les hommes de l'autre, avec leur chapeau à côté d'eux. Et il se demandait encore une fois, pour lui, maintenant qu'il s'y trouvait seul, qu'elle pouvait être sa place dans cette société qui croit, tandis que lui, il ne croit pas. Qu'on ne lui fera jamais croire, que la lumière qui les porte ne sera jamais la sienne. Il s'en réserve une autre, plus à son goût, tonique et qui ne doit rien à personne.

Puis il était monté plus haut encore. Il avait visité une nouvelle fois ce grand galetas où il se sentait si bien. Il lui semblait vraiment que là, seul, il était au centre du village, et même que l'église, elle n'en est pas le point central, puisque au-delà de son arrière, ce sont directement les champs, et puis après, les forêts. Et puis encore plus loin, la frontière, et à des kilomètres de là, les villages d'au-delà de la frontière. Elle était donc en marge, en quelque sorte, à côté, alors

même que sa grande façade donne sur la place principale. On ne pouvait donc ici se croire isolé, être à l'écart du monde.

Et une fois de plus il retrouvait cette bonne vieille charpente telle que l'avaient mise en place il y a deux cents ans les professionnels que l'on avait engagés pour cette grande œuvre. A l'admirer de près, il trouvait qu'ils avaient adopté en une certaine partie des solutions un peu étranges, boiteuses, d'où une crainte que cet assemblage complexe de poutres ne soit pas aussi solide qu'il le faudrait. On avait d'ailleurs renforcé les parties les plus faibles. Mais, l'un dans l'autre, la charpente telle qu'elle se présentait était là depuis si longtemps, et elle avait affronté tant d'hivers, et pas rien que des faciles et doux, que l'on pouvait avoir la certitude qu'elle résisterait toujours.

On va monter maintenant au clocher. C'est un long escalier. On a dit plusieurs fois que ce ne serait pas à l'heure d'être pompette pour y grimper. Plus encore pour y redescendre. Quel voyage ! On emprunte ce qui n'est en somme qu'un large grimpe-chat, vu la déclivité. On tient la rampe. Et là-haut, ce qu'on voit en premier, c'est la vieille pendule qui ne sert plus, puisque désormais, les heures et même la sonnerie sont réglées par un système électrique. Mais la vieille pendule, espérons qu'un jour ils ne la donneront pas à qui la voudra, à un chiffonnier par exemple, on la laisse là, dans son coffre de bois. Un péclet et la porte longitudinale du haut pivote sur le bas pour vous permettre de voir le mouvement dans toute sa magnificence. Il y apparaît presque neuf. Les vernis verts sont intacts, posés hier pourrait-on croire. Et les laitons, un rien gras, sont parfaits dans leur état. Elle fonctionnerait encore à merveille. Et vous redonnerait aussi l'heure d'autrefois, car rien ne pourra remplacer une pendule confectionnée avec attention voire même avec amour. Et surtout pas ces machineries électriques sans âme et sans caractère. Des créations certes utilitaires, mais faite au rabio. Un jour ça ne marche plus, tu jettes. Tandis qu'une vieille pendule, c'est tout un monde, c'est une création, et de l'âme, oui, elle en a, et à revendre, et surtout quand elle marche et qu'elle fait ce gros tic tac, à la limite presque un peu inquiétant, qui découpe le temps en tranches et alors même que le temps, là-haut, tu pourrais croire le tenir entre tes mains et le comprendre. Ils sont formidables, à vrai dire, ces vieux mouvements. Et on les regarde. Et on tente de pénétrer l'agencement complexe de toutes ces roues.

Et puis qu'elle fut moins précise, quelle importance ? Car le temps d'un village, autrefois, il pouvait hésiter entre quelques minutes, que l'on soit, avec un peu d'imagination, capable de flotter en ce petit espace improbable pour croire qu'enfin l'on serait trouvé hors du temps vrai, que vous auriez alors trouvé en ce bref instant, un monde qui se serait situé en des lieux improbables certes, mais où pourtant tu découvres soudain une harmonie que tu n'avais jamais connue jusque là. Des choses comme ça, sans signifiante et que personne ne peut comprendre.

Il monte maintenant vers les cloches dont il aime sentir le métal sous la main. Il les lisse. Il les caresse. Il les admire. Il leur rend hommage, sérieux et recueilli.

Elles sont deux. Il fait attention à savoir l'heure, car une fois, surpris, le marteau cognant le métal à proximité de l'une de ses oreilles, cela l'avait rendu à moitié sourd pour le restant de la journée. Les cloches sont belles dans leur bronze vieilli. Du beau bronze. Et celui-ci contient en lui des ondes, tout particulièrement l'une des deux, la plus ancienne, vieille de bientôt quatre siècles. C'est formidable. Elle a été coulée, là-bas, très loin, il y a si longtemps, et pourtant elle n'a pas vieilli dans sa matière. Il faut croire que le travail avait été parfait. Un miracle. Et ces ondes, ce sont les sons qu'il entend les beaux jours où son église renoue avec sa plus belle sonnerie, ou simplement annonce midi. Ils vont par-dessus le village, ces sons qu'il pourrait presque dire bénis. Ils n'appellent certes plus les paysans à rentrer des champs pour aller manger la soupe, mais néanmoins ils n'ont pas changé. Ce sont les mêmes, exactement, qu'en tous ces autrefois. Ils vous signalent une heure, un événement, le midi, le soir, l'annonce d'un prochain culte. Plus guère de mariages, il semble. Le Nouvel-An aussi peut-être. Et bien entendu, le plus émouvant soir de l'année, Noël, où tout est beau, et où toutes les amertumes sont oubliées pour vous faire retrouver un peu de ce merveilleux d'autrefois.

Les cloches d'une église qui est ici celle de son village, ça c'est quelque chose. De profond. De grand. De mystérieux aussi. Ah ! Là-haut, au niveau où volent les hirondelles, il est si bien. Certes, il n'entend plus le bruit du marteau du maréchal cogner son enclume, car la forge, c'était à deux pas. Il entendra encore par contre, quand il est l'heure, les cloches des vaches pâturent à proximité du village. Il n'entendra plus, c'est évident, le pas des chevaux sur la terre battue qui constitue alors tous les chemins. Par contre il percevra celui des tracteurs, et de plus en plus gros avec le temps qui passe. De si gros tracteurs. Et que font-ils avec ? Ils poursuivent, étant moins nombreux, le travail de la terre indispensable encore à la bonne marche du monde. Il le croit avec fermeté. Sans terre que ferait-on ? Non, non, n'allez pas toujours chercher votre nourriture là où ils ont déjà faim, faites-le à proximité de votre village.

Si bien là-haut. Si en paix. Si en accord avec tout ce qui a fait ce village, depuis un demi-millénaire. Au moins. Et plus, même. Ça compte. Et ces choses, elles sont inscrites quelque part, toutes. Il en a la certitude. Et pour une portion non négligeable dans cette église, dans ces poutres, dans ces cloches, dans ce mouvement de la pendule qui ne sert plus, dans ce grand escalier que tantôt il va redescendre. Partout en fait. Et lui, ce qu'il voudrait ne pas perdre, c'est cette faculté de pouvoir les lire, ces choses, mais surtout de pouvoir les saisir. Il aimerait aussi, mais cela est plus difficile, tenter de les faire comprendre à d'autres. Il réfléchit, tranquillement, longuement, et puis bientôt il admet que vraiment c'est impossible. Puisque que lui, il est seul dans sa tête. Qu'il ne communique avec personne, qu'avec les anges peut-être qui sont ceux de son enfance. Et qui sait, même avec Dieu, là-haut, plus haut encore que le clocher de son église. Mais avec eux, jamais. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Peut-être est-il resté timide ainsi qu'il l'était. Peut-être aussi, dans le fond, que tout l'indiffère.

Tout. Sauf bien sûr, cette église, sauf ce village tel qu'il l'a connu. Sauf ces choses qui sont belles et qui demeurent.

Et voilà, il lui semblait avoir tout dit, tout pensé, et que maintenant, avant que l'une des cloches ne sonne dix heures, il était temps pour lui de redescendre. Et surtout, ce grand penseur de village, qu'il n'oublie pas maintenant de refermer la porte d'entrée. Afin que les autres, dans son église, eux, ils n'y puissent pas rentrer à leur tour.

Y a du soleil entre les deux maisons

Pour ceux qui aiment le ski, les hivers à la Vallée sont toujours trop courts. Pour ceux qui ont la neige en horreur, les malheureux, ils sont toujours trop longs, et ont cette tendance pathologique dès qu'apparaît un premier coup de chaud qui pourrait signifier un début de printemps, ce pourrait être en janvier déjà, ou en février de manière plus assurée, de croire que l'hiver, il est fini. Alors même qu'il peut reprendre de plus belle et vous honorer en avril encore de belles chutes de neige.

Enfin chacun ses goûts. Mais pour les natifs, les vrais, mis à part pour le Mouton qui n'est pas loin d'être un imbécile avec des théories où l'hiver est la pire des choses qui puisse vous tomber dessus, l'hiver, c'est une période non pas bénie, n'allons pas jusque là, mais néanmoins pleine de charme. Et surtout pourvoyeuse de plaisirs que vous ne retrouverez en nulle autre saison.

Cela n'empêche pas quand même que l'hiver, depuis des mille ans et plus encore, doit un jour céder la place au printemps. On découvre le phénomène mieux que partout ailleurs entre nos deux maisons, soit la ferme Saïset du côté du vent, et le collège, soit l'école, du côté de bise. Cet entre deux maisons, c'est là que se voit le mieux l'arrivée du printemps. Y avait des tas de neige, ou plutôt les bords écrasés qu'avait formés le triangle du village en franchissant tous les jours de neige la petite ruelle. Quand il y en avait des paquets invraisemblables, il n'avait que trop tendance à passer par-dessus, ce qui laissait encore plus de cinquante centimètres sur la route où le pas enfonçait. C'étaient les passants eux-mêmes en quelque sorte qui faisaient le vrai passage. Après tout deviendrait en glace et on ne sait même pas si le triangle, pour un autre jour, pouvait repasser. Bref, tout à l'approchant mais offrant tout de même un semblant de village bien dégagé.

Et voilà, il fait les premiers beaux jours de chaud, admettons en mars. Au printemps, on y croit, les gamins surtout. Ils ont déjà abandonné leurs skis, leurs patins depuis plus longtemps encore. Ils ne pensent plus à ces sports de neige, ils demandent autre chose. On ne sait pas trop quoi, mais du terrain libéré de l'emprise de l'hiver. Pour aller par les champs et les forêts proches du village sans doute.

Entre les deux maisons, à cause que le soleil se réverbère sur la façade tôleée du collège, il fait bon, il fait même chaud. La neige fond rapidement. De

manière un jour à laisser un espace suffisamment libre sur la route pour que l'on puisse jouer aux nius. C'est cela, en somme que les enfants attendaient. Pouvoir jouer aux nius. Coutume qui revenait pour un petit mois au printemps et qu'aussitôt après l'on abandonnait pour ne plus la retrouver que l'année suivante. N'empêche, quand il y a l'appel des nius, impossible d'y résister. On ne va pas recommencer à donner ici toutes les règles. Simplement il nous faut dire la passion qui vous prend de tenter de gagner quelques-unes de ces petites billes, tandis qu'en réalité vous ne faites qu'en perdre. Elles sont belles, quand elles sont neuves, de toutes les couleurs, lustrées au maximum. C'est qu'on vient de les acheter chez Toto, l'épicerie du bas du village, des Crettets plutôt. Ils coûtent un centime la pièce, ce qui fait qu'avec quatre sous, vous pouvez en avoir vingt, ce qui n'est déjà pas si mal. Toto les a pris pour les compter sur son comptoir dans un gros carton qu'il a tiré d'en dessous. Réserve personnelle ainsi augmentée et qui devrait permettre de tenir un jour ou deux, dans le pire des cas.

Les nius, les enragés, les habiles, les passionnés, les mauvais joueurs, les tricheurs, les pogueurs, les caractériels, les criseux, ceux qui n'aiment pas perdre. Tous les autres. Chacun avec son caractère et sa dextérité. La plus grande est réservée aux champions qui ont des techniques de lancer différentes. Ils vous regardent presque de haut. On restera dans les basses couches, on sera toujours de ces joueurs ni malhabiles ni champions non plus.

On sait être cependant, au rendez-vous, entre les deux maisons, là où désormais y a du goudron. Et le goudron, aux premiers rayons de soleil, ça chauffe, ça carbure, les dernières neiges, elles ne font pas vieux.

On a balayé, on a tracé un triangle à la craie et l'on joue. On lance depuis le petit mur qui entoure le petit pré de notre maison. Sur l'herbe, y a nos serviettes, car on s'est mis à l'œuvre immédiatement au sortir de l'école. On n'a parfois aucune considération pour celles-ci. Vlan, sur l'herbe, car le petit pré, il est lui aussi dégagé.

On met des nius aux angles, on a déterminé qui sera le premier à jouer. On lance. On tire, on pogue, on fait plombette. On ramasse un ou deux nius. On en perd. Y a de la triche. Y a de l'excitation. Car les nius, en quelque sorte, c'est comme de l'argent. En avoir plein les poches est une bénédiction. En perdre est douloureux. Mais c'est ça le jeu, Ce sont les règles, gagner ou perdre.

Ainsi, deux ou trois semaines. Et puis tout soudain, les nius, on les a oubliés. Complètement. La neige a aussi totalement fondu, non seulement entre les deux maisons, mais aussi sur toute la surface de la cour. Pour les dernières plaques de glace qui restaient, c'est le régent qui les a brisées avec la pelle. Et pour les plus récalcitrantes, il l'a fait avec la pioche qui a marqué le goudron. Ça fait des brisures qu'ensuite il prend ou décolle avec la pelle carrée et qu'il va lancer dans le champ du Vieux-Cabaret qu'il y a juste à côté.

A chacun son printemps, en somme.

Le chant des grenouilles

Hélas, je ne les entends plus, le soir, la fenêtre ouverte sur les champs de mon village.

C'est le silence, mis à part quelque voiture qui passe. Ou ces cloches de vaches, nostalgique un peu, sur le versant nord d'un pâturage proche. Il y a un vide quand même. Notre vie a été amputée d'une chose essentielle : le chant de ces batraciens, symbole des soirées humides de l'été.

Non, je n'entends plus les grenouilles mener leur concert, le soir, l'été, alors que je lis, tranquille dans mon lit mais toutefois inquiet de cette disparition.



Non, d'elles je n'entends plus rien.

Suis-je devenu sourd où est-ce vrai, qu'on n'entend plus les grenouilles ?

Elles devaient être au bord du lac. Quel concert. C'était l'été, chaudes soirées d'été, quand l'obscurité se fait et qu'en même temps que la rosée descend sur les champs, elles commencent à chanter. Elles font comment ? Elles font croa comme dans les livres ? C'est plus complexe. Mais c'est le chant de milliers de grenouilles qu'on entendait.

Alors on achevait une rude journée de foin. On s'était lavé. On avait encore la peau qui brûle de tant de soleil. On avait mis un pyjama tout propre. On était bien, mis à part ce chaud sur la peau. Il fallait naturellement ouvrir la fenêtre. On sentait l'odeur du foin à plein nez. Il faut le dire, la grange était à deux pas, juste à côté. Et pleine de foin. Alors qu'on en sente les effluves en soirée ne pouvait qu'être naturel. Et puis rajoutez aussi celles des champs fauchés situés quasiment sous la fenêtre. Quelle bonne odeur que celle du foin. Et quel joli chant que celui des grenouilles.

Je les écoutais. J'étais bien. Je lisais. Des Artima, un Tintin, un Blake et Mortimer que je mettrais ensuite sous le lit avant que je n'éteigne la lampe de chevet et que je me coule dans sous le duvet. Apaisé. Satisfait. Et tant pis si demain on continue les foins et que la fatigue sera égale à celle d'aujourd'hui. Puisque le soir, j'entendrais à nouveau le chant des grenouilles tout en lisant, cette fois-ci, quel délice, un Mickey Magazine relié ! Le no 4, prêté par un cousin. Ou un autre, le 7 par exemple. Peter Pan, Wendy, vous connaissez ?

Fenêtre ouverte donc, par laquelle pénétrait l'air humide du soir. Faudrait quand même se résoudre à la fermer tantôt. Mais pour l'heure, crénom, laissez-moi encore écouter le chant des grenouilles. Là-bas dans les champs les plus humides, ou plus loin encore, au bord du lac, où elles vivent. Heureuses, on le suppose. Puisqu'elles chantent et nous enchantent. Croa, croa, croa ! C'est le chant des grenouilles que désormais l'on n'entend plus. On perçoit seulement le bruit d'une voiture qui passe, dans la ruelle, ces cloches de vache un peu plus lointaine déjà maintenant, un avion, très haut dans le ciel. C'est aujourd'hui. C'est ce soir. Je suis un peu triste parce que je n'entends plus les grenouilles. Avec cette certitude douloureuse que ce passé plein de charmes oubliés ne reviendra plus.

Les butzines

Les butzines, ce sont ces petites pommes sauvages qui poussent notamment dans la région de Bonport. Ce nom, patois sans doute, et qui nous a été offert tel quel par notre père, a donné lieu à l'écriture d'une brochure publiée mais restée pour l'essentiel dans nos tiroirs. Trop de secrets d'enfance y figurent, trop de ces pensées intimes qui ne sont bonnes qu'à nourrir celui qui les écrits, ce dernier encore jaloux de ce qu'un jour on lui vole ce qu'il considère comme le plus vrai de lui-même.

Mais de ces butzines, d'une autre manière, nous pouvons en parler aujourd'hui.

Les arbres qui les portent, à l'automne, alors qu'elles finissent par tomber d'elles-mêmes sur un sol couvert de grandes herbes parmi lesquelles il n'est pas toujours facile de les découvrir, n'ont guère d'allure. Ce sont ces pauvres égarés au bord du lac que l'on ne remarque qu'au printemps quand leur floraison éclate, ceci en même temps que celle d'autres arbres de ce type, toujours modestes et prêts à retourner dans l'anonymat sitôt les fleurs tombées sur le chemin, d'une manière naturelle et tranquille, ou d'un seul coup par une forte pluie. On passera ainsi dessous sans les voir. Et c'est tant mieux. Personne ne se doutera que cette végétation paraissant presque aussi vieille que le monde puisse donner des fruits que l'on peut récolter.

On venait souvent à Bonport en automne, la meilleure saison pour les découvertes, quand les travaux des champs ne vous ont plus accaparés et qu'en même temps l'école vous a libérés. C'est alors que le bétail du village va libre

dans le territoire qui lui est attribué, toutes les propriétés mises en commun sans qu'elles ne soient séparées par un fil quelconque. Et ce même bétail, où qu'il aille, et il vient parfois en notre proximité, sur les Crêts de l'Epine, se repère toujours grâce à ses clochettes, celles-ci offrant à la saison, autant que ces maigres fruits, cette dernière nostalgie qui scellera bientôt de manière définitive le travail en extérieur du paysan qui n'aura plus désormais qu'à gouverner ses vaches, à traire et à mener son lait à la laiterie deux fois par jour.

On l'entendait où qu'on aille dans les abords du village pour faire du feu, ce bétail, qui appartenait aussi à notre grand-père et à nos oncles, et même à notre père qui avait mijoté, tout en étant laitier, de reprendre son petit domaine à son compte. On deviendrait donc ainsi à notre tour gens de la terre. Et ces nostalgiques et multiples carillons, on percevait aussi ceux du Pont, devenaient le fond sonore de toutes nos expéditions d'automne. On était monté aux Grands Billards où nous avions eu plusieurs foyers, on venait à Bonport, où nous avions installé nos pénates au fond de la grotte. On s'y enfilait après quelques contorsions possibles à cet âge, montant sur un gros rocher dont la pierre avait été lustrée par de si nombreux passages. On arrivait tout aussitôt dans la partie la plus vaste, ouverte sur le paysage environnant par une large faille. C'est par elle que s'échapperait la fumée. On avait monté du bois par le même passage. Et c'est là, dans un coin, près d'un trou modeste que pourtant l'on croyait capable de nous emmener au moins jusqu'à Vallorbe ! que nous construisions notre feu. Les traces des précédentes tentatives étaient visibles sur la pierre qui avait noirci. On ne faisait pas de grandes flambées vu la difficulté de monter ici du combustible à profusion. On restait modeste. Et celui qui procédait invariablement au savant montage du foyer et bientôt de sa mise à feu, était toujours le même, le malin du groupe, le commandeur en quelque sorte, celui qui nous emmenait parfois dans des histoires fabuleuses tenant à peine debout. Six-Sous. Tel ce possible voyage à Vallorbe par les entrailles de la terre, telle cette aventure de son grand-père qui avait roulé dans le Grand Creux depuis les hauts et s'était raccroché aux branches d'un modeste buisson. Tout cela était, on le devine, du pur imaginaire, et pourtant, ces images que le conteur avait peut-être inventées pendant quelque nuit sans sommeil, il nous les offrait sans compter pour qu'elles deviennent capables de peupler notre propre imaginaire.

On était monté sur le bord de l'ouverture. On avait contemplé le lac Brenet. On y voyait souvent des pêcheurs, c'est qu'il y en avait de professionnels par ici qui parcouraient l'entier du lac, y traînaient, y posaient des filets et des nasses. Ils les relevaient en général plutôt le soir, alors que tout s'assoupit. Mais on les voyait aussi le jour. Ils étaient venus jusqu'à cet endroit du lac. On estimait cependant qu'ils n'avaient pas à nous voir, étant tribu avec des choses à faire en toute discrétion, ne serait-ce que cuire nos butzines !

Celles-ci, nous étions allés les chercher tantôt au bord du chemin, dans les grandes herbes, toutes belles jaunes, mais par contre minuscules. Une récolte tenait dans une poche, voire les deux, qui avaient soudain gonflé. Pantalon court,

rabote tes genoux sur la pierre et retrouve ta cache, qui n'est pas si secrète que ça, puisque sans doute tous les gamins du village y ont passé. Et en même temps que les pommes, on avait coupé des baguettes à proximité. Et c'est au bout de celles-ci, taillées en pointe avec ces couteaux qui ne nous quittaient jamais, que nous avions piqué nos fruits pour les présenter à la flamme de notre foyer. On sentait la fumée. Celle-ci montait dans les fentes supérieures de cette cavité, tellement larges qu'elles nous ont toujours fait craindre qu'ici tout ne s'effondre et que cela se passe au moment même où nous y serions. Rien n'est donc jamais certain où que l'on aille, que si l'on reste à la maison, celle-ci nous protégera des misères du monde, que si l'on est sous le toit du chalet alors que vient l'orage et que le tonnerre et les éclairs vous donnent ces grandes frayeurs de votre enfance.

Odeur des butzines grillées. Trop cuites souvent, toutes noires. On les pèle un rien pour enlever cette peau carbonisée. Et l'on tente de déguster, un peu du bout des lèvres, cette chair devenue plus tendre, alors que tantôt elle était dure comme de la pierre. Elle a un goût si sauvage que vous ne voudriez pas vous-mêmes y goûter. On mangeait ce fruit, non pas tellement parce qu'il présentait une saveur agréable voire juste acceptable, mais parce que c'est nous qui l'avions cueilli, que cela représentait notre propre récolte et qu'il est bon de temps à autre que nous puissions aussi nous débrouiller question nourriture sans l'aide des hommes. Il est certain pourtant qu'un tel repas mis sur la table de l'une ou l'autre de nos cuisines, n'aurait pas remporté le succès qu'on lui accordait ici. C'était grillé, trop cuit, bien de ces pommes passaient par la vaste ouverture pour aller rejoindre quelques-unes d'entre elles qui n'avaient pas été cueillies ! Mais des rares que l'on put manger, c'est certain, on en garde le goût sauvage. Et l'on n'oublie pas non plus l'odeur âcre de la fumée, ni notre troupe qui est là, autour du feu, mangeant ces ragotons semi-brûlés avec plus ou moins d'ardeur, et surtout pour l'essentiel des participants, écoutant ce que nos oracles avaient à nous dire. Dans ce trou, plus que des humains qui y passeraient, peut-être s'agirait-il plutôt de bêtes sauvages, pas des loups, pas des ours, depuis longtemps exterminés et dont on ne parle plus, mais des renards, des martres ou des fouines, voire des tassons. L'imagination court et ne s'arrête pas.

La fumée avait imprégné nos habits. On remontait sur le bord de la vaste ouverture pour voir si une troupe adverse n'arrivait pas du village, non pas forcément pour nous déclarer la guerre, mais pour troubler nos jeux, ou de nous demander de les partager avec eux. Rien de ça. On ne saurait mélanger les troupes dans un village. Nous on est une tribu d'indiens qui ne fraie pas avec les autres. Et l'on regarde aussi de notre refuge si tel ou tel promeneur ne nous apercevrait pas, ce qui ne doit pas être, car la discrétion est notre premier principe et personne ne doit découvrir notre refuge et nos secrets.

Cette grotte entre ainsi dans nos lieux sacrés, tout au moins dans le souvenir. Elle participe à notre formation, on ne dira pas de spéléologues, discipline qui n'ira guère plus loin qu'ici, si ce n'est tout de même l'exploration plus

compliquée de la petite Grotte aux Fées sur Vallorbe, mais de simples apprentis aventuriers. Qu'importe. Les plaisirs sont là. Ils sont ceux de l'automne, alors que les arbres à proximité, ont changé de couleur et ont désormais acquis ce jaune merveilleux des petits feuillus du bord du lac. Ce sont des saules, des trembles, des bouleaux qui, depuis qu'ils ont abaissé le niveau de notre lac il y a une quinzaine d'années à l'époque, poussent à profusion, au point que toute cette végétation, nous aura bientôt caché une bonne part de ce si beau paysage.

Mais alors nous ne serons plus là, nous ne mangerons plus de butzines à moitié cuites ou au contraire toutes carbonisées, et nos horizons, désormais, seront tout autres. Mais on s'en doute, sans remplacer d'aucune manière ceux que nous avons découverts en ces heures sans équivalence. Le lac alors, en permanence sous nos yeux, était si beau.

Ils goudronnent

C'est vers cette même période qu'ils goudronnent à tour de bras. On sent le goudron par tout le village, où que l'on aille. Non pas qu'ils n'aient pas déjà goudronné dans des temps plus anciens, on ne sait trop, disons dans les années trente ou quarante, mais comme ils ont décidé de refaire presque l'entier des traversées du village, les anciens revêtements sont enlevés, la route rélargie, avec la mise en place de trottoirs plus hauts et plus larges. En plus, et c'est ce qu'il faut comprendre, là-bas, proche de l'église, ils ont démoli le Vieux Moulin pour faire une place au bord de laquelle sera la colonne d'essence du père Meylan, et cela vous change complètement l'aspect du village. Y avait un carrefour modeste, avec une route qui quitte la principale pour s'en aller du côté de Mouthe, y en a maintenant un trop grand dont à vrai dire on ne sait pas trop que faire. Il devra rester tel jusqu'à aujourd'hui. C'est pas sympa mais c'est comme ça. Et puis ça rend service quand il y a la fête du vacherin, manifestation un peu abandonnée en nos années covid qu'il semblait impossible d'imaginer il y a cinq cents jours à peine. Mais voilà, qui saura jamais comment se passent les choses en l'avenir. Ouvert ou fermé, c'est selon votre conception du monde et de la vie.

Bref, beaucoup de goudron. Et même au haut du village où ils ont refait des murs pour soutenir le devant des maisons. De beaux murs en somme. Et à nouveau des trottoirs et du bitume. Partout du bitume. Partout des tas, de caillasses, de sable. Partout des machines, et surtout, souvent parqué sur la cour du collège, là, juste sous le marronnier, le rouleau compresseur. Un monstre. Et quand ça démarre, faut voir, la fumée, le bruit, et surtout ces deux grands rouleaux qui vous écrasent tout, et même vos pieds si vous avez le malheur de le mettre là où il ne faudrait pas.

Le véhicule est si impressionnant même, qu'il donnera le sujet d'une composition. Alors à nous de nous imaginer comment il fonctionne, ce qu'il fait de nos routes devenues toutes plates presque glacées avant le bitumage. On ne

dira sans doute pas l'odeur de celui-ci, pétroleuse, goudronneuse, forte, qu'on a vu le goudron fumer dans des camions à l'arrière recouvert d'une grande bâche aussi foncée que le goudron lui-même, qu'on a remarqué l'eau qui coule sur les rouleaux pour pas que le goudron y adhère et ces travailleurs étrangers avec des plaquettes de bois sous les souliers pour pas que ça colle. Bref, on a tout vu mais sans en restituer le quart. Un monde. Ou plutôt le futur d'un monde que l'on consacrerait désormais à la voiture. Ce qui fera l'affaire du père Meyer qui gagnera désormais plus avec la benzine, mille conducteurs traversant la frontière rien que pour remplir leur réservoir à sa pompe, puisqu'elle est moins chère sur Suisse que sur France, qu'avec son travail de la forge. C'est l'avenir, le bitume, quoi. Et encore aujourd'hui. Et aujourd'hui plus encore que hier, et moins encore que demain. A moins que... Ne cherchez pas, ce sont les chiffres seuls qui parlent, et qui sont vrais, le reste n'étant que de la pure bibine, de l'enfumage, presque des monstruosité.

Bref, on chamboule le village, et même aux Crettets, ce me semble. D'ailleurs, cet état figure sur une carte postale, une vue prise d'avion. Sur le collège. Une de celle dont j'ai beaucoup parlé. Qui m'a marqué. Autant qu'elle fixe une époque. Où l'on rebouille à tout va. Où c'est devenu naturel que l'on rebouille. Où vous ouvrez la route pour un tuyau quelconque, on rebouche, pour la rouvrir six mois plus tard à quelques mètres de distance. On ouvre et on rebouche. Et ça n'arrête pas. Les téléphones, l'électricité, les égouts, l'eau, tout y passe. Dans le sol, dans ce sol que l'on ouvre et que l'on ferme. Qui n'est désormais plus jamais tranquille. On voit la grosse glaise qui vous salit les semelles de vos souliers. On salit aussi les maisons quand on rentre. Et il pleut, et ça creuse des ravins dans le revêtement inférieur avant qu'ils ne goudronnent. Le village n'est pour un temps plus tellement le nôtre. Y a trop à faire. A rebouiller. A creuser encore et encore.

Et puis enfin, c'est là au début des années soixante, s'en sera fini. Pour un temps tout au moins. Ce qui fait qu'on ne sentira plus l'odeur du goudron. Et que le rouleau compresseur, lui, il aura disparu pour aller porter son poids énorme en d'autres lieux. Car il y aura toujours désormais à bitumer. Partout. En plus des villages et de leurs accès, même dans les forêts les plus profondes.

Patriotisme...

Le premier août de mon enfance. Quelle ambiance ! Y avait le cortège. Celui-ci partait toujours devant l'église. Voici des chars, et des lampions, et des petits crapauds qui vous font sauter des pétards dans les jambes. Tout juste pas à la figure. Des fusées montent haut au-dessus du village, de l'église en particulier, au-delà sont les champs que parfois l'une de ces lueurs fugitives éclaire, et éclatent là-haut pour retomber en gerbes lumineuses et de toutes les couleurs. Pourvu que l'une d'entre elles n'aille pas tomber dans une grange, car c'est encore la saison des foin, on le sent d'autant plus que c'est le soir, et pour que

celui-ci ne chauffe pas trop sur les têtes, on ouvre toutes grandes les portes. Faire de l'air. Permettre à l'humidité de sortir. Dans l'attente des prochains chars, demain déjà.

Ca pète donc un peu partout. Et puis le cortège part avec devant un tambour, peut-être plus anciennement un accordéon. De fanfare jamais, où aller la chercher, alors que celle du village voisin est déjà prise ? On passe devant les maisons où il y a du monde, et des lampions, et des petits godets rouges avec la croix suisse, qu'illumine la bougie qui est à l'intérieur. Les flammes tremblent un peu, car il y a toujours un peu d'air le soir. D'aucuns allument des vésuves. Ca monte, ca monte dans un grand bruit, comme une apothéose, et puis c'est déjà fini, tout retombe, juste une dernière petite flamme sur un cône de carton et de papier avec des étoiles dessus.

Et c'est comme ça partout. Et au haut du village, on tourne. Le cortège est long. Si bien que la première partie marche en parallèle avec la seconde qui n'est pas encore arrivée là où à son tour elle devra rebrousser chemin.

Maintenant on descend les Chapes, mes amis. On est entre les maisons, plutôt que devant les maisons, d'où ce nom de Chapes que d'aucuns ne comprennent pas. La rue a fini par s'appeler de telle manière. On se souvient en passant que c'est là que nous prenions le plus de vitesse lors de courses autour du quartier qui englobait chez la grand-mère, les Chapes, le Vieux Moulin, la laiterie, la boulangerie et chez Will. C'était déjà un autre temps, qu'il nous semblait, alors que nous défilions ainsi, en descente, très vieux. On y pensait néanmoins encore avec émotion. Et puis on arrivait au carrefour qui vous fait retrouver la grand rue des Crettets. En cet endroit, il y avait Toti, le syndic, toujours très digne, un peu rougeaud ce me semble. Il fêtait lui aussi à sa manière. Et ainsi de suite. Les plus beaux vésuves, c'était devant chez la tante Marie. Elle en mettait deux ou trois, ou quatre ou cinq. Les uns après les autres. Dans une débauche de lumière qui illuminait la façade grise de la maison. Elle n'avait pas à s'occuper de la dépense, elle. C'était beau. Elle nous regardait passer. Elle nous reconnaissait, nous ses neveux. Alors on se faisait un petit signe et puis l'on poursuivait pour aller enfin tourner devant chez Imboden, qui est une maison entre les deux villages.

Retour et puis en route pour le bord du lac où un feu était préparé. Ils ne savaient allumer qu'avec du pétrole, nos administrés, d'autant plus qu'il avait encore plu pendant la journée. Alors voilà, ca faisait une énorme flamme et puis le feu prenait. Des fois non. Fallait remettre quelques giclées. C'était dangereux. Mais enfin, il ne me semble pas que le feu n'ait jamais pris. Et l'on attendait qu'il soit grand et beau, et qu'il se reflète dans le lac, et qu'il fasse le pendant avec le feu du Pont, ou de celui de la Dent de Vaulion mais que l'on ne voyait pas d'ici, juste devinait-on une lueur, là-bas. On s'était rassemblé autour. C'était le président du village qui commandait la fête. On chantait l'hymne suisse, avec quelque peine. D'autres chants aussi peut-être. Et bien sûr qu'il y avait le discours. De ce même président. Avec une feuille qu'il tenait à deux

maines. Il lisait à la lueur du foyer. Le pacte fédéral de 1291, très émouvant toujours. Et très vrai. Et surtout toujours d'actualité. Et puis il rajoutait quelques mots. On ne parlait pas encore de l'Europe, mais d'une Suisse unie et forte et surtout indépendante, neutre. A l'époque, cette belle neutralité, sacrée, mythique, c'était le mot clé de notre politique. Une position qui ne nous offrirait jamais que des avantages. Et même si en coulisse d'aucuns travaillaient déjà à tout faire pour que nous la perdions. Ils étaient patients, ceux-là, ils avaient toute leur vie, des décennies s'il le fallait, mais ils arriveraient à leur fin. D'autres, plus vicieux, avaient des visées encore plus révolutionnaires. Ceux-là auraient bien voulu que notre pays disparaisse. Qu'on le coupe en trois, une part pour la France, une pour l'Allemagne et la dernière pour l'Italie. Fini terminé. L'on serait désormais tranquille. Et surtout l'on n'aurait plus à fêter le 1^{er} août !

Ils pourraient toujours attendre !

Et le discours se terminait. Et l'on battait des mains, modestement. Un dernier chant peut-être et puis voilà, c'était la fin de la fête. A moins qu'un verre ne soit offert à la grande salle qui était à quelque cent mètres d'ici. Où il y aurait peut-être d'autres discours. On ne sait plus.

Dans tous les cas, cela ne nous concernait plus. On errait encore autour du feu, on allait voir le bord du lac où l'eau était noire, et où se reflétait encore une dernière fusée. Un pétard éclatait à peu de distance. On entendait aussi des bruits du côté du Pont, une fusée à son tour y montait, très haut, pour redescendre au milieu du lac.

Et puis les feux s'étaient consumés. Les artifices faisaient silence. Le froid de la nuit nous saisissait pour nous faire bientôt rentrer dans nos maisons.

Le lendemain, 2 août, pour nous autres, le cousin et moi, c'était encore un jour de fête. On allait à travers tout le village et l'on ramassait des vésuves, en espérant toujours tomber sur celui qui n'aurait pas pris la veille et que l'on pourrait à notre tour enflammer, quitte à se brûler les doigts ou même le visage. On ne sait jamais ce qu'on risque, avec ces fumigènes.

Mais voilà, pas de premier août un peu réussi sans eux. Faut que ça pète. Et que ça s'illumine. Et que tout cela monte haut dans le ciel ! Presque aussi haut que ces nuages qui étaient depuis longtemps déjà noyés dans l'obscurité.

Le village pouvait s'endormir, tranquille, et on le suppose, à ce moment-là, bienheureux.

Un certain dimanche

Chez mes grands-parents, en d'autres temps, c'était tout petit. Pour le rez, c'était la chambre devant, la cuisine et la chambre arrière qui devait servir surtout de chambre à coucher, car autrement où aurait-il fallu qu'ils posent leurs carcasses, mes aïeux ? Il y avait néanmoins l'appartement du second étage où avaient pu loger les enfants le temps qu'ils convolent en justes noces.

Le dernier de ceux-ci, Samuel, s'était marié dans la première moitié des années cinquante. La maison devenait trop exiguë pour un couple supplémentaire, on avait construit une raponse en prolongation des deux appartements. Cela s'était fait en vitesse. On avait certes crépi l'extérieur, mais rien de plus. Si bien que cette partie n'avait pas la même couleur que le reste et faisait de cette maison qui eut de la beauté en son temps, une bâtisse inachevée et sans charme. On se laissait proprement aller question d'esthétique, chez mes grands-parents, et cela ne changerait pas avec le temps.

Plus anciennement, afin de trouver de la place pour le rural, on avait mis en place une remise à l'arrière, en prolongation directe de la maison qui avait vu son toit doubler de surface. Ou presque. On procédait tout par rallonge, et chacune, en quelque sorte, rajoutait une horreur supplémentaire. Mais enfin on retrouvait de l'espace.

L'oncle étant monté à l'étage avec sa nouvelle épouse, mes grands-parents disposaient en même temps d'une chambre supplémentaire, celle à coucher du fond. C'est dans cette pièce que l'on vit le grand-père pour la dernière fois, couché dans son lit, mort, même pas effrayant. Il dort et il ne reviendra plus. C'était au début de 1964. La grand-mère nous avait demandé expressément à ce qu'on aille le voir. Elle ne pleurait pas, elle acceptait. C'était notre premier mort.

Trois pièces donc pour notre univers. On parlera de la cuisine tantôt, de même que la chambre arrière, celle où s'égrenaient nos heures de vacances. Faut en venir d'abord à la chambre de devant, celle du dimanche, que l'on appelait alors la belle chambre. Elle avait une ambiance spéciale. Comme discrète. Un peu hors du temps. Meublée d'un canapé, d'une table et des chaises qui vont avec, d'un guéridon sous la pendule, d'un fauteuil et d'une armoire avec le dessus vitré, de ces trucs de mariage où vous mettez votre belle vaisselle. Le bas m'est revenu par héritage. Il meuble aujourd'hui notre chambre à manger. Il est sacré !

C'était, en même temps que la chambre du dimanche, celle où l'on recevait les visites, d'où ce côté feutré qu'elle avait et qu'elle garderait toujours.

Chose singulière, nous l'utilisions nous aussi pour les dimanches que nous pouvions passer chez la grand-mère. Comme si alors la chambre arrière, qui était vraiment notre univers, notre lieu de jeu, le point de départ de toutes nos aventures, là où nous pensions notre enfance, ne convenait pas à ce jour hors du temps, et qu'il nous fallait autre chose. Par ailleurs, le dimanche, ce n'est pas un jour ordinaire. On ne sait jamais trop ce qu'il faut en faire. Aller se promener, rester coincés comme des vieux entre quatre murs, bref, la question était toujours difficile à résoudre. En tout cas ne pas aller rôder comme nous le faisions d'habitude dans la maison et se couvrir de poussière ou de toiles d'araignées, avec nos beaux habits du dimanche, pour moi mon joli pull, mes pantalons golfs et bien entendu ma ceinture que soutiennent des bretelles de cuir. On me retrouve ainsi vêtu sur les photos d'autrefois.

Je ne venais jamais dans cette chambre, si mes souvenirs sont bons, sans qu'il n'y ait aussi là mon cousin François. C'était la condition sine qua non. J'arrivais aussitôt après le dîner pour jouer, disons vers les une heure et demie. Tout ce qu'il nous fallait était alors entreposé dans l'armoire murale qu'il y avait dans le coin. La porte ouverte, elle était haute, on découvrait les tablars sur lesquels étaient des jeux dans leur carton. Des plots surtout. Pour le reste, j'ai comme un trou. Formes taillées en usine dans du bois mince et colorées que c'en est un miracle. Presque lustrées par un dernier vernis de surface. Des carrés, des losanges des rectangles, bref, ces éléments divers qui permettent de créer des figures à plat sur la table. On joue. On savoure, mais vite aussi on veut autre chose. Me restent néanmoins dans l'œil et le souvenir, ces belles couleurs et ce côté doux et lisse du bois.

Les plots offraient plus de possibilités. Ils émanaient de jeux qui avaient à l'intérieur du carton en même temps que les plots eux-mêmes, des feuilles en couleur où se découvraient les différents usages que l'on pouvait offrir à ce matériel. Des piliers, des ponts, des fenêtres, des cubes, des poutrelles, bref, tout ce qu'il faut afin que vous puissiez procéder à de belles constructions. On est devenu en quelque sorte des fabricants de maisons. On fait tenir des choses en équilibre, on monte, et puis soudain, par inadvertance ou volontairement, on fait basculer cette façade qui s'étale à plat sur la table. Des plots sont même tombés hors de celle-ci que l'on raperche en se baissant. On recommence. On varie. On étend. On raccourcit. On regarde les plans. Sans valeur. On improvise.

Et le temps passe. Et l'on entend la pendule avec son Guillaume Tell, sonner trois heures. Sonner trois heures et demie. Le cousin joue de la même manière. On se passe les jeux. A chacun son tour. Ou en commun, c'est selon. Voici la grand-mère qui nous offre le thé avec des biscuits, ce qu'elle ne fait jamais en semaine. C'est qu'il faut être ici et nulle part ailleurs pour boire ce précieux breuvage dans des tasses en porcelaine de Chine. Je revois encore les motifs. La faïence est mince avec une bordure carmin. Le thé s'y offre avec un goût plus délicat que s'il était contenu dans des tasses ordinaires. Un petit côté select qui ne nous déplaît pas. On savoure et surtout l'on apprécie.

C'est donc dimanche. On est dans cet autre monde. Par la fenêtre on voit la forge de l'autre côté de la rue. Il ne s'y passera rien, car le père Meyer est lui aussi en congé. On le voit parfois sortir en habits du dimanche. Il ne va jamais bien loin. Il est sur le perron. En pantoufles. Il fait le tour de la maison. Il traînasse. Il ne sait pas trop quoi faire lui non plus, le forgeron du village qui d'habitude cogne dans sa forge de l'étage inférieur. Il est comme désarmé. Comme tous les adultes, par ailleurs. On met les mains dans les poches, le dimanche, et l'on regarde le village, et l'on fait deux pas. On regarde son jardin. On philosophie. Sans doute sur ce que la vie peut nous offrir. Ça ne va guère plus loin.

Et nous, on est là, à jouer, à écouter la pendule, à relire pour la dixième fois notre Tintin relié no 16 qui est maintenant décousu, avec la couverture toute

frottée. Mais les histoires y restent bonnes, plus que cela, elles nous introduisent dans un monde où l'aventure n'est pas quelque chose de surnaturel, mais de tout à fait ordinaire. Ces héros de papier, eux, ils ne sauraient rester à la maison. Ils courent le monde. Ils rencontrent des fripouilles dont ils parviennent toujours à bout. Ils sont invulnérables, et c'est cela qui nous plaît. Ils sont en couleur ou en noir et blanc, selon la disposition des pages, qui sont encore de 16. Quelle intensité. Des héros hors norme, Alix, Lambique, Tintin, Blake et Mortimer, ces derniers les plus grands de tous, qui nous ont fascinés dès la première heure, que dis-je, dès la première seconde. Et que nous n'abandonnerons jamais. Comme Tintin, par ailleurs, comme Lambique dans le Fantôme espagnol. C'est magistral. Des gens, là-bas, on ne sait trop où et comment, façonnent ces histoires pour nous, rien que pour nous, les adultes n'y ayant aucun part. On suit. On marche. On court. Et cela façonne notre esprit. On ne sera plus jamais les mêmes, après de telles heures d'extase. Et puis aussi, la lecture, c'est si formidable. Un don du ciel. Le plus beau des cadeaux. Elle occupe donc à elle seule une partie de notre dimanche. On s'évade. On quitte ces quatre murs. On retrouve le monde et il est rudement grand.

Et la pendule, mon Dieu, déjà, marque cinq heures. On entend des bruits dans le corridor qui n'est séparé d'ici que par une porte de bois. Ce sont les hommes de la maison qui s'en vont gouverner. La grange par ailleurs n'est pas loin. Du corridor, tu ouvres une porte métallique et tu y es. Tu vois les crèches que l'on remplira. Le foin est en tas sur les planches, descendu du solin. Des fourches sont là contre le mur. Le sac d'avoine est dans un coin, à proximité même de la grande porte de la grange. Il y a celle de l'écurie et juste après l'endroit pour le cheval, la Brunette, qui a de grandes dents jaunes avec lesquelles elle saurait te pincer jusqu'au sang. Un monde. Mais qui est en fait le leur plus que le nôtre. Le nôtre, c'est encore et toujours cette chambre. L'ambiance. Par la fenêtre, au couchant, on voit la remise chez Will, là où nous allons nous cacher lors de nos parties, l'été plus que l'hiver. Elle a deux fenêtres en demi œil de bœuf qui sont comme deux yeux. On y a passé si souvent alors que les verres et les carreaux ont disparu depuis des années.

L'hiver, on y vient aussi, dans la belle chambre. L'ambiance y est différente. On a vu tomber les flocons pour recouvrir le devant de la maison, le perron, et puis aussi la rue. Il y a désormais de la neige partout sur le village devenu magique. Où l'on fera nos traces plus tard. Dans lesquelles déjà d'autres ont marqué leurs pas. Un village, la vie ne s'y arrête jamais. Il y a toujours quelqu'un qui vous a précédé. Mais pour l'heure il n'est pas encore temps de sortir. On est là. On regarde la neige tomber. On regarde la nuit descendre à son tour, les lampadaires s'allumer. On a fait de la lumière. La grand-mère a remis une bûche dans le fourneau qui est là près du canapé où il n'y a personne. On ne s'y assied jamais. On est toujours derrière la table. On sent cette ambiance. On regarde souvent par la fenêtre. La neige n'arrête pas. On la devine douce. On la retrouvera tantôt, quand il sera l'heure de rentrer. Quand la pendule, Ô

déception, aura marqué six heures. Alors adieu les jeux que l'on a remis dans l'armoire, adieu mon Tintin relié no 16 que je retrouverai bien un autre dimanche, adieu mon cher cousin, sans qui la vie de vacances serait sans valeur, adieu ma grand-mère, adieu cette chambre, adieu ce petit monde de l'enfance, extrêmement circonscrit, certes, mais heureux. Mais chaud. A un point tel que vous ne sauriez l'imaginer. Et que dans le souvenir je n'échangerais pour rien d'autre au monde.

Car s'il y a chez moi des choses d'enfance dans un carton, sacrées, il y a aussi dans le cortège béni de mes souvenirs, la belle chambre de chez la grand-mère ! Celle du dimanche. Celle de ces découvertes si heureuses et si réconfortantes.

A espérer qu'un jour, il y aura aussi une belle chambre, quelque part, là-haut !

Ils viennent couler, les paysans

Deux fois par jour, le matin de bonne heure, et le soir, à partir de 18 heures trente. C'est alors qu'il y a le plus de monde. Mon père est laitier. Et devant la laiterie, y a les gars du village, y a les gamines aussi. Avec leur bidon, avec leur vélo, avec leur personnalité encore enfantine qui les pousse, et fort heureusement, à ne prendre que le bon de la vie. L'amitié, les groupes, tant que ça dure, tant qu'une fille un peu crouillette sur les bords ne vienne pas semer le trouble dans un groupe qui tient.

Laiterie. Remontons dans le temps. D'autres garçons et d'autres filles sur le devant. Et pour couler, nos vingt à trente paysans, car le village, en ce temps-là, il vit encore de l'agriculture. Les fermes sont nombreuses, aucune n'est encore vraiment abandonnée. Ils viennent, certains déjà avec un tracteur, pour beaucoup encore avec la boille à dos. Ils rentrent. Ils attendent leur tour. Ils enlèvent le couvercle de la boille à dos. Ils penchent celle-ci sur le couloir tout en détachant une brettelle et ils vont jusqu'à la dernière goutte. On note le poids du lait coulé dans le grand livre qui est posé sur le bureau qui est en face de la fenêtre. On le note aussi dans le petit carnet que vous tend le paysan et qu'ensuite il remet dans la poche de sa vareuse.

Et ca se suit. Et les paysans qui ont coulé, pour la plupart, ils posent leur boille sur les catelles de ce local de coulage et vont s'appuyer à la chaudière qui est là, au milieu de la pièce, imposante, lumineuse, dans laquelle par ailleurs on a déjà mis une partie du lait coulé.

Odeur de lait frais. Odeur de tout ce qu'une laiterie peut garder en elle d'odorant, de petit-lait, de fromage et même de beurre, si vous allez contre la chambre à lait.

Les familles consomment encore beaucoup de lait. Elles viennent le chercher au bidon. C'est la mère parfois, c'est le fiston ou la fistonne. Je sers lorsque mon père fait la paie du lait. Faut avoir le poignet souple. Faut aussi bien remplir la mesure. Il semble même, qu'à cause de la capillarité, le lait va plus haut que le

bord. Serait-on donc perdants. C'est pas grave, ce sont des trois litres. Cela va jusqu'aux cinq litres.

Y a de l'activité, dans tous les cas. Mon père descend parfois couper une demi-livre de fromage au fond de la cave, un trou, une caverne, une grotte, avec une rampe d'escalier dont les marches sont brunes, à force, les sangles, tout ce qui a trait au vacherin. Il fait clop, clop, clop, avec sa mauvaise jambe. Il devrait monter la meule et la redescendre en fin de soirée. Mais non, pour un bout de fromage, n'importe lequel, il redescend et remonte. Et il fait clop, clop, clop une nouvelle fois. Il ne réfléchit pas trop, mon père. Les coutumes, ça ne se chasse pas comme ça, d'un claquement des doigts. Tout est inscrit dans la durée et le temps. Pas que ça bouge trop.

Ils coulent, les uns après les autres. Ils restent ici. D'aucuns néanmoins s'en retournent chez eux. Y aurait pas assez de place pour tout le monde, d'ailleurs. On entend soudain un grand roulement. Un char à brancards arrive devant la laiterie. C'est Loudgi, qui vient des Cernies, à trois ou quatre kilomètres d'ici, avec de mauvais chemins, et c'est pour ça que les roues du char sont pleines de boue. La boille à dos est fixée entre les brancards sur des sacs, pour amortir les chocs. Il la prend à pleine brassée, comme ça, bien serrée contre lui. Il rentre dans la laiterie. On lui aura peut-être aidé à enlever le couvercle et ensuite il la penche sur le couloir et la verse à son tour comme ils ont déjà fait, les autres paysans. Une nouvelle fois jusqu'à la dernière goutte. Et lui, le grand Loudgi, comme il a une bonne trotte à faire pour retourner au chalet, s'il s'arrête pour échanger deux mots, bien qu'il ne soit pas trop bavard, plutôt taciturne, ce n'est pas pour bien longtemps. Faut rentrer là-haut avant la nuit, d'autant plus si l'on est presque en fin de saison, et que les jours sont courts et que par conséquent les nuits viennent tôt.

Le cheval connaît le chemin. Le char aussi. Roues à cercle. Un gros char. On fatigue le cheval pour pas grand-chose en fait. Mais il ne dit rien. Ils ne disent d'ailleurs jamais rien, les chevaux. Ils obéissent. Ce sont de rudes compagnons quand même. Que ferait l'homme sans eux. On a entendu à nouveau le grand roulement, mais cette fois-ci pour s'éteindre très vite, là-bas, derrière le virage de la boulangerie.

Il arrive qu'il pleuve. On descend du chalet quand même. On met la grande pèlerine. C'est presque dantesque. Ce cheval, avec une couverture, c'est possible, ce char qui fait un raffut du diable, la pluie, fine et glacée, ou au contraire drue et presque tiède quand c'est l'été. Et l'homme. Comme un épouvantail dans sa grande pèlerine noire. C'est vraiment un spectacle extraordinaire qu'il aurait fallu fixer sur la pellicule. Mais voilà, on ne faisait que peu de photos, surtout de la vie quotidienne, que naïfs que nous étions, nous croyions éternelle.

Non, il n'était pas possible que cette fromagerie ou laiterie se ferme un jour. Et pourtant ce fut le cas. Fin décembre 2018. Dernières fabrications de vacherins

dans des locaux qui en avaient connu la première fabrication en commun du canton. Un lieu historique. Passé à la trappe sans que cela ne gêne personne.

C'est ainsi qu'elle disparaît, l'histoire contemporaine de mon village. Sans remous. Sans vagues. Sans regrets aucun. On est tout simplement devenus des êtres indifférents. On se fout de tout et de tous, et cela ne nous gêne d'aucune manière.

Couler, avez-vous dit ? Cela certes existe encore dans les autres villages, mais ici, ce n'est plus déjà qu'un lointain souvenir. Et ceux qui ont vécu ces heures, ne sont plus là pour la plupart, ou tout simplement, comme partout ailleurs, ils ont pris de l'âge !

Aussi une école pour le dimanche

L'école du dimanche, cela nous tenait depuis l'âge de quatre ans environ à celui de treize ans où nous commencions le catéchisme. Rien à voir entre ces deux enseignements. L'un, donné par les monitrices, ne nous cassait surtout pas les pieds avec des problèmes de trinité et autres invraisemblances, tandis que l'autre, partait à fond la caisse dans l'abstrait le plus confus et le plus ambigu. J'ai aimé sans doute l'école du dimanche, avec ses belles histoires, je n'en dirai pas autant du catéchisme qui m'a vu prendre mes distances avec tout ce qui s'appelle religion.

On allait donc à l'école du dimanche. Dimanche après dimanche, sauf pendant les vacances, cette école parallèle suivant en quelque sorte le calendrier de l'école ordinaire. On ne manquait surtout pas une séance, notre mère y veillait. On se faisait tout beau. Je revois mon pull, mes bretelles, mes pantalons golfs. J'accompagnais mes deux frères aînés. On rentrait dans l'église, un peu fraîche l'été, parce qu'alors l'on ne la chauffait pas, presque chaude l'hiver, alors qu'un seul fourneau peinait à donner la chaleur nécessaire. C'est si grand, une église, c'est si haut. Alors le concierge, c'était l'oncle Robert, qui habitait juste à côté de l'église, le Vieux Cabaret de bise. Il entassait le bois nécessaire pour ce chauffage dans sa grange. Il le charriait quand c'était nécessaire avec une brouette de l'époque.

On le voyait l'été ou l'automne bucher le bois devant la maison. Il touchait tant par stère, pas de quoi s'enrichir, c'est certain.

L'église. Alors contre les murs, vous aviez les fresques d'Amiguet, qui avaient été placardées en trois endroits au début des années vingt. L'affaire avait en son temps fait grand bruit. D'aucuns n'appréciaient pas le style de ce peintre avisé certes, mais inspiré selon des goûts qui ne pouvaient pas toucher tout le monde. Elles restaient pourtant en place plus de trente ans après. Et elles nous accompagnaient quoique l'on fasse dans cette église où les leçons se donnaient par trois classes d'âge, dont la dernière avait échoué à Mme Angèle, les deux autres à ma tante Noni et à Mme Christine du Haut-des-Prés. Nous étions là, au fond à droite quand l'on entre. Regarde encore une fois les fresques. La foi, la

charité et l'espérance. La foi, ce sont ces membres du chœur de dames fixées à jamais au fond de l'église, grande fresque, des choristes en répétition sur un large plan, avec à l'arrière le lac Brenet. Ca a de la classe. L'espérance, sur votre gauche sauf erreur. C'est là un jeune couple qui gravit la Dent de Vaulion. Et pour la charité, en face, il s'agit d'une dame attentionnée en train de s'occuper d'une pauvre créature à demi-vêtue au bord du lac Ter. Le tout bien évidemment nous parle, car on est là en pays de connaissance.

Ecole du dimanche. On chante, toujours les mêmes cantiques, Toi qui disposes en priorité. On devrait le savoir par cœur. Mais non, on trébuche encore sur les paroles. Aussi ouvre-t-on notre A toi nos chants. On fait des prières. Mais surtout on écoute la monitrice nous raconter des histoires. Puisées souvent, j'en ignore les raisons, dans l'ancien testament. Récits sans doute beaucoup plus parlants que ceux du nouveau testament qui tournent volontiers au prosélytisme. Daniel dans la fosse aux lions – tiens, j'ai un frère qui s'appelle Daniel, est-ce que ça vient de là ? David et Goliath, Goliath est un monstre, David, c'est le gentil, et pourtant il tue Goliath. Moïse, c'est le patriarche, grande barbe, il impressionne. C'est un tribun. Noé, il s'est saoulé, alors c'est pas bien. Oui, il a usé du jus de la vigne et donc il est à punir quelque part. Nous ne ferons jamais de même ! Promis, juré !

Et il y en a d'autres encore, tout un tas d'autres. Et nous écoutons, non pas bouche bée, tout de même, notre naïveté à des limites, mais intéressés. Sauf ceux que ces histoires commencent par lasser et qui passent d'un banc à l'autre. Mme Angèle peine alors à maintenir son troupeau en laisse. Elle hausse le ton. Rien n'y fait vraiment. Allez donc faire comprendre à Mouton, qu'il y aurait tout de même quelque chose à prendre dans toute cette matière que nous absorbons dimanche après dimanche !

On rechante. On refait des prières. L'église est presque chaude, maintenant que l'on va finir. Et puis on est quand même enfin libre. On sort en hâte. D'aucuns se bousculent, et surtout le font avec les filles. C'est un peu parfois la ménagerie. C'est pas comme à l'école où Pompon vous aurait redressé la colonne pour le moindre battement de yeux un peu hors du contexte. Là c'est plus lâche. Ce n'est pas obligatoire, d'ailleurs, l'école du dimanche. C'est plus une tradition. Et ce qu'on a oublié de dire, c'est qu'avant de partir on nous a tendu la crousille. Un petit nègre qui est comme sur un petit caisson dans lequel il y a la fente. Chez nous, avec trois garçons et des revenus de misère, mais attention, sans que l'on ne soit pauvre quand même, on met chacun quatre sous. D'autres ne mettent rien. D'autres encore, sans doute, arrivent au franc. Ils sont alors fils de richetos, et ce franc, ne leur coûte rien du tout. A moins qu'ils ne se le gardent dans la poche pour un usage plus personnel. Pour nous pas question de tricher. Notre mère est austère, notre père est conseiller de paroisse.

Là, juste derrière le mur...

On aime nos champs dont on connaît les noms de tous. On aime nos chemins qui nous conduisent en ces recoins reculés de cette campagne de notre village. On franchit là un mur et l'on établit notre campus, c'est le troisième de notre enfance sauf erreur, juste de l'autre côté, près duquel il y a de grands fayards. La forêt plus compacte est à l'arrière. Presque déjà profonde et en laquelle nous nous sommes enfoncés quelques fois sans y trouver vraiment ce que nous aurions pu y découvrir d'autre que ce que nous avons ici. Car le coin est parfait. Il y a un petit espace dégagé, les vaches en libre pâture peuvent rester derrière le mur qu'elles ne franchiront pas à cause du barbelé qui court au-dessus. Car quand nous venons ici renouer avec nos anciennes habitudes, celles sans doute de l'an passé, c'est à l'automne presque toujours. L'air peut être d'une luminosité et d'une limpidité extraordinaires, les arbres sont devenus rouges pour certains, jaunes pour d'autres. C'est aussi les vacances d'automne. A nous la pleine liberté.

Nous sommes montés en ces lieux pour le diner. Nous avons retrouvé les pierres du foyer resté presque intact. Juste les fourches et la branche de support ont-elles été brisées par les neiges de l'hiver passé. On se met à la tâche pour tout remettre en ordre. Y en a qui font le feu. Les grands, comme d'habitude. D'autres qui vont au bois mort, nous les derniers. Dans la forêt proche, il est à profusion. On fait un gros tas pour ne plus être obligés d'y retourner d'ici à la fin de la journée. Participer aux agapes certes, mais aussi à la préparation attentive de celles-ci. En prévision on a deux gamelles pleines d'eau, voire de l'eau en plus dans un bidon d'aluminium.

L'eau bout maintenant dans la gamelle. On y jette des pâtes, des cornettes. Ça bouillonne, ça mousse, un peu de sel, crénom, ça passe par-dessus le bord de l'engin qui est d'origine militaire, et ça coule un peu sur le feu. Sans importance. Sont-elles cuites ? Probable que oui. Alors on enlève la gamelle, ou plutôt le bâton auquel elle était suspendue au-dessus du feu, et avec une branche on dresse le crochet de suspension et on retire le bâton. On vide l'eau dans la nature qui est grande, avec une terre très sèche, parce qu'il n'a pas plu depuis deux bonnes semaines. Et ce que l'on découvre alors au fond de la gamelle, ce sont des pâtes collées les unes aux autres au fond. Agglutinées quoi. Qu'importe le cuisinier. C'est du consistant. Du solide. Ça va nous colmater l'estomac mieux que toute autre chose. Y a d'ailleurs du thon pour compléter, y a de la viande sèche. Des trucs comme ça, qu'on n'est pas obligé de mettre sur le feu. Bon appétit. L'instant est privilégié. Pour une fois qu'on mange de notre tambouille. Tout ça a un bon goût de brûlon et de fumée. Ça passe quand même. On ne va pas mégotter sur nos talents de cuisinier quand même. Et surtout, tout en mangeant, chacun dans une assiette de bakélite dur et brun, on a un paysage magnifique sous nos yeux. Dites, ce bout du lac, avec en prime un autre petit lac, et une montagne que l'on a toujours en point de mire et qui nous protège,

n'est-ce pas un peu le paradis ? C'est tranquille, apaisant. Y a des vaches dans les champs, libres, là-bas des veaux. On entend le son de leurs cloches. Un peu nostalgique parce que c'est automne, et parce qu'aussi c'est comme un monde qui se finirait. Alors profitons. Et chauffons maintenant l'eau du thé dans la seconde gamelle. Il sera mieux réussi, celui-là. On verra à la surface de nos tasses quand on se sera servi, ambrée et belle, courir comme une petite fumée. Il est bien tiré, presque noir. Il a du goût. On a le sucre qu'il faut. On est assis les uns à côté des autres. A chacun sa pierre. On discute. Ou plutôt on écoute les grands. Ces histoires qu'ils racontent, pas toujours crédibles. Les Tintin dont ils parlent, des étoiles dans les yeux. On est bien, les amis. On est rudement bien. Et le temps passe. On est peut-être grimpé sur un arbre pas trop difficile. On a contemplé une fois encore le paysage. On est parti en exploration dans la proximité immédiate de cette forêt où vous ne rencontrez jamais personne. C'est pas loin du village, et pourtant voilà, c'est désert, il n'y a que nous à l'automne.

Et c'est vraiment formidable cette liberté qu'on a. Et toutes ces choses que l'on ressent quand l'on est ainsi dans les franges de la campagne de notre village.

Quant tout va se terminant

Ô cousin, puisque c'est le dernier jour des vacances et que bientôt il te faudra repartir, nous nous sommes promenés longtemps sur nos terres bien aimées. Oh ! elles ne sont jamais bien loin du village, tu sais. On les voit de l'arrière de la maison de la grand-mère, on les caresse toute de l'œil quand on regarde au couchant. Nous avons repassé près de nos anciens foyers dont on voit encore les cendres et quelques morceaux de charbon de bois ; c'était il y a trois ans. Et déjà il nous semble que c'était il y a une éternité.

Car nous restons seuls maintenant en nos promenades. Nous sommes allés plus bas, aux Landes. Et là je t'ai montré l'emplacement exact de nos anciens essais de cabane. Ça prête à rire tant c'est modeste. L'émotion néanmoins nous est venue quand nous avons vu ce sapin qui nous gênait tant alors pour nos constructions, quoique guère plus grand alors que l'aîné d'entre nous, et qui mesure maintenant déjà près de trois mètres, si ce n'est plus. Avec une dernière repousse de septante centimètres.

Nous nous sommes plus à parcourir ce petit chemin qui va dans le haut de la paroi rocheuse. Quel a-t-il été autrefois ? Simple curiosité de la nature ou base d'un mur qu'on aurait fait pour diminuer la pente du champ supérieur ? Et cela nous intrigue sans nous porter à des conclusions définitives que d'ailleurs la méconnaissance de l'histoire de ce coin de terre ne nous permet pas.

Nous nous sommes assis à la lisière du bois, sur les herbes sèches et les feuilles mortes pour regarder le village ainsi que nous l'avons fait si souvent. Déjà les arbres ont perdu leurs feuilles. Celles qui restent ne sont plus ni vertes

ni jaunes, ni même rouges, elles sont brunes, couleur de rouille ; et dans trois jours la grande partie d'entr'elles sera tombée. A moins qu'il ne faille en réalité plus que quelques jours pour dépouiller la forêt toute entière, plutôt quelques semaines encore.

Il fait beau. Il fait chaud. Mais l'air appartient déjà à l'arrière-automne. Cela nous apporte une nostalgie poignante. D'autant plus que nous devons nous quitter. Nous avons vécu ici la semaine ensemble. Rien ne nous a séparés, que la nuit et les repas. Nous nous sommes retrouvés autant le matin que l'après-midi et sans que nous ne nous soyons jamais lassés l'un de l'autre. Et même quelques soirs nous ont aussi rassemblés, avec ton frère et les miens, chez la tante Noni. La pendule, là-haut, dans la cuisine qu'elle chauffe déjà le soir, a accompagné nos heures de jeux.

C'est le 20 octobre, les vaches sont toujours en champ. Il leur reste deux semaines environ à pâturer si tout va bien, si la neige ne vient pas avant. Quoique déjà l'herbe se fasse plus rare. Elles ne paissent plus là où elles vont d'habitude. Il ne reste rien. Elles s'en vont en des zones plus lointaines que longtemps elles ont négligées, avec de l'herbe certes plus haute et plus épaisse, mais jaune, si ce n'est pas brune. Leurs clochettes résonnent devant et derrière nous. Mais à cinq cents mètres, non, à deux cents mètres déjà, elles nous paraissent lointaines. Le soleil descend du côté de la Petite-Grand-Côte. La luminosité est particulière, de saison certes, mais aussi de l'heure exacte de la journée que nous vivons. Reste quelle n'est plus celle du plein automne. Humidité, brillances, couleurs des herbes et des arbres, opacité de l'air, résonnances, tout est différent. La morte saison va tomber sur cette terre presque en même temps que tu repartiras pour la ville, mon cousin. Et ce sera bientôt. Et ce sera même très exactement dans une heure où tu prendras le train à la gare du village. Tes parents, ton frère, sont déjà loin. Il ne reste plus que toi. Vous avez logé chez la grand-mère où nous avons aussi joué dans la chambre arrière. Mais comme il a fait souvent beau, les après-midi, nous sommes sortis plus que de coutume. Nous avons appris à connaître mieux encore ce coin de terre dont je t'ai dit les noms. Car vois-tu, je n'ai pas fait les foin pour rien. Le grand-père, l'oncle Jean, même l'oncle Samuel, les ont cités cent fois, mille fois. Et nous les savons tous. Mis en tête non par la force, par la simple habitude de les entendre et devenus aussi familiers que les noms des gens d'ici.

Le village, là-bas, de l'autre côté de la Sagne, s'étale, paisible, tranquille, avec la porcherie qui le précède et où va le grand-père. Ne le vois-tu donc pas, là-bas, avec son vélo sur le chemin ? Oh ! certes, il va sans se presser. Rien ne l'y oblige. Vivre, aller son train. Pas à la pièce, ni à l'heure, pas même à la journée. C'est ça une partie du bonheur. Ne pas compter les jours qu'il reste avant la fin de la semaine ou avant les vacances, qu'elles soient de Pâques, d'été ou de Noël. Indépendance. Etre paysan. Faire son travail. Rentrer les vaches, les traire, aller couler, faire la litière.

Des veaux montent encore en direction des Plats de l'Epine. Ceux-là même que je serai obligé d'aller rapercher quand nous nous serons quittés, tout à l'heure. C'est là même mon seul vrai travail des vacances d'automne : aller rapercher. Je l'accomplis sans trop de mauvaise grâce, avec un fouet de ficelle tressée que je me suis fait, ayant appris à connaître, moi si peu paysan, l'entier des bêtes de notre troupeau. Un exploit dont même mon père est étonné. Evidemment de ma part, il faut peu pour qu'il le soit.

Nous sommes redescendus des Brûlées. Nous avons franchi le chemin. Nous nous dirigeons maintenant contre chez la grand-mère. Nous traversons notre Sagne bien aimée où tu as tendu des trappes à taupes l'autre jour. Je t'ai vu de notre maison alors que je ne t'accompagnais pas. Ce sont les champs du grand-père que nous foulons maintenant. Ils mènent jusqu'à l'arrière de la maison sans discontinuer. L'heure est proche. L'heure est là. Mais comme tu ne veux rien perdre de tes vacances, pas une seule minute, tu temporises encore.

Je le reconnais, toujours sont difficiles les séparations. Celle-ci s'accomplit au cœur des champs, avec les sons nostalgiques des cloches des vaches, avec cette limpidité un peu trouble de l'air, parce qu'il est passé quatre heures maintenant et que nous sommes au fond du vallon. Le soleil n'est pas loin de se coucher là-bas derrière les arbres des forêts proches.

Nos chemins se séparent maintenant. Toi tu vas en direction de chez la grand-mère où tu prendras ta valise, moi vers ma maison. Tu deviens silhouette et moi je disparaïs. Tristesse. Certes, nous nous retrouverons à Noël. Mais ce ne sera plus pareil. Il n'y aura plus cette ambiance unique de l'automne. La plus prenante. Douce et triste tout à la fois, Et surtout il y a maintenant entre nous ces près de dix semaines d'école. Les jours diminueront encore, les nuits s'allongeront en conséquence. Et l'on ne sera pas toujours gai au mois de novembre !

Sors tes patins

On était enfin arrivés en décembre, novembre, à notre avis, ne nous ayant rien apporté d'intéressant. Il avait déjà neigé plusieurs fois. Mais la neige n'avait pas tenu, retournée très vite en pluies intenses qui avaient gonflé les ruisseaux et les rivières et fait monter le niveau de nos lacs.

Et puis soudain, après toute cette humidité qui noyait le pays, plus rien, qu'un grand froid qui s'était abattu sur le village et ses campagnes. Avec la bise qui s'était mise de la partie. Elle est terrible, la bise, quand elle s'y met. Elle glace les maisons. Elle fait rentrer en elles les hommes qui tentent, pour ceux qui n'ont que l'agriculture, de trouver du boulot pour occuper ses journées, car traire et gouverner son bétail désormais ne suffit pas. Alors ils montent des boîtes à vacherin dans les cuisines qui sont le seul endroit véritablement chauffé de la maison, mis à part aussi la chambre où l'on reste et qui est attenante.

La bise, on la sent. Elle siffle. Elle passe par-dessous les châssis des fenêtres, à la longue, car souvent elle dure, elle te torture, t'opprime, tu n'attends plus qu'une chose, qu'enfin elle tombe et te laisse un peu reprendre des activités normales, tandis qu'avec elle, on ne pense plus qu'à se calfeutrer dans ses intérieurs.

Ce froid était cependant resté. Et puis soudain, au début d'un après-midi d'école, l'un d'entre nous s'était écrié :

- Les Cruilles sont gelées, et la glace, elle tient.

Les Cruilles, c'est un petit étang résultant d'une exploitation ancienne de tourbe que l'on trouve un peu à l'écart du village, là-bas, du côté des Vyffourches, droit à côté du chemin de fer. On le voit quand on se rend au Sentier par le train. Ou qu'on s'en revient. Ce n'est pas grand, mais ça suffit pour en faire une belle patinoire.

Les Cruilles sont gelées. On avait alors trouvé les deux heures d'école de l'après-midi, ou trois heures, on ne sait plus trop bien, très longues. C'est qu'on y pensait, à notre glace, là-bas, qu'on l'imaginait parfaitement lisse et belle, sans la moindre irrégularité qui aurait pu rendre l'usage du patin difficile. On imaginait aussi voir dans les bords de l'étang, là où désormais il serait possible d'aller, ces grandes massettes dont on en couperait quelques-unes. Bref, tout nous attirait là-bas alors qu'il fallait rester sage et tranquille dans une classe qui ne présentait plus aucun intérêt.

Mais voilà, au sortir de l'école, parce qu'on voulait aller là-bas au plus vite, il fallait encore mettre la main sur ces patins que l'on avait abandonné au tout début de l'année, alors même que l'on avait pu les utiliser sur toute l'immensité du lac de Joux gelé. Les patins, faciles, mais surtout ne pas oublier la clé pour les visser tantôt sous nos gros souliers de ski.

Nous avons enfin trouvé le tout mis dans un sac ou porté à bout de bras. Nous avons revêtu la veste la plus épaisse, ici une canadienne avec des carrés rouges et noirs. Mis des gants de laine avec sur le dos comme motif un gros flocon de neige. Du blanc sur du noir. Et hardi petit, on part pour les Cruilles. Ils sont déjà en route, les autres du village, qui y vont tous, et même des filles sont parmi cette troupe. C'est pas loin, les Cruilles, à quatre ou cinq cents mètres. La terre est maintenant dure comme du bois. Même les taupinières sont de petits monticules qui ne cèdent pas sous le pied. Y a de grandes herbes givrées. Le froid nous pénètre les oreilles sous le bonnet. Fais gaffe, toi, avec tes otites à répétition.

On arrive. Y en a déjà qui patinent. Faut les voir. Ce sont des chefs, les grands. On n'en fera pas autant. On prend place sur l'herbe sèche et l'on arrive tant bien que mal à visser ces patins sous les gros souliers. Serre au maximum, pas qu'ils te lâchent aussitôt sur la glace. Et puis met la clé dans la poche. Ne vas surtout ne pas la perdre, celle-là. Allez, maintenant, risque-toi. Non pas que tu aies peur que la glace ne soit pas assez solide, elle l'est, mais de faire un faux-pas et de tomber. Car ça fait mal sur la glace. Des choses comme ça. Faut

réapprendre, mais c'est vite fait. Les gestes reviennent qui font de toi un homme heureux. La glace. La glisse. Cette impression d'être devenu un peu ailé. Malgré tes grandes piochées. Et non pas avec cette élégance qui caractérise les bons patineurs, et ils sont nombreux dans le coin, que l'on verra plus tard évoluer en gracieuses arabesques sur le grand lac de Joux.

Pour l'heure, ce sont les Cruilles. Notre étang bien aimé. Notre coin à nous, là, dans cette campagne un peu perdue entre deux grandes collines. D'ici on ne voit pas le village. On est en retrait. On ne découvre que ces grandes collines, et puis contre l'occident les forêts qui sont déjà un commencement du Risoud. On voit plus proche des arbres qui ont poussé après l'exploitation de la tourbe. Mieux encore des roseaux. Et cet étang au milieu, une sorte de grand carré, mais avec une espèce de canal qui porte un peu plus loin contre l'ouest. On va donc sur la grande surface où il y a le plus de monde, pour de temps en temps aller plus loin entre les roseaux. Mais attention, souvent la glace y est moins épaisse. Etant légers en somme, rien ne se passe. Et puis la bise l'a rendue dure comme du verre. Et donc tu peux faire tes piochées tout à ton aise. Ca va vite, en patin. Tu fais dix fois le tour de l'étang. Y en a qui ont amené des canes des hockey, un puck. Ils jouent. Je ne serai jamais parmi eux. Toujours en marge. A patiner en solitaire ou en compagnie mais sans rien dans les mains. Je suis tombé. Une fente, là, dans le bord, la seule. Je me relève sans peine. D'autres ont fait pareil. Il y a donc là tout un petit peuple, que le froid de la fin d'après-midi ne gêne pas. Il ne deviendra plus intense que tout à l'heure quand le soleil se couchera là-bas, du côté des Vyfffourches. Tonnerre, mais c'est vrai, là-bas, c'est le refuge des Coquoz, ces véritables bandits. Et cette perspective offre des idées qui ne sont pas en rapport avec la joie que l'on ressent sur ses patins. D'être là, de glisser, de le faire avec une facilité qui tient du prodige. Il est vrai que la glace est belle et lisse, et que rien qu'avec une petite poussée tu traverses l'étang. C'est formidable, quand même cette sensation. C'est l'une des plus belles de la vie. Glisser. Sans peine. Avec aisance. Presque se laisser emporter par ses patins. On en redemande.

Le temps a passé. Alors on nous voit les uns après les autres s'approcher du bord, s'y asseoir, comme tout à l'heure, dévisser nos patins, puis nous relever et les prendre dans la main. Alors aussi, bientôt, jetant un dernier coup d'œil sur l'étang qu'on laissera à la nuit froide, car il est vrai qu'ici, dans cette sorte de cuvette qu'il y a entre les collines, il fait aux heures creuses des cramines terribles, on s'en retourne contre le village au-dessus duquel on voit maintenant de la fumée sur chacune des maisons. Et comme le temps est au calme, froid mais calme, celles-ci montent droit vers le ciel.

C'est alors qu'on se prend une nouvelle fois à rêver à Noël.

Quand c'est Noël

C'est Noël. Ou plutôt c'est le jour d'avant Noël, le 24 décembre. Au soir duquel est le Noël de notre village à l'église. Tout de celui-ci semblerait converger vers ce lieu. En réalité, il reste du monde dans les maisons que cette fête n'intéresse pas. Mais qu'importe, à nous les enfants, il nous plaît de croire que tout le monde est là, que personne n'aurait le courage ni la force ce soir de ne pas participer à cette fête unique de l'année. Ce seraient des malheureux privés de cette magie unique de Noël. De pauvres diables qui resteraient terrés dans l'obscurité de leur maison alors que la seule lumière, la vraie lumière, miraculeuse, est dans l'église.

Le culte se donne à 7 heures et demie. Mais halte-là, avant que de se rendre à l'église au son de ses deux cloches, il faut aller répéter une dernière fois nos chants au collège, sous la direction un peu plus bienveillante ce soir-là, demain c'est Noël, de Pompon, à la baguette rigoureuse et qui ne veut rien de ces gros bourdons que l'on trouve toujours dans un cœur. Il les surveillera ceux-là.

Chacun est habillé de frais. Les gamines, elles ont lavé leurs grands cheveux. Elles sont presque aussi merveilleuses que Noël. Je ne donnerai pas de nom, ayant considéré bien plus tard que notre village n'avait pour dire pas de filles, tout au moins pas une qui n'ait atteint ce stade exceptionnel où elles sont devenues plus déesses que filles par l'immensité de leur beauté. On sent le savon. On s'est bien lavé derrière les oreilles. Moi, j'ai mis mes golfs ordinaires, mon pull le plus convenable sur lequel on voit mes bretelles quand j'ai enlevé la veste.

On est prêt. Vous pouvez aller à l'église, nous a dit pompon. On ne nous le répétera pas deux fois. Au son des cloches on court sur trottoir, vu qu'il n'y a pas de neige, ça sent la neige, c'est vrai, mais elle n'est pas encore là, et l'on s'engouffre dans l'église où c'est déjà noir de monde. Heureusement les premiers bancs nous sont réservés. Et après nous, après l'instituteur et l'institutrice qui sont rentrés à leur tour, y a encore du monde. On a sorti des chaises pour les placer à l'arrière. Et ça ne suffit pas. La galerie ? Elle est pleine elle aussi. D'aucuns se penchent déjà pour mieux voir les fidèles qu'ils auront au-dessous d'eux, pour tenter de remettre à sa place chacune et chacun, certains ou certaines venus en cette occasion de l'extérieur et ayant le plaisir au moins une fois par année de retrouver leur vieux village. Il y a dans tout ce monde des familles avec enfants. On tâchera de ne pas les oublier tantôt lors de la distribution des choux.

Mme Edith Rochat-Bufferet a ouvert la soirée grâce aux sons un peu fatigués de son vieil harmonium. Elle joue bien. Et son nom, Rochat-Bufferet, qu'on se pense, est en harmonie avec l'harmonium qui est compris dans un gros caisson que l'on pourrait assimiler à un buffet. Le tour est joué. Elle jouera durant toute la cérémonie et accompagnera les fidèles quand tantôt ils s'écouleront par les deux portes grandes ouvertes sur la nuit.

On est donc rentré. On s'est assis là, sur les bancs devant, près du sapin que l'on regarde de tous nos grands yeux. Qu'il est beau. Qu'il est grand. Qu'il scintille de toutes ses boules, de toutes ses étoiles, de toutes ses guirlandes. Cette année, suprême honneur, j'ai cinq ans, c'est à moi de l'allumer. Il faut dire que la monitrice de l'école du dimanche qui régent la fête, c'est la tante Noni, et qu'elle habite à l'appartement au-dessus du nôtre dans la maison Saïset à côté du collège. Donc que j'ai droit, au moins pour cette fois à un honneur de ce type qui ne m'échoira par ailleurs plus jamais. Raison pour laquelle il faut se féliciter d'avoir eu l'occasion unique d'allumer le sapin à l'un des Noël de mon village.

J'ai du m'approcher. Ou bien l'on est venu me chercher pour me conduire par la main sous le sapin, un peu à l'arrière, là où c'est obscur, car je suis du genre réservé, voire timide. On a fait craquer une allumette, on me la tendue, je l'ai mise sur le bout du fil qui joint toutes les bougies, et vrouf, le sapin en entier a pris feu. Une immense flamme. Mais il va nous foutre feu à toute l'église, qu'on se pense, c'est pas possible, une si grande flambée, et si vive. Elle va du bas en haut, elle court le long des branches, et puis plus rien, que les bougies allumées. Et pour celles qui ne l'ont pas été par le grand fil, on leur donne du feu avec une bougie placée au bout d'une grande perche, tenue en place par une sorte de pincette. Alors avec ça on peut aller jusqu'au plus haut de l'arbre. Que pas une bougie ne reste éteinte.

L'arbre est allumé. On a bien sûr éteint les lumières. On le faisait plus volontiers en ce temps-là. On voulait la vraie magie de Noël, et non pas seulement des séances diverses où tu rallumes la lumière électrique à tout moment, pour la rallumer ensuite. Non, l'obscurité que soudain a transfiguré l'arbre. Symbole de quoi au juste ? Et coutume venue de quel pays. Il semble que cela soit d'Allemagne, alors que le pays était profondément romantique et ne pensait pas forcément à tomber sur tous les autres comme il le fera plus tard. L'arbre. Qu'il est beau. Qu'il est chaud, avec toutes ces bougies. Plus ces soleils qu'allument maintenant les monitrices d'école du dimanche. C'est formidable, tous ces jets de lumière. Et même que la fumée de ces épis de Noël, acide, fait tousser. Ils toussent. Toujours les mêmes. Ceux qui en plus, ils raclent. On ouvre un peu la porte sur l'extérieur pour un grand bol d'air frais. On la referme. Le pasteur est monté dans la chaire. Il signifie le sens de la fête. Il parle de Jésus, de Marie, de Joseph, même. Il parle de la crèche. Et puis bientôt de ces fameux rois mages venus tout exprès du lointain orient pour adorer ce petit enfant couché dans une crèche. Les images sont belles. Elles nous transportent en d'autres pays. Elles nous font voir la nuit, et puis dans la nuit du ciel, les étoiles, parmi lesquelles la plus grande qui s'est arrêtée précisément sur la crèche du petit Jésus.

Des images auxquelles on croit. Que l'on associe au sable, au désert, aux chameaux ou dromadaires, aux dates et aux figues que l'on mange à Noël, tout un folklore est né ce soir que nous cultivons à l'extrême. Mais voici l'heure d'aller nous présenter au public et de lui offrir ces chants que l'on répétait à

l'école ces derniers jours et même encore tout à l'heure. De fameux chants de Noël. La cantate ce serait pour plus tard. Grande et puis petite école dont je fais partie. Tout juste. Après mes frasques, souvenez-vous. Mais tout cela est oublié. On chante face à un public que l'on ne voit pas, dans l'ombre. Je cherche la présence de ma mère. Elle est là, pas très loin. Mon père quant à lui n'est pas là. Avec le coulage de 6 h 30 qui dure à peu près une heure, il ne peut pas assister à Noël, il ne le pourra jamais jusqu'en 1964 où il abandonnera sans regrets majeurs sa laiterie.

Et puis l'on s'est rassis. Et puis il y a eu d'autres paroles. D'autres chants. C'est étrange, quand toute l'assemblée chante, il y a comme les voix de ceux qui sont sur la galerie qui plongent vers le bas pour ne se mélanger que d'une manière incomplète aux chansons d'en bas. De grosses voix, des basses, car d'ordinaire les chants sont trop hauts pour ceux-là qui sont montés se réduire un peu à l'écart de la foule du bas.

Et puis bientôt il y a l'histoire de Noël. C'est souvent pioché dans la misère humaine. Y a un pauvre couple qui vit misérable dans une tanière, sans argent, sans avenir, et à qui pourtant, on ne sait trop pour quelles raisons, apparaît la grande lumière de Noël et le gage aussi désormais d'une vie meilleure. Les miracles, ça existe. Et surtout le soir de Noël où tout est possible. Alors notre pensée a quitté l'église, elle est allée à la rencontre de ces gens, elle a retrouvé des neiges profondes en lesquels c'est un supplice que de se déplacer. On est même allé jusqu'au cœur de nos forêts, ce Risoud noir et profond. Tout cela et plus encore à l'évocation de ces pauvres diables que la providence, pour cette fois-ci, a choisi pour leur offrir un avenir plus lumineux. Mais alors, braves gens, il faut penser au petit Jésus, au message, à la solidarité humaine. Le mot miséricorde, le pasteur, car il est là, grand et beau, il ne l'emploie que pour les cultes ordinaires, quand il n'y a pas l'arbre et que ses ouailles sont ordinaires auxquelles il peut lancer sans être interrompu ni contesté tous ses paquets inépuisables de miséricorde.

Mais dans la salle, ça chauffe. Ça carbure. Il semble qu'il n'y ait plus d'air, aussi le concierge, c'est mon oncle Robert, celui qui a sonné les cloches tantôt et qui nous ont accompagnés déjà un peu à l'école, on les entendait même au travers des fenêtres, puis tout au long du chemin. On les entendait encore une fois rentré dans l'église, mais avec un son plus sourd, moins vivant. On les savait alors là-haut dans le clocher et l'on se demandait, qu'à tant sonner, si elles n'allaient pas un jour dégringoler de leurs hauteurs pour venir s'échouer à l'entrée de l'église. Des idées comme ça.

L'oncl'Robert il a rouvert un peu la porte d'entrée. Que l'oxygène soit. On tousse, On a chaud. Les bougies sont maintenant plus qu'à moitié consumée. Serait-ce fini, déjà après un ou deux chants et puis retour à la maison ? Mais non, maintenant faut distribuer les choux. Ceux-là mêmes qu'ont fabriqués pendant des soirées entières, elles venaient pour cela dans l'appartement du haut où il y a la tante Noni, nos chères monitrices. Un chou, mais ça se présente

comment ? C'est simple. Un rond de carton que l'on a découpé dans une grande feuille avec des ciseaux en suivant le trait que l'on a fait avec un chablon. Du papier crêpe. Les couleurs sont magnifiques. Cela va du jaune au rouge, du bleu au vert le plus appétissant, un vert des prairies au printemps. Y en a des oranges aussi. Des roses, tiens, pourquoi pas. Et tous ils sont mélangés dans de grandes corbeilles mais avec un nom dessus. Pas se mélanger par contre pour la distribution.

C'est le temps où le village compte soixante à septante enfants pour le moins. 25 à la petite école, 30 à la grande, des tas qui attendent d'être scolarisés, ceux venus de l'extérieur. Il ne faut, disions-nous, personne oublier. Alors commence la lente et interminable distribution. Chacun et chacune à l'appel de son nom s'en va chercher son chou qu'il ramène à sa place bien serré contre lui. On n'avait pas fini de dire ce qu'ils comprenaient. A l'intérieur du papier crêpe que l'on a torchonné justement en forme de chou, un petit pain, une orange, une branche de chocolat et pour les plus jeunes une figurine de bois représentant un animal de la faune africaine. Pour les plus grands des brochures que l'on distribue à part et qu'une fois rentrés à la maison ils ne liront même pas. Ca vaut pas un bon vieux Tintin, qu'ils se pensent !

Et voilà, c'est madame Christine qui lit les noms. Et parmi ces noms, ce qui fait un peu rire l'assemblée, y a presque que des Rochat ! Des dizaines de Rochat, des Rochat qui se suivent à la file les uns derrière les autres. Des Michel Rochat, Gérard Rochat, Claude, Urbain et Daniel Rochat, Raymond I, Raymond II, dit de la Poste, Georges-Hector et Charles-Louis Rochat. Puis y a maintenant des Golay, en nombre eux aussi. Avec des Christian Golay, des Alain, Marie-Claude, André Golay. Quelques Meylan, avec Francine et René Les Lugin, ils sont sans doute encore dans les limbes de l'histoire. Tiens, des Candaux, avec Daniel et Paulette. Et d'autres noms encore, des familles de passages arrivées chez nous pour travailler, un père à la Zénith, un autre à la scierie, un autre encore à l'autre bout de la Vallée.

Et tout cela forme notre population enfantine. Et chacun a reçu son chou. Qu'il garde précieusement même que ce n'est pas le bout du monde. Mais c'est Noël. Et le chou en a la magie. Et maintenant les corbeilles d'osier qui les contenaient, elles étaient trois remplies à raz bord, elles sont vides. On les repousse sous le sapin. Le pasteur dit encore quelques mots, sur le culte du lendemain, notamment. Un dernier chant, l'un des plus beaux, D'un arbre séculaire - l'on imagine alors un beau sapin du Risoud – et c'en serait presque fini, s'il n'y avait pas à nouveau Madame Rochat-Bufferet pour conclure la soirée. Elle y va darre darre. Elle joue pendant que le public s'écoule par les deux grandes portes dont on a rabattu les battants pour faciliter la « vidange » de l'église. Et là, on distribue encore un petit pain. Le boulanger décidément, aujourd'hui, 24 décembre, il n'a pas chômé. Et, Ô miracle, quand l'on sort, c'est la neige. Elle est venue pendant que nous étions dans le chaud de l'intérieur. Elle s'est déposée légère mais avec de jolis flocons sur le parvis de l'église, elle a

blanchi la route et le trottoir où se marqueront bientôt la trace de nos pas. Y en a bien deux centimètres. Elle est formidable. C'est la neige de Noël que nous attendions presque avec autant d'envie que le sapin à l'église. Elle inaugure pour demain une journée de grande magie. Un Noël heureux, pour tout dire ! D'autant plus que le bon enfant – on ne disait pas le père Noël à l'époque - , serait descendu de la cheminée pendant la nuit. Tu parles d'un bonheur. Plus tu ne peux pas. Total. Supraterrestre. Miraculeux comme toutes ces choses que l'on venait d'entendre.



Ta campagne

Le fumier

Gustave, mon père, il avait toujours préféré le fumier aux foin. C'était moins pénible. On faisait ça à l'automne ou au printemps, entre saison, alors que l'excitation de l'été n'apparaissait pas encore ou qu'elle s'était depuis longtemps calmée. On épanchait à la machine sur les plats, mais encore à la main sur une partie du domaine qui était très en pente. En dessus des prés de Jean Goy, par exemple, On avait fait des tas en montant face à la pente ou en y descendant. Mais pour épancher, oui, on le faisait à la main. Et là c'était le beau moment. On y allait à pied, la fourche sur l'épaule. On défaisait les tas. Et c'était plus beau encore quand il faisait beau, un peu moins par ces temps glacés où tes mains souffrent sur le manche de l'outil. Et que dire alors quand la pluie parfois se transforme en neige, des flocons énormes à te mouiller en cinq minutes à peine. Et tu la vois, ta veste de tissu bleu, elle te donne maintenant froid aux épaules. Alors on rentrait à la maison. Mais par grand soleil, quel bonheur. Quand c'est le printemps, tu marches sur les vieilles herbes entre lesquelles déjà toute une nouvelle végétation s'apprête à se développer, crocus et primevère, et déjà des populages là où c'est mouillant, où prend naissance, justement, la source de la fontaine de vers l'église. Tu sens cette odeur de fumier qui se répand sur les prairies de ce village, de tous les coins où l'on fait pareil à ici où l'on y répand du fumier. Tu vois les corbeaux s'abattre sur les champs pour trier dans ce que tu épanches. Le monde vit. Et toi aussi, tu vis. Et tu vis à ton rythme, tu travaille à ta convenance, c'est-à-dire bien. C'est surtout là ton plaisir. La précipitation ne t'intéresse pas. Faire les choses bien, qu'elles soient accomplies. Et il y a du soleil, il y a l'église, les autres paysans, l'air qu'on respire en même temps que les émanations du fumier, la grande montagne qui veille et te protège elle aussi. Tu sais que là sont tes champs que tu connais, dont tu appréhende même chacune des particularités topographiques, plats, et puis dans le coin, ce raidillon qui remonte, et puis au milieu comme un replat, et puis ça recommence pour arriver enfin à la forêt. On s'y tient à peine par endroit, tant c'est en pente. Tu en connais chaque bosse, tu sais chaque aspect de ton petit domaine. Tu as vu le village sous tous les angles de chacun de ces champs, avec l'église et son clocher, le lac plus loin et toujours cette dent dans le fond qui domine. Tu vis dans ce coin et par ce coin, non pas que le reste soit sans importance, mais c'est Dieu qui t'a planté ici, alors tu y demeures. Pas plus malheureux qu'ailleurs, pas plus heureux non plus. On s'y est fait.

Tu épanches, Auguste. Tu secoues ta fourche d'un mouvement du poignet pour étaler et affiner le fumier. Prend à ton tas, divise, lance, écrase, fait du bon boulot, frappe, frappe encore des mottes trop sèches. Il se dissoudra mieux en terre s'il est fin. Dans un mois on ne le verra plus, disparu comme par miracle. Et ce sera bientôt alors l'heure des foin.

Qu'il soit là, il s'en rendait compte, c'est à quoi il avait toujours aspiré. Bien sûr, pour qu'il sente mieux encore sa terre, il aurait fallu qu'il soit pieds nus, et que véritablement, le pied, il touche le sol et en sente les ondes bienfaisantes. Il n'avait pas pu s'y habituer comme d'autres l'avaient fait. Il y avait surtout ces plantes qui ont des tiges trop rudes et qui vous blessent les pieds. La vie en plus est assez difficile sans qu'on se la complique encore avec des originalités. Mais ce sentiment de possession est-il bon, ce fait de vouloir posséder est-il sain ? Alors il regarde les autres gens, Auguste, il regarde les Brûlées, il regarde les Grands Billards et il se rend compte finalement que ces terrains-là, même s'ils ne lui appartiennent pas sur le papier, sont à lui quand même. Et il les aime. Il les aime comme il aime tout le vallon, d'un bout à l'autre. Et que c'est le sien, véritablement. Et qu'il croit que personne ne l'aura jamais aimé autant que lui. Personne !

Il va près de la forêt et se met sous des érables sycomores d'une grandeur inaccoutumée et au tronc épais et écailleux. Il les trouve si extraordinaires que parfois il s'en approche pour mettre sa main sur les écailles. Et il marche dans les feuilles mortes.

Et il se dit : on le tient, l'univers, on n'a rien à espérer de mieux, qu'à comprendre les arbres, qu'à être au cœur de la nature.

Alors il se remémorait les feux qu'on faisait dans les bois, le thé qu'on cuisait dans la gamelle, les bêtes que l'on allait rapercher à l'automne quand l'on pratiquait encore ce que l'on appelle les pâtures en commun. Il en avait des choses à dire et à évoquer, Auguste. Trop. Et c'est ainsi, tout plein d'images d'autrefois, qu'il repartait contre le village, la fourche sur l'épaule.

L'écurie

Un monde chaud et humide, un monde rassurant, avec cette forte odeur que pour finir tu ne sens même plus. Un monde de bruits aussi, discrets, avec celui des chaînes contre les abreuvoirs et les tuyaux d'eau qu'elles font vibrer, le bruit qu'elles font quand elles se couchent ou se lèvent, leurs geints, leurs souffles. Les bruits divers encore qu'elles font de leur énorme corps qui n'est qu'une machine en somme à enfourner de la nourriture, à la malaxer, à la transformer en d'interminables ruminements faits debout ou couché mais qu'elles semblent apprécier en leurs manières languissantes.

- Et si nous on ruminait aussi, se disait Auguste, peut-être qu'on serait moins stressé ?

On courrait ainsi après des choses essentielles, son ventre, à la place de le faire après des futilités sans nombre. Tu cours, tu cours, et jamais, Ô ! grand jamais, tu ne trouves quelque chose de solide au bout de ton chemin.

Leur souffle chaud et humide, il aimait à l'entendre. Il aimait tout en somme de cette écurie, de cette vie lente en laquelle il n'y aurait jamais aucun changement, c'était une certitude. L'écurie d'autrefois ou celle d'aujourd'hui,

n'est-ce pas pareil, et même qu'il y a sans cesse des améliorations et que l'on voit peu à peu l'introduction de l'inox dans ce monde qui n'avait jamais été autrefois que de bois, de pierre et de chaux, de terre cuite parfois, de paille et de foin, avec quelques tuyaux sur la fin ? Mais toujours les vaches seraient ici pour donner, mis à part aussi le plus d'espace, la même ambiance. Elles seraient toujours là à ruminer, à te regarder de leurs gros yeux ronds, leurs yeux bovins, immenses, très noirs où tu décèle quoi, quelle pensée, quelle vision de toi ?

Il s'était habitué pour finir à la traite qu'au début il maîtrisait mal. Il avait appris la façon, le doigté. Il leur parlait aussi, aux bêtes. Il les tapait de la main mise à plat sur leur croupe puissante en leur lançant quelques mots avant de les pousser pour les déplacer et s'enfiler dessous avec le tabouret. Ici il était à quatre pieds, on le tenait par son plateau supérieur plein de bouse.

On venait de transformer l'éclairage. Des néons à la place des ampoules placées l'une au milieu de l'écurie, l'autre en bout, mais qui n'avaient qu'une faible puissance et par conséquent ne donnaient que peu de lumière. Et une lumière jaune. Tandis que maintenant, avec les néons, on en avait une blanche, moins chaleureuse et moins intime, ainsi qu'il en avait été depuis le jour déjà lointain où l'on avait introduit l'électricité pour la première fois dans le village, par contre plus régulière. On chaulait au printemps. On la faisait toute belle blanche, l'écurie, que très tôt pourtant l'on retrouvait avec ses bruns et ses jaunes pisseux sur les murs, partout, avec même des fragments de bouse pour aller jusqu'au plafond, quand elles vont clair, qu'elles rafent, qu'on dit, parce qu'elles sont allées en champ alors qu'il pleuvait trop, ou que l'herbe était trop fraîche, ou ceci ou cela. Elles recrépissaient les murs. Inutile de se formaliser. 12 vaches. On faisait facilement ses trois boilles pleines, et autant le matin que le soir. Qu'on allait mener à la laiterie avec une petite remorque. Ca descend, il n'y a aucune peine, et puis l'on remonte à vide. Il s'était habitué à aller là-bas. A retrouver les autres paysans. Pas toujours facile de se glisser dans leurs discussions où l'on démonte le monde plutôt qu'on le refait. On a le mot sur tout, et l'on sait très exactement ce qu'il faut faire. Et les hommes, là-bas, ils attribuent à d'autres les défauts qu'ils ont, et même ils les amplifient pour les faire porter à ceux-là qu'ils soupçonnent des pires maux pour lesquels le seul remède serait la corde, ni plus ni moins. Aussi souvent il ne faisait pas de vieux os là-bas, préférant rentrer pour achever son ouvrage à l'écurie. Il était comme il est, le monde, et ce n'était pas cette confrérie de village un peu minable et où le fond n'est pas trop bon, appuyée là contre la chaudière, qui allait en modifier la marche, si peu que ce soit.

Alors Gustave, rentré à la maison, il achevait son ouvrage. Il retirait les dernières bouses, remettait de la paille fraîche et qui sent bon là où il y en a besoin. Il aimait à ce qu'elles se couchent au sec, les bêtes. Lui il dormait au sec, pas de raison pour que ses bêtes elles ne dorment pas au sec elles aussi. Les bêtes, on doit les traiter avec respect, et même avec amitié voire avec amour. Pour cela même que chaque départ d'une bête, il savait trop bien où elle finirait,

lui fendait le cœur. La boucherie était pour lui tout ce qu'il y avait de plus affreux, c'était le sang, la chair à nu, l'horreur.

- Qu'est-ce que tu veux, Auguste, c'est la vie. Et puis tu es trop sensible.

Qu'est-ce qu'il y pouvait ? Heureusement la présence du bétail le calmait quand il se mettait à penser à ces choses. Il allait à l'une de ses bêtes, il lui empoignait le cotzon pour faire le tour avec ses deux bras. Tu es belle, toi, qu'il lui disait. C'était ici l'Anémone ou la Cerise. Bien entendu, qu'il connaissait tous leurs noms. Il sentait leur bonne odeur forte, le poil était rude par place. Et puis il y avait aussi le jeune bétail, et celui-ci on le mettait plus au fond de l'écurie, vers la fenêtre. Le tout était un vrai monde. On s'en ressortait bouseux et odorant, mais quand même, il était rassurant, ce monde, parce qu'il pourrait durer toujours. Une bête disparaissait, un veau naissait, il y avait toujours pour suivre. C'est pas possible que l'on ne puisse plus avoir un train de campagne, qu'il se disait. Ce serait la fin du monde.

C'est marrant, ça, quand il allait dans sa chambre, les bruits de l'écurie, les chaînes contre les tuyaux, il les entendait malgré la distance, encore que quand il tirait une droite depuis son lit jusqu'à l'écurie, ça ne représentait pas tant de ces mètres. Il y avait juste les parois et la grange et un peu du solin qui l'en séparaient. Cela faisait-il cinq mètres ? Et quand il entendait ainsi les tuyaux, il savait qu'alors elles se grattaient contre l'abreuvoir. Et qu'elles se grattaient si fort qu'elles le faisaient bouger et qu'ainsi même les tuyaux résonnaient. Des fois, de l'une à l'autre, elles se bataillaient.

Au petit matin il descendait par la grange puis par l'échelle qui conduisait du solin à la fourragère. Pas plus de lumière ici qu'il ne le faut, un système d'éclairage resté déficient, où l'on ne tient guère à ce qu'il ait des lampes toujours allumées et que l'on oublie. Le courant n'est pas donné. Qu'on améliore le tout viendrait en son temps. Les crèches restaient pareilles à ce qu'elles avaient été. Les crèches où les vaches plongent leur grosse tête par un trou ovale du côté de l'écurie et puis du côté de la fourragère, il y a le volet. Tu repousses le volet et le croches au fond de la crèche, le trou est libre pour toi qui peux y mettre du fourrage. Tu retires le volet et tu le croches oblique avec une poignée en fer dont le bout s'enclasse dans un trou du béton, et voilà les vaches à table. Tu nettoies le fond des crèches une fois par semaine, et même tous les jours quand tu as le temps. Et même que tu mets du foin de qualité, les vaches ne pourront pas s'empêcher de trier, pour laisser les tiges des couiques dans le fond. Affourager, que cette opération de nourrir le bétail s'appelle. Il aimait ce moment là, Auguste. Le foin il l'avait coupé la veille, avec le coupe foin, il avait creusé un peu plus la tête, il avait agrandi une paroi droite comme un mur coupée au milieu du tas, gaffe de là-haut de ne pas tomber dans ce trou, tu te tues. Il avait passé le foin par un espace qu'il y a entre le plafond de la fourragère et le solin, il l'avait secoué pour lui enlever les poussières et puis il l'avait enfourné dans les crèches. On entendait le bruit du foin secoué, on entendait le bruit des crèches que l'on ouvre et que l'on ferme, puis l'on

entendait bientôt le bruit des vaches, leurs souffles puissants, quand elles mettent leur tête dans le trou. Tout ça forme un monde. Un monde qu'il faut avoir connu pour le comprendre. Ces détails sont des tous. Et la fourragère sent bon le foin et le regain qu'on met avec souvent pour améliorer l'ordinaire. Et le tonneau de sel, en bois, humide, est là près de la porte, sous le lampadaire dont le verre a la forme d'une poire.

Et ainsi s'étiraient les jours, les semaines et les mois. Il n'y avait plus de heurt désormais, que le fait qu'une bête soit malade, qu'un veau naisse, ou qu'au domaine, une machine ne casse et nécessite une réparation. Il pensait sans hargne, désormais. On ne le dominait plus. Il ne dominait personne lui non plus, même pas les bêtes. Il possédait un monde. Il aurait été presque heureux, s'il n'y avait pas eu en lui cette angoisse toujours diffuse dont il ne savait pas le pourquoi, et qu'il attribuait à la vie, simplement. Car vivre et souffrir, qu'il se disait, Auguste, n'est-ce pas le propre de l'homme ?

Ceux qui racontent

Ils ne sont désormais plus qu'une poignée à pouvoir nous parler d'un vieux village que nous n'aurions pas connu, nos aînés. Et puis encore, parmi ceux-ci, très peu ont été rattachés à l'agriculture, ce milieu formateur de notre première partie de vie et que l'on découvrira à l'envi en ces quelques pages.

Alors on le sait, ou plutôt on le découvre, et avec quelle surprise, c'est nous-mêmes qui sommes en tête de liste pour raconter, pour faire revivre, si faire se peut, un pan de la vie de ce vieux village qui ne connaîtra bientôt plus que des nouveaux qui n'auront plus aucune attache avec ce qui fut et qui ne s'en porteront sans doute pas plus mal ! Car ce que l'on veut dire, c'est que cela fait déjà partie du domaine culturel et historique. Ce n'est plus vital. Encore que des racines, pour un homme, soient essentielles, et que les renier n'est jamais bon. Et qu'il faut, pour goûter au présent, savoir ce qu'il y avait d'important voire d'immortel dans ce que l'on peut déjà considérer comme une vieille civilisation.

Mais on le devine, l'historien fait abstraction des époques, et ce qui a été vécu alors que nous connaissions notre père et mère et nos grands-parents, est aussi important que ce qui fut en d'autres temps plus anciens. On n'a pas à classifier les époques, on n'a pas à donner des notions de valeur pour l'ancien. Tout est digne du souvenir. Et ainsi tout peut nous porter à des retrouvailles avec ces journées passées.

La période, pour moi, la plus favorable à ces retours en arrière, est à l'heure des foin. Car alors, l'odeur qui s'en dégage, de ceux restés en bordure du chemin, des autres fauchés, à faible distance de la maison, ou même aux extrémités du domaine villageois, est celle que non seulement l'on n'oublie pas, mais que l'on aime toujours et qui est plus apte qu'aucune autre à vous faire retrouver vos vieux souvenirs.

Quand vous participiez aux foins ! Quand il y avait cette chaleur d'étuve qu'il fallait affronter sur des champs brûlés de soleil et que l'on faisait un peu près tout à la main. Certes, il y avait bien le cheval qui amènerait les chars à la grange, ce même qui le matin avait déjà tiré la faucheuse à moteur pour mettre bas une surface que l'on peut estimer à une demi-pose, voire à une pose entière quand le foin était beau droit et qu'il n'y avait aucun problème avec les taupinières qui n'avaient pas encore levé. Mais outre le cheval, c'étaient de nos bras qu'il s'agissait, de notre sueur aussi.



Les foins chez les Tsun. Aux Landes, en dessus du village, côté occidental. Jules, Jean, Gaston, Suzanne, Claude, de dos sans doute Daniel et Urbain. Assis dans le foin, votre serviteur et Samuel dit Mumu. Char à pont déjà. A gauche serait la pointe de la Dent de Vaulion. Les quatre heures ont été apportés aux champs par la tante Suzanne.

On transpirait. À longueur de journée. On était collant, et c'était pour ça qu'enlever la chemise et se mettre torse nu n'était pas un gain. Simplement que déjà, on voulait montrer que l'on était de ceux-là qui vivent à l'extérieur et qui réussissent de même que les citadins sur une plage à se rôtir le cuir. Mais les coups de soleil vous empêchaient d'aller trop loin dans la constitution de la peau d'un bronzé du sud. On remettait sa chemise dans le pantalon pour poursuivre avec des brûlures sur les épaules.

On allait ainsi dans ces odeurs d'été d'un champ à l'autre. On tournait. On mettait en tire, comme on disait, pour que les prochains puissent charger le char avec leurs grandes fourches. On faisait des chirons en fin de journée que l'on déferait le lendemain, sur le coup de dix ou onze heures, quand l'on aurait fini d'épancher le foin fraîchement coupé et que la rosée, sous un soleil bientôt

brûlant, se soit évaporée. On avait auparavant pris les neuf heures dans un coin du champ, sous un arbre, assis sur le foin, parce que le sol pouvait encore être humide. On mangeait du pain frais, du fromage, on cassait des œufs durs dont les coquilles resteraient sur place, près d'une borne, et le café était sans égal. J'en retrouve encore l'odeur issue du bidon à lait d'alu et j'en redécouvre soudain le goût, pris dans de gros bols que l'on trouvait avec des pois blancs sur la couleur rouge ou bleue de l'extérieur. Que cela était bon, que cette pause était admirable dans le petit matin, et même si les tavans se manifestaient déjà et qu'on en claquait à tous moments sur les jambes. Charognes de bêtes, va, à quoi serviez-vous vraiment, si ce n'est pas à nous malmenier des heures déjà bien difficiles ?

Et ainsi l'on arrivait à midi où chacun rentrait dîner à la maison, car l'équipe était constituée de trois ménages. Pour recommencer sitôt une heure frappée au clocher de l'église. On aurait ainsi à charger. Pour moi surtout à râtelier derrière le char, une opération dont je m'étais fait une spécialité. Et les bonnes odeurs étaient toujours là, même si on les oubliait pour ne plus penser parfois qu'à sa fatigue déjà bien présente. Fortes et bonnes odeurs, d'autant plus si le foin n'avait pas reçu la pluie. Et l'on voyait avec peine et compassion, vous savez quoi, et bien ces mille tavans qui assaillaient le cheval dont le pelage mouillé tremblait. Alors les sales bestioles fuyaient, mais ce n'était que pour mieux revenir. Elles se mettaient surtout aux jointures, au coin des lèvres et des yeux qui semblaient pleurer. Elles étaient voraces, impitoyables. Pour nous aussi en permanence. On les claquait sur la peau. Elles laissaient parfois une tache de sang. Alors pourquoi être en pantalon court et non en pantalon long comme les adultes, comme mon père, par exemple, qui en avait même deux paires mises l'une sur l'autre. Il sentait la laiterie, mon père, car c'était lui, le laitier du village. Il amenait son odeur de lait et de fromage avec lui, de petit-lait plutôt, une odeur acide qui imprègne les habits, ses pantalons, sa veste, sa chemise. Il n'allait jamais plus loin qu'elle pour se dévêtir. Et sous elle, bien sûr, il avait sa camisole. Non, impensable de se vêtir sans une bonne vieille camisole parfois d'un blanc chiné et avec de grosses mailles. Et même une température excessive ne changeait rien à la chose, tandis que l'on était aux Rondelets, un champ où ça surplombe presque et où on tirait le foin maigre et odorant en rouleaux jusqu'au bord du chemin. Là, c'était plein de rhinanthès velus qui craquaient sous les pieds.

Ils avaient chargé un bon char. Un autre vide attendait sur le champ. On détela celui que l'on venait d'achever pour atteler le cheval à l'autre. Et hardi petit, tout recommençait. Deux chars, des fois trois, et puis d'aucuns rentraient à la maison avec un gros « modzon » pour aller le décharger. Tandis que les autres, les femmes, les enfants, commençaient leur interminable série de chirons. Monotone au possible. Mais en même temps apaisant. Il faisait un poil moins chaud. Et puis l'on pouvait discourir, évoquer la saison qui se fait, la soirée qu'on se promettait, pour nous les jeunes, aller jouer à la cache au Haut du

Village, autour de la maison de chez la grand-mère, où c'était plein de gamins de notre genre, dont beaucoup, quelle chance ils avaient, ne faisaient pas les foins ! Il y avait aussi parfois quelques gamines bien délurées.

Les chirons, alignés presque au cordeau, ronds, ne pas laisser trop de foins entre eux. Etre soigneux. Comme des horlogers. Longueur de temps. Mais voilà, quand le champ est fini, et que l'on regarde en arrière, on peut être content de soi. Car c'est beau, les chirons. Ca vous a un aspect soigné. Et puis aussi ça fait partie de ce paysage d'été. L'air est devenu, avec le temps qui passe, un peu moite. On remet parfois sa veste avant que ce soit fini. Et il arrive même, par jeu, que l'on coure entre les chirons pour bientôt camber ceux-ci dans de grandes enjambées. On s'amuse à vrai dire comme on peut, dans cette campagne de mon village.

On a oublié de le dire, au plus chaud de la journée, alors qu'on tournait, ce que l'on voyait souvent, c'étaient ces grosses sauterelles vertes capables de se propulser en des bonds de deux mètres. On les contemplait, accompagnées de plus petites dont les sauts étaient naturellement de moindre importance. Quand le char rentrait à la maison, et qui pour cela avait pris le chemin où c'est plein d'herbe au milieu et que l'on était derrière, la fourche sur l'épaule, il y avait de la sorte toute une vie. Et dans les champs. Et partout. Avec des oiseaux en nombre. Surtout au-dessus du village où les hirondelles sifflaient à l'envi. Mais ne pas se plaindre. Ces cris étaient si beaux. Ils étaient porteurs d'une activité animale sans comparaison avec celle d'aujourd'hui. Ils étaient partie intégrante de l'été, des foins certes, mais aussi de ces heures de vacances que l'on pouvait grappillonner entre les travaux ordinaires. Et puis on aimait les hirondelles. Il y en avait partout à proximité des fermes. Elles volaient entre les maisons, elles allaient plus haut que les toits, plus haut même que le clocher de l'église et de son coq, presque à toucher les nuages. Les nuages si beaux de l'été, de la ouate, qu'on aurait dit, par-dessus lesquels était un grand ciel bleu qui n'annonçait aucune pluie. Elles partaient pour les champs, ces hirondelles, oiseaux du bonheur et de l'espérance que toujours les choses reviennent à chaque saison qui passe. Elles rasaient ces prairies où nous avions tellement transpirés, et elles en revenaient pour voler maintenant en direction du lac. Elles étaient toujours là, en ce cœur de l'été. Et même le dimanche, quand, tiens, on avait délaissé la fourche, parce qu'ayant compris que la pluie était possible pour le lendemain, on n'avait pas fauché. C'est que l'on n'aime pas le foin mouillé, quand on est un vrai paysan. C'est que le foin mouillé, après qu'on l'étende à nouveau après deux ou trois jours, il ne sent pas bon. Il sent le foin mouillé, et cette odeur vous retourne l'estomac.

Me reviennent des odeurs de fumier. De ce crottin que le cheval laisse dans la cour, là où il y a la fontaine dans le bassin de laquelle il va boire à grandes sifflées, les naseaux juste au dessus de la surface de l'eau qui est belle claire et qu'amène un goulot au-dessous duquel nous nous sommes penchés si souvent. De l'eau fraîche. De la bonne eau. On aime à la faire clapoter, et tant pis si l'on

mouille sa chemise. C'est l'été. C'est vite sec. On met la tête sous le jet. On boit à grandes golées. Elle vous procure une fraîcheur merveilleuse. Elle vous console de cette soif trop grande que l'on avait l'après-midi. Elle est éternelle, avec ses reflets irisés quand elle coule dans le bassin. Elle vous attendait. Elle est la vie même.

Oui, voilà ce qui me revient, quand aujourd'hui j'ai quitté le village, que je me suis enfoncé dans ce monde de prairies où ils ont fauché hier de larges bandes qu'aujourd'hui déjà ils s'appêtent à ramasser. Mais bien sûr, vous l'avez compris, à la machine. De manière aisée. Sans presque y penser.

Eh les gars, que je me dis, si vous en étiez réduits à tout faire à la main comme nous autrefois, combien d'entre vous seraient-ils encore là ? La réponse je la connais. Ils auraient tous abandonnés. Ils auraient vendu pour construire des maisons. Ils auraient cédé leurs champs pour partir ailleurs. Ou tout simplement pour boire ! A la santé peut-être de ce monde antique qui ne parlera plus qu'à ceux qui ont encore pu le connaître.

Un monde d'odeur. De cette bonne odeur de foin. De cette merveilleuse odeur de foin alors qu'il a été fauché le matin, et qu'il sera rentré le lendemain sans avoir reçu une seule goutte de pluie.

Le dernier char

Le grand-père possédait un vaste domaine. C'était avant la réunion parcellaire de 1959-1960. Avec des briques un peu partout sur le territoire du village. C'est ce qui nous permit par ailleurs de faire connaissance avec l'entier de cette vaste campagne, de découvrir des vallons, des plaines en miniature, des côtes à y rouler en bas au moindre faux-pas, des bordures de forêts, des coins mouillants, où la végétation n'est plus la même, d'une qualité franchement moindre, et puis encore ces régions qui sont en contact direct avec le territoire du village voisin, là-bas, au Plat du Séchey. Aucune zone, si cachée, si minime soit-elle, ne semble ainsi avoir échappé à notre présence.

L'un de ces champs, parmi les plus étonnants, fut sans doute ces Crêts de l'Epine, une parcelle modeste située tout en haut du site. Il était si compliqué d'y récolter le fourrage, qu'on le faisait en dernier, quand toutes les briques sous-jacentes, je m'en souviens, l'une d'entre elles appartenait à Toto, l'épicier des Crettets, avaient déjà été fauchées et que le foin en avait été récolté. Place nette pour une opération qui était l'unique de la saison. Descendre le foin sec sur des échelles pour l'amener à proximité du chemin de Bonport.

Voilà, on est monté là-haut pour épancher le foin après qu'il ait été fauché, à la rapide sans doute. Avant midi on l'a retourné une première fois, une deuxième fois deux heures après et à quatre heures, parce que c'est un petit foin de montagne qui craque sous le pied, le champ ne recevant de l'engrais que de manière parcimonieuse, c'est bon, on peut charger notre échelle que l'on a montée à deux.

Quel gros modzon cela fait. On met une corde à l'extrémité inférieure, pour tirer le tout contre en bas, et une puis une seconde à l'extrémité supérieure, pour assurer, pas que cet étrange véhicule n'aille passer sur celui qui est devant. Telle peut être la technique. Ca démarre un peu difficilement, à cause du poids, mais bientôt, parce que la pente est raide, cet assemblage prend de la vitesse, celui qui est devant se retire en souplesse afin de ne pas passer dessous, et voilà ce gros tas filant en bas de la pente à fond la gomme pour s'arrêter droit au bord du chemin. Là on décharge l'échelle de son fourrage, on la remonte vide avec ses cordes et l'on recommence.

C'était du folklore, en quelque sorte, mais un travail qui avait son charme. Quoiqu'il fallait de bonnes jambes pour se yuquer sur des crêts où rien ne tient. Mais les enfants que nous étions alors, suivi par les adultes les plus dégnioulés, ont bon pied. Et surtout l'on compte sur nous ici plus qu'en d'autres endroits où c'est plat et qu'il n'y a aucune difficulté à charger. Et quoique l'on transpire à grosses gouttes sur ces Crêts de l'Epine alors que le soleil d'août est encore brûlant, l'on s'amuse, en quelque sorte. Et puis aussi, comme c'est le dernier champ de l'interminable série qu'on laisse derrière nous et que c'est ici que les foins se terminent, imaginez notre bonheur.

Non, mais tu y crois à peine, toi, que les foins soient achevés. Soulagement. Indicible. Seul regret, et il est de taille. Car maintenant que les vacances sont finies, lundi tu retrouveras déjà ta chaise à l'école dans une reprise abrupte. Mais va, oublie. Goûte à ce bonheur passager qui t'a envahi. Tu ne seras plus l'esclave de cette vaste entreprise paysanne de ton grand-père désormais, mais un garçon libre !

On a attendu le char longtemps. Et puis il est arrivé, qui est allé tourner à Bonport. Et une fois là, resté sur le chemin, on l'a chargé. Un joli char de petit foin de montagne, du foin mythique des Crêts de l'Epine, alors qu'aujourd'hui, cette zone si pentue, ne sert plus que de pâturage. On y voit des modzons toute la belle saison. Et de là ils contemplent le lac, le Pont, et là-bas au couchant, le village. Mais pour eux, qu'est-ce que le paysage, qu'est-ce que leur environnement ? Un arbre par-ci par là, pour un peu d'ombre. Où ces bêtes dessouchent des cailloux, où l'herbe est sèche d'avoir été foulée à longueur de saison.

Mais pour nous, le paysage, c'était autre chose. C'était notre univers. Le lac en particulier. Sur lequel, de temps en temps, on voyait la barque d'un pêcheur. Eh oui, même au cœur de l'été, surtout quand le ciel s'était chargé et qu'il pourrait y avoir de l'orage. Raison pour laquelle il ne fallait pas tarder, et charger en vitesse. Un joli char donc. Que tirait déjà la Land-Rover. Tantôt Mumu ferait du deux à l'heure sur le chemin encore de terre blanche à l'époque et avec des nids de poule. Pas que ca ballotte, pas qu'on aille verser ! On avait grimpé sur le char, on s'était tous mis sur le foin. Mais auparavant, quand tout fut presque achevé, on était vite remonté là-haut, en bordure du pâturage de la Roche, près d'un pierrier, et l'on y avait cueilli des épilobes en épis. Et revenu

en bas avec ces grandes fleurs élégantes, c'est la tante Esther qui nous avait fait un bouquet qu'elle avait attaché avec sa ceinture de similicuir bleue que d'ordinaire elle portait avec élégance autour de la taille. Sa robe d'été, un peu bouffante, était magnifique. Et puis l'on avait d'une manière ou d'une autre fixé ce joli bouquet à l'échelette qu'il y a devant le char. Et maintenant fouette cocher, tous dessus sauf l'oncle au volant, sa dent de râteau entre les dents, on se dirige contre le village.

Mes amis, ce jour-là nous étions des rois. On l'était tellement que l'on chantait. Les Tsun ont enfin fini les foin, les Tsun sont si fiers d'être d'une grande famille et de posséder un vaste domaine. Parfaitement, on chantait, fait sans doute unique dans nos activités d'été pendant vingt ans. Des chants d'école. Ronflants. De belles chansons. Quel bonheur d'être si haut. D'aller sans fatigue. De voir le lac. D'être peut-être regardés et admirés par les gens que l'on voit au bord du chemin, à proximité de la plage. Et surtout de savoir que ce char est le dernier.

La grange

Il était une fois encore monté sur le solin par les deux échelles successives. La première, en forme d'escaliers, menait sur une sorte de plate-forme qui pénétrait comme un coin dans l'appartement du haut. La seconde, une échelle ordinaire, plus longue cependant, plus casse-cou pour lui qui avait maintenant de la peine à arquer avec sa jambe, sa mauvaise jambe, la gauche, et sur laquelle il ne pouvait pas prendre un appui vraiment solide, conduisait plus haut sur le solin où il n'y avait que peu de lumière. Voilà un siècle que la maison existait, et la grange et ses dépendances restaient encore dans l'ombre. On en avait une belle encrassée, quand il fallait y aller de nuit. On s'y dirigeait alors les deux mains en avant, on s'y cognait contre le char, on risquait de s'empaler sur une fourche, de glisser sur une presse, tout ça parce qu'il n'y avait pas de lumière, justement, et que l'on n'avait pas trouvé une fois encore cette charrette de lampe de poche. Dieu sait où on l'avait mise.

Pour monter la deuxième échelle, il s'était crispé sur les pachons qu'il empoignait les uns après les autres. Il s'assurait. Il ne voulait pas faire la grande cupesse trop vite. A la vie, il y tenait encore. Ne pas se casser les reins. Il entendait les pachons craquer sous ses gros souliers. Et puis il fut tout en haut, sur les planches qu'il y avait dans la pénombre. Seule une fenêtre tout au haut du mur, à raz du toit, éclairait un peu la tête. Mais d'une manière parcimonieuse, à cause qu'il y avait des toiles d'araignées dessus, lesquelles en plus étaient pleines de poussière qu'on n'enlevait jamais. Des choses qui restent, voyez-vous, pendant des décennies sans qu'on ne s'en occupe. On ne touchait pas plus celles qui s'étaient agglutinées sous le toit, entre les chevrons, et que parfois, quand la tête était haute, on ramassait avec la tête. Heureusement qu'on avait

mis la casquette, car ce n'était pas du beau commerce que l'on ramenait quand on redescendait de ces hauteurs.

Pour y voir plus clair, il alla ouvrir la grosse porte de bois qui séparait le galetas du solin. Une porte dont la serrure n'avait jamais bien été. Pour l'ouvrir, on devait la soulever. Les gamins, par exemple, ils n'y arrivaient pas toujours, eux qui pourtant aimaient à fouiller partout, et surtout pendant les foins, quand ils venaient ici sauter dans le fourrage frais depuis le chariot. Alors la tête n'était pas encore très haute, ça leur faisait bien quatre ou cinq mètres de chute. Ils aimaient ces impressions que tu as, quand, en te lançant dans le vide, tu as l'estomac qui te revient au niveau de la bouche !

En restant tranquille quelques secondes là-haut il vit plus clair cependant. Alors il était là, debout dans le solin. Il s'y était toujours trouvé bien, dans cet espace de la maison d'ordinaire déserté. Le solin, pour lui, c'était comme un refuge.

- Personne ne pourra jamais me déloger de là, qu'il se pensait, personne. J'y suis chez moi. Et plus qu'ailleurs.

Il avait besoin de cette sécurité. Etre chez soi, et que personne ne puisse venir vous y embêter, d'une manière ou d'une autre. Etre seul. Pour réfléchir, pour revivre ces vieilles années, pour entendre aussi, parvenus par l'espace vide qu'il y a au niveau du mur entre les chevrons du toit, les bruits du monde extérieur. C'était la vie, dehors, tandis qu'ici, au-dedans, on est un peu hors de la vie. C'était le plein silence. Mais avec le fourrage, il semblait qu'il n'était pas mort, le fourrage, c'était quand même la vie. Une vie différente cependant, calme et recueillie, et surtout très lente. Solide dans tous les cas. Un fourrage qui permettrait de nourrir son bétail pendant près de six mois, Si ce n'est pas plus les crouilles années où à l'automne tu es obligé de mettre à crèche plus tôt, à cause que la neige, elle est venue plus tôt aussi, et au printemps alors que tu ne peux pas sortir ton bétail assez vite, parce que l'herbe, en conséquence d'une neige restée trop longtemps ou de la bise, elle n'a pour dire pas poussé.

Et là, du fourrage, il en sentait la bonne odeur. Encore qu'avec le temps, elle s'atténuait. Maintenant, les foins ils étaient faits depuis longtemps. On en était plutôt aux regains dont la récolte prenait place dans un coin qui se trouvait directement sur la chambre du faucheur. On en rentrait encore. Il sentait bon. Mais il sentait différemment du foin. C'était une odeur plus forte, plus profonde, qui n'était pas toujours éloignée d'une certaine odeur de moisi. A cause que le regain, qui est plus compact que le foin, donc qu'il se tasse plus, fermente plus en conséquence. On met la main dedans, on sent le chaud et le mouillé. Pourvu que ça n'aille pas mettre le feu à la grange, qu'on dit. Quand on plonge la main dans ce fourrage, il est comme élastique, à un point tel que quand tu y piques la fourche, il faut pousser à mort pour la faire pénétrer. Le regain, on dirait alors du biscôme. Il offre sous cet aspect élastique une grande résistance. Pour cela qu'il est si difficile à charger et qu'on aime mieux les foins que les regains, et même s'il fait plus chaud, que c'est au plein cœur de l'été et qu'on ne fait au monde que

transpirer, de la première heure de la journée à la dernière où l'on décharge encore.

C'était là, le solin, un monde de silence. Le monde des chats. Il vit ainsi quelque chose bouger sur la tête, là-bas contre le mur. Les chattes souvent y faisaient leurs petits. C'était là qu'on venait les chercher pour aller les tuer. Il en avait occis combien lui, de ces petits chats ? Et ça lui fendait le cœur quand il fallait accomplir cette triste besogne. Car c'est à lui qu'on demandait le plus souvent de le faire. Ses feux fils, tous costauds qu'ils étaient, ils rechignaient. Ils disaient :

- Vas-y donc, toi qui a l'habitude !

L'habitude de tuer, quelle triste qualification, qu'il se pensait. Alors donc, c'est le vieux qui se chargeait de ces basses-œuvres, deux ou trois fois par année, c'est selon, qu'il y ait une chatte ou deux. Quand il allait les tuer, là-bas, près du bois, il aurait voulu parfois pleurer. Et puis il se ressaisissait. On est obligé, voilà tout, qu'il se disait, autrement ils nous boufferaient. La grange en serait pleine. Et ils feraient leurs besoins partout, et en priorité sur le foin. Ce ne serait vite plus viable. Alors il fallait les tuer.

Combien de fois, plus jeune, n'avait-il pas vu mettre bas ses chattes. C'était affreux, en quelque sorte, de participer à ces naissances si émouvantes, vous ne le croirez peut-être pas, mais la chatte, quand elle met bas, presque toujours sans problème, quand vous êtes par hasard près d'elle et que vous la caressez, elle ronronne. Car elle a confiance en vous. Elle vous lèche la main, cette même main qui tuera ses petits. Affreux donc de participer à cet acte extraordinaire qu'est la naissance et de penser qu'on sera soi-même le bourreau de ces pauvres petites bêtes innocentes.

En ce temps-là, on ne parlait pas de stériliser les chattes. Alors, voilà, les petits, il fallait les tuer.

C'est le monde de la campagne, cru beau et poétique, en réalité souvent impitoyable. On tue les chats, on élève les veaux pour leur viande, on mène à l'abattoir ces vaches qu'on a aimées et qui portaient chacune un nom, qui avaient chacune aussi une personnalité. On fit de la sorte de la viande avec l'Alouette, celle-là même qui portait le sapin fleuri à la montée et que l'on retrouvait ensuite toute fière et belle, là-haut, sur le plan qu'il y a devant le chalet. On en était réduit à cela. A se faire grand maître de la vie et de la mort de son bétail, de toute vie, en somme, qui n'était pas celle des humains. On allait les chercher où, ces droits ?

Il était donc là, sur le solin, seul, silencieux, voire recueilli. La présence d'un chat ne le dérangeait pas, au contraire, elle meublait cet immense espace d'une autre vie que la sienne.

Il fit le tour de son domaine, maintenant qu'il y voyait un peu plus clair. Les yeux s'étaient habitués. Ce qui n'avait été que nuit était devenu une pénombre douce où il pouvait détailler des objets. Il ne risquait pas de tomber dans la grange ou sur un entrepont. Le chariot était au milieu qui bouchait l'espace où il

y a le grand vide. Et puis l'on avait déjà remis en grande partie ces barrières de bois que l'on peut enlever quand l'on décharge, simples perches posées entre des montants verticaux et qu'on assure, pour qu'elles restent en place, avec des clous sans pointe d'un côté, de l'autre recourbés pour former une boucle. On les attache avec des ficelles pour pas qu'on ne les perde.

Ses deux fils étaient ce jour-là au marché du bétail au village voisin, ses belles-filles à la cuisine, ses petits-enfants à l'école située juste à côté de la maison. Les deux bâtiments se touchent presque, s'il n'y avait pas une ruelle entre les deux. Ainsi deux grandes façades se dressent l'une à côté de l'autre vers le ciel. Il restait seul. On ne le dérangerait au moins pas, au contraire, il ne verrait pas âme qui vive. Il en serait d'autant mieux. Il pourrait plonger avec plus d'intensité dans ses souvenirs. Que vous reste-t-il d'autre que ceux-ci, quand vous avez pris de l'âge et que vous envisagez plus souvent qu'il ne le faut de partir ?

Il alla bientôt au monte-charge. Celui-ci ne servait plus depuis des années. Ses fils avaient installé la soufflerie, de gros tuyaux descendaient directement sur la grange qui pouvaient mener le soin sur la tâche. La soufflerie restait dehors, au pied du mur de la grange. On enfournait le foin là-bas et il ressortait sur le tas. Quel gain de temps par rapport à autrefois, qu'il se pensait, quand on devait tout charger à bras, fourchée après fourchée. On ne s'éreintait au moins plus. Suffisait simplement de tourner un bouton pour enclencher le système et puis d'enfourner. On faisait dix à douze auto-chargeuses d'un jour, tandis que dans le temps, quand on avait chargé ses quatre chars de foin, on arrivait au soir et l'on pouvait être content. Malgré cette amélioration, le monte-charge restait encore en place. Ses fils connaissaient son goût du vieux et n'avaient pas voulu l'enlever, quand bien même, maintenant, il ne servait plus.

Pour se mettre derrière, il faut monter sur une plate-forme par un grand pas. L'engin est fiché entre deux poutres verticales prises dans le plancher et clouées aux chevrons du toit. On est juste sous le toit. Ici les grands doivent se courber. Il toucha les manivelles. Il les connaissait bien. C'est qu'il les avait servies, lui. Le bois qu'elles ont été resté poli par toutes ces mains qui l'avaient tenu. Combien de milliers de fois ne les avait-on pas tournées, celles-là. Des milliers et des milliers de fois, pendant près d'un siècle. Étonnamment, avec ce système, si lourde était la charge, il ne s'était jamais démonté les reins, au contraire, il s'était fortifié. C'était même devenu autrefois, quand il était dans la force de l'âge, un homme tout en muscles. Et quand on lui en faisait la remarque quand il allait par exemple torse nu aux champs par les grandes chaleurs, il répondait :

- C'est grâce au monte-charge !

Tout en muscles, alors que maintenant, quand il se regardait dans la glace, il l'osait à peine, ce n'était plus guère qu'un sac d'os, avec une peau toute fripée. Il se faisait honte à lui-même, avec cette peau pendante, flasque, dégoûtante, qu'il se pensait. Encore beau qu'elle ne pue pas. En somme il n'acceptait pas ce qu'il était devenu physiquement. Son esprit gardait l'image d'un corps plein et

musclé, et quand il se regardait dans le miroir, il ne voyait plus qu'un vieux décharné. Repoussant !

Elle est triste, la vie, qu'il se disait alors. On ne devrait pas vieillir. On devrait mourir dans la force de l'âge. Surtout ne jamais se voir dégrader petit à petit. Il avait considéré cela comme un supplice majeur. C'avait surtout commencé à l'âge de soixante ans. Avant, il s'était bien tenu. Après, après, très tôt, son corps, il s'était comme fondu pour faire de lui ce qu'il était maintenant, une vieille peau. Une peau dont il ne voulait plus. Mais voilà, le problème, c'est qu'il n'avait que celle-là, il ne pouvait pas l'échanger contre celle d'un jeune. Et puis il n'y a quand même malgré tout, pas rien que la peau, il y a aussi l'esprit. Et à celui-ci, il y tenait. C'est-à-dire qu'il voulait vivre malgré ce qu'il était devenu, voir l'aube se lever chaque matin. Pouvoir quitter seul son lit, manger, et puis sortir sur le devant de la maison pour goûter à ces débuts de journée toujours beaux, porteurs d'espoir. Souvent Ca se dégradait l'après-midi, sur le coup de cinq heures, où la déprime lui tombait dessus comme une tuile qui aurait glissé du toit pour lui fendre la tête six mètres plus bas.

Là-haut, sous la poutre faîtière du toit, on voyait la poulie fixe enchaînée à elle, et puis la poulie mobile avec sous elle le croisillon et les chaînes repliées sur les quatre bras. Quand la poulie mobile était ainsi collée à la poulie fixe, on ne pouvait plus tourner les manivelles, elles étaient bloquées. Et pour faire redescendre de là-haut la poulie mobile, il fallait tirer sur la cordelette qui soulevait un contre-poids libérant le frein du tambour du monte-charge. Le tout se mettait en branle dans un grand bruit de roues qui tournent et font vibrer le cœur même de la maison. Il aurait aimé faire un tour ou deux de manivelle, retrouver les gestes d'autrefois. Il avait aimé cette opération, monter les chars de foin, peut-être comme personne au village. Ca lui était certes aussi une corvée, mais celle-ci, il savait la museler. Alors il était là, derrière son monte-charge, avec un second pour la deuxième manivelle. Et l'on y allait. Au début c'était aisé. Et puis, à mesure que le char se pendait au bout des chaînes, c'était plus difficile, c'est-à-dire plus lourd. Des fois, quand le foin n'était pas trop sec, on croyait soulever du plomb. Il ne renâclait pas là non plus. Il avait les deux pieds posés solidement sur les planches, et hardi petit, il tournait, et il tournait rond, il tournait régulier et non par à-coups. Il savait y faire. Il aimait aussi à ce que le second fasse de même, à ses côtés, tourner régulier. De cette manière à deux on vous montait facile un char. On était tout à son travail. On sentait la transpiration vous couler dans les yeux. On ne relâchait pas son effort. On n'arrêtait pas qu'on ne soit en haut. On voyait le char prendre tout l'espace du trou, monter, manger la lumière peu à peu, et puis faire l'ombre presque complète. Il semblait alors qu'on travaillait dans la nuit. On entendait le bruit des roues dentées, du câble s'enroulant sur le tambour et qui, quand il était dans le bord et montait sur le tour précédent pour glisser soudain à sa juste place, craquait. Le câble craquait, la poutre faîtière du toit là-haut craquait aussi, et quand le foin était lourd, on aurait pu croire même qu'elle allait céder. Ou que le câble lui-même casserait,

qui vous reviendrait dessus avec une vitesse telle qu'il vous ferait une immense balafre au milieu de la figure, vous aveuglerait pour le restant de vos jours. C'était là un travail de titan. Mais il avait son charme. On transpirait à grosses gouttes. On avait le bas du dos tout mouillé. Et puis en même temps l'air du dehors provenant de l'entredeux des chevrons, à cause de cette transpiration, il vous rafraîchissait. Ça faisait du bien. Et puis aussi on comptait les coups de manivelle. Quand on arrivait à cent, on savait que les trois quarts étaient faits. On arquait doublement. Il en faudrait encore une bonne trentaine pour que l'on voie enfin le char plus haut que le niveau du chariot. Quand l'on arrêtait, il y avait dans la grange un grand silence. Mais pas longtemps. Car maintenant il fallait repousser le chariot dessous le char de foin et puis redescendre celui-ci par une savante manœuvre du monte-charge menée à deux. Enfin cette immense masse s'était affaissée que l'on pourrait décharger après que l'on ait décroché les chaînes, repliés celles du croisillon sur ses quatre bras et enfin remonté le tout au niveau du toit. Ce ne serait pas facile. L'un à se dépondre les muscles du ventre et les reins sur le char, et il le ferait d'autant plus qu'il ne connaîtrait pas l'ordre dans lequel avaient été mises tantôt les fourchées, l'autre à s'empêtrer dans le foin qu'on lui jetterait sur la tête.

C'était quand même le bon temps, qu'il se pensait. A l'époque l'on était, si ce n'est jeune au moins dans la force de l'âge.

Et il touchait le tambour, maintenant, à défaut de travailler. Il sentait avec les mains le câble, qu'on ne peut pas lisser, à cause qu'il y a des esquilles qui te blessent d'une façon douloureuse, la cordelette, le contre-poids. Rien qui n'aurait plus été, tout fonctionnait encore. Il touchait les dents des roues, la petite rondelle de bois sur laquelle passait la cordelette. Il touchait tout pour se remémorer. Il n'avait rien oublié Aucune image qu'il n'ait perdue, si insignifiante était-elle. Pour lui, les images d'autrefois, elles avaient toutes leur valeur. Rien ne peut être indifférent à celui qui a aimé. Les petites choses ont leur importance aussi bien que les grandes. D'ailleurs pas de grandes choses sans les petites. Tout se tient. Nos échelles de valeur ne sont que relatives. On aurait pu se ficher de lui et de ses réflexions apparemment si terre-à-terre. Il n'y aurait pas fait attention. Il savait que ces dernières avaient leur valeur. Que rien ne peut être jeté comme ça à la poubelle de ce que nous avons vécu. Ce serait mépriser la vie de l'homme, méconnaître celui-ci dans ce qu'il possède de fondamental : un métier qu'il aime et qui fait sa vie.

Et c'était pourtant fini, maintenant, ces anciennes façons de faire. Puisqu'il y avait désormais la soufflerie. C'est la vie, qu'il se disait. Un engin remplace un autre engin. On montait tout à bras autrefois dans les maisons, ici et dans les autres fermes du village, à la fourche pour les rétrogrades, au monte-charge pour ceux qui avaient su prendre le train en marche. Et aujourd'hui on installait des souffleries. Et Dieu sait ce qu'on aurait demain, du foin compressé peut-être, qu'on n'aurait plus besoin de grange, que de simples réduits suffiraient à contenir une récolte entière de sacs de super concentré. Et que celui-ci, on le

ferait même directement aux champs. Alors il ne voyait plus qu'un seul paysan pour tout le village. Avec une immense machine qui ferait tout. La fauche, le séchage, le conditionnement. Tu avancerais avec elle en plein milieu des champs plats, pour les pentes tu aurais des bras de trente mètres de long qui te ramèneraient le fourrage à la machine, et ce qui ressortirait, directement en sacs, ce serait justement ce super-concentré. Des choses qu'on ne peut croire aujourd'hui, à peine imaginer.

Ca n'avait pas s'importance, en somme. Il est toujours vain de regretter ce qui fut. Car ce qui fait le présent, si moderne cela soit-il, un jour à son tour sera remplacé. Les métiers changeront. Certains même seront abandonnés. C'est ça, peut-être que ces champs, on ne les fauchera plus que pour laisser le foin pourrir sur place dont on ne saurait que faire ailleurs. Sait-on ? Ainsi nul ne se fixera jamais sur un système, même jugé parfait. Il y a aura toujours du changement. Mais quoi qu'il se passe, qu'il se pensait encore, c'est quand même que la terre, elle reste. La terre et l'odeur du foin. L'odeur du foin fauché et puis bientôt celle du foin sec. Des choses qui ne devraient jamais disparaître, des choses sécurisantes, éternelles.

Il voyait un peu de jour par les espaces laissés vides entre les chevrons du toit au niveau des murs pour créer de l'air et permettre que celui-ci aère la tache toujours trop humide et trop chaude en période de récolte. Il ne serait pas bon dans une grange que tout soit fermé. Il entraît aussi par ces mêmes espaces le bruits du dehors, un tracteur qui passe, une voiture aussi. Depuis cinquante ans au moins, où l'on n'entendait plus le pas des chevaux. Il se souvenait quant au village pourtant on ne connaissait que celui-ci, alors qu'on percevait d'ici le bruit des fers sur les cailloux du chemin, plus tard, sur le goudron. L'on entendait de même les roues à cercles. C'était un grand roulement. Et l'on savait, même que l'on restait dans la grange, qui passait ainsi à deux pas de là, car les engins de chacun, ils ne font pas tous le même bruit.

Il était bien, là, seul, à penser à cette vie passée. Il n'avait pas d'amertume en lui. La vie, celle de la campagne, il s'entend, elle se continuerait. Déjà par ses deux fils qui avaient repris depuis longtemps déjà le domaine, encore qu'il gardait la propriété des champs, et puis probablement par les fils de ses fils. Il y aurait continuation. La famille, elle resterait attachée à la terre. Il ne serait pas bien qu'elle décroche, qu'elle oublie ce monde paysan qui nous a fait. Si l'on réfléchissait, on pouvait penser qu'on pratiquait l'agriculture et l'élevage depuis des milliers d'années. Aussi loin qu'on pouvait remonter dans son histoire, les hommes de sa famille, ils avaient toujours été des terriens. Aucun autre métier principal ne se décelait dans cet immense passé. On était lié à la terre par un pacte sacré. Il ne convenait pas de rompre celui-ci, surtout maintenant que trop de paysans se désistent. Il fallait tenir, aller à la rencontre des siècles à venir toujours attaché à la terre, que l'on sache à jamais dans cette grande maison le nom des champs, et que l'on apprécie le travail que l'on accomplit. Que cela soit vital. Plus que le rendement. Car s'il n'y avait plus que cela, paysan, ce ne serait

plus qu'un métier comme les autres, avec des comptes, de la rentabilité, du réalisme. Certes il y a cela, mais il y a autre chose, de plus grand. On n'est pas des mécaniques. On est homme, avec des sentiments tels que l'attachement, la fidélité. On n'est pas des êtres mouvants qu'une mode égare. On est solide, on croit à des valeurs elles aussi solides. Les autres ne nous changeront pas. On va son chemin avec certitude.

Est-on normal quand on pense ainsi, se disait-il là-haut sous son toit, dans la pénombre douce de ces lieux qui lui faisaient apercevoir les objets non plus noirs comme avant, mais bruns. Faudrait-il, pour être, devenir mouvant, adaptable ? Ca ne marche pas ici. Alors hop, tu changes illico presto et ailleurs, où que tu te sois posé, même de l'autre côté de la terre, ça boume ! Des trucs comme ça. Est-on attaché à des valeurs périmées, à des valeurs d'autrefois, quand les choses étaient posées chacune bien à leur place ?

Il ne pouvait pas répondre. Il n'avait pas le recul nécessaire, il lui semblait. Il avait toujours vécu de ce métier-là, lui, et dans cette maison-là. Il n'avait pour dire pas voyagé, restant dans sa maison comme un clou planté sur une planche, un être que l'on ne déplace pas sous peine de mort. Il était si engagé dans les choses de la campagne qu'il n'aurait pas pu juger de la réalité de son état et de la valeur de ses certitudes.

Il restait donc là, à penser à cette forme de vie, sans précipitation, sans crainte non plus. Était-ce vrai, pourtant ? Car maintenant, il était seul. Certes, il lui restait ses fils et leur famille, mais sa femme, elle l'avait quitté depuis longtemps déjà, et elle lui manquait. Tenez, quand il redescendrait d'ici, elle ne serait pas là pour l'accueillir quelque part dans cette maison, à laquelle il aurait pu dire ses idées. Qu'il garderait pour lui. Ses deux belles-filles, elles trouvaient trop qu'il n'avait pas su évoluer, qu'il regardait trop en arrière et ne savait pas se projeter vers l'avenir. Des trucs pareils, des fois, ça le mettait en colère, il en avait de ces rages rentrées ! Mais d'autres fois, il gardait le sourire. Comme si à son âge on pouvait regarder vers l'avant où il ne restait plus que le caisson. Et sa femme, elle était elle aussi derrière et non devant. Qu'il aille la retrouver un jour ? Il l'aurait bien voulu le croire, mais il n'y arrivait pas. Il avait beau se forcer, la parole divine, en lui, elle n'accomplissait aucun miracle. Elle se heurtait au contraire sur le mur de sa raison et de ses certitudes. Non pas qu'il n'ait pas cru en Dieu. Mais s'il en remettait à lui quelque part, il ne pouvait rien imaginer de concret. Il disait : _

- On verra quand on y sera !

A sa femme, il y pensait souvent. C'était surtout la nuit qu'elle lui manquait. Il était seul dans le grand lit qu'il n'avait pas voulu changer, en souvenir. Il mettait la main à droite, là où elle était autrefois, lui il restait à gauche, il ne sentait rien, aucune présence, aucune chaleur. Il n'y avait que lui dans le grand lit. Et parfois il y avait froid, avec les pieds glacés. Ah ! qu'il est dur d'être seul après que l'on ait été deux dans la vie et que l'on se soit appuyé l'un sur l'autre, et même que ce n'était pas toujours facile dans les rapports, on n'est pas de bois.

Les enfants ? C'était précieux certes, mais ça ne compense pas. Il restait seul. Et seul il attendrait la mort. Quand il pensait à celle-ci, plus souvent qu'à son tour désormais à cause de sa trop grande sensibilité, il se disait :

- Pourvu que je ne souffre pas. Que je ne voie rien.

Il avait surtout peur qu'un jour, c'était sa hantise absolue, il ne puisse plus souffler. Qu'il ouvre la bouche toute grande et qu'il n'y ait rien quand même qui ne vienne, comme si soudain il n'y avait plus d'air nulle part à respirer.

Il sentait l'odeur du regain. Il s'était assis sur la plate-forme du monte-charge, dans le bord. Ses deux pieds pendaient dans le vide sans qu'il n'y ait aucun danger, car un plancher était là, à un mètre cinquante en dessous. Et puis même sur celui-ci, il y avait déjà une couche de fourrage de cinquante centimètres d'épais. Ça sentait bon le regain partout, en fait, maintenant qu'ils faisaient cette seconde récolte, ses fils. Ils le montaient certes aussi avec la soufflerie, mais de la tâche aux différents pontons, ils étaient encore obligés d'y aller à la fourche. Pour ça de même qu'ils l'avaient fait pour le foin, qu'ils étudiaient un nouveau système de manutention.

Il faisait aller ses jambes dans le vide. Cela ne dérangeait pas son arthrose que parfois il oubliait. Non pas qu'il redevienne jeune, ça non, sa carcasse, elle avait son usure, mais l'on s'habitue à son état, on fait avec.

La chatte s'était sortie de là-bas, la vieille, qui ne pouvait plus avoir de petits, tant peut-être elle en avait eu. Elle s'était usée à ce jeu-là. Elle vint se frotter à lui en passant sur le ponton. Alors il la caressa, l'ayant prise sur les genoux. Il avait toujours aimé les chats, lui, Il lui semblait qu'ils étaient nécessaires dans une maison pour la faire vivre vraiment. Les bêtes à l'écurie, les poules au poulailler, les chats dans la grange et tout autour. Il pensait qu'il y en avait toujours eu dans la maison depuis que celle-ci existait, cela faisait plus d'un siècle. Ils aimaient cette grange, avec ses coins et ses recoins, ses zones d'ombre, ses caches secrètes.

Il entendit du bruit à la grange. Il ne bougea pas. C'était probablement l'une de ses deux belles-filles qui sortait nourrir les poules. Il ne faisait rien de répréhensible, là, sur le solin. Malgré tout il ne tenait pas à ce que l'on sache qu'il y était. Il y avait sa vie secrète, avec ses pensées propres. Il s'était formé un monde qui n'appartenait désormais qu'à lui seul, et il le peuplait de sa seule présence. Qu'on ne l'y dérange pas !

Le temps passait sur sa retraite. Il ne s'en allait pas. Il lui semblait que s'il le faisait maintenant, il romprait un charme. Il était envoûté par ce côté extraordinairement paisible des lieux. Il percevait avec une acuité formidable chacun de ses éléments, si modestes soit-il.

Il pensa à la vie en général. C'est drôle, qu'il se dit, dans celle-ci on doit avoir un temps vrai et un temps qui ne l'est pas. Et le temps vrai, pour lui, même qu'il était dans la force de l'âge, le temps vrai, il le situait plutôt quand il avait père et mère et qu'il vivait avec eux. Ainsi donc il y aurait eu plusieurs temps vrais dans sa vie. Il avait sauté d'un temps vrai à un autre temps vrai. Si bien que

maintenant il y avait confusion. Il ne savait plus au juste lequel avait été le bon, le vrai de vrai, le plus solide, le seul en fait que l'on souhaiterait vraiment vouloir revivre.

Il eut soudain comme la certitude que dans sa grange, plus précisément dans son solin, à cause que la lumière, quand on s'est habitué à la pénombre, est douce, qu'il était au cœur du monde, protégé totalement et à jamais de tous les mauvais coups que l'on peut porter à l'homme. C'était un lieu secret que ne connaissait personne d'autre que lui, où il goûtait depuis un bon moment déjà un état de grâce pour dire absolu. Il s'y recréait, il s'y régénérât. Il serait à nouveau bon pour un mois de vie sereine après ça. Il avait l'exaltation tranquille. Etre si bien, et puis tout à coup, parce qu'on se serait éloigné de ces lieux, être mal, lui apparaissait impensable. Il faisait sa réserve de sérénité pour des jours et des jours.

Parfaitement, qu'il se disait à lui-même, c'est là où convergent toutes les lignes positives qui font le tour de la terre, le point central exact. En réfléchissant un peu, il pouvait savoir que c'était présomptueux de sa part de fixer un point qui aurait été supérieur aux autres de par sa situation, et que des cœurs du monde, il devait en exister des mille et des cents. Il ne pouvait pas s'empêcher cependant de penser tel qu'il le faisait, il n'arrivait pas à concevoir, en son incroyable naïveté, un autre endroit où l'on aurait pu être plus à l'aise qu'ici. Personne ne l'y malmenait, ni par le geste ni par la parole. Et puis soudain il pensa aux siens, à lui. En quoi était-on ici supérieur aux autres, comment se pourrait-il que l'on puisse rencontrer dans cette maison plus de bonheur que dans les autres du village ou d'ailleurs ? Avait-on plus l'amour des hommes ? La tolérance nous était-elle plus chevillée au corps ? Voyait-on les choses d'une manière plus juste et plus large ? Il avait la certitude que non. On était dans le gros tas, voilà tout, ni pire ni meilleur que les autres. On n'avait aucune qualité transcendante, aucun génie particulier. On vivait, quoi, on gagnait sa croûte en faisant son boulot. Plutôt à la sueur de son front que grâce à ses méninges. Et l'on ne laisserait surtout pas plus de trace ici-bas que les autres. Nous aussi, on retournerait un jour à la poussière.

La poussière... Il la voyait voler dans un rayon de soleil qui se frayait son chemin entre deux tuiles du toit et les planches espacées de la sous-couverture pour venir mourir ici sur le plancher, en un tout petit rond. S'il se mettait au travers du rayon, alors il voyait la tache lumineuse se poser sur ses habits. S'il y mettait l'œil, en s'inclinant, il était ébloui par elle. Il y avait le soleil, là-bas, au-delà du toit, dans l'espace englobant le village. Il y avait l'ombre, ici. Et de la lumière de là-bas, ce qui en arrivait ici, ce n'était que ce mince rayon lumineux dans lequel jouaient des paillettes dorées. Un petit trait de lumière presque vivant. Il oscillait, qu'on aurait pu croire, il vibrât et rendait l'endroit plus paisible encore. Un tel rayon n'aurait pu trouer, c'est certain, qu'un espace de paix et de recueillement, tel que celui-ci, qu'il habitait de sa présence sans déranger aucun de ses éléments. Il s'intégrait aux lieux, il s'y fondait pour y

trouver cette forme de bonheur que ne peuvent deviner que ceux qui ont connu en leur vie une grange ou un galetas, lieux secrets découverts le mieux aux premiers de l'enfance. Cette perception qu'il avait ainsi des choses et des lieux, lui était une forme de jouissance qu'il goûtait pleinement. Il n'aurait donc pas tout perdu de la vie, puisqu'il aurait au moins connu cela. Et c'était quelque chose, quelque chose de fondamental, même l'immortel, il aurait dit.

Était-ce parce qu'ici il n'y avait pas assez de lumière, que la pénombre, à la longue, ça ne saurait suffire, alors bientôt il redescendit les deux échelles dont il fit craquer les pachons usés de la première, pour être aussitôt ensuite sur le pont de grange où il alla vers la grande porte ouverte. Dehors c'était la grande lumière. Le soleil donnait en plein. A tel point, parce qu'il était resté longtemps dans l'ombre, qu'il en eut mal aux yeux. Il gagna d'abord la passerelle, et de là il regarda une fois de plus les poules en contrebas dans le poulailler. Elles l'étonneraient toujours dans ce que leur vie a de primitif, de mécanique même. Il s'était appuyé à la barre. Il les fixait, et puis il ne les fixait plus, les yeux perdus dans le vague. C'était aussi son coin, ici. Il ne savait pas au jute pourquoi, mais la grange, le pont, la passerelle, c'étaient des refuges où il s'était toujours trouvé bien depuis son enfance. Était-ce parce qu'il faisait vite chaud le matin, et que même par temps de pluie, si l'on se mettait dans une encoignure, on trouvait son confort ? Jamais ici il ne se serait de trop. Là-bas, dans la cuisine ou dans la chambre de ménage, maintenant qu'il était seul, il avait souvent l'impression de gêner, avec cette peur permanente, oui, d'être de trop. Son existence se rétrécissait sans qu'il n'y puisse rien. Il n'était pas loin de dire :

- Voici venu le temps qu'ils aillent me perdre dans la forêt !

Des mœurs que pourtant l'on n'avait pas.

Puis il quittait la passerelle pour retrouver le banc, son banc, sur lequel il pouvait découvrir l'usure qu'il avait créée rien qu'en s'y asseyant chaque jour. Il y poursuivait ses réflexions moroses. Se souviendrait-on longtemps de lui, qu'il se demandait ? Il avait sa réponse. Quelques années certes, comme pour tout un chacun, et puis on l'oublierait. Comme l'on avait oublié tous les autres. La vie, en fait, n'est-elle pas qu'une longue suite de destinées diverses dont toutes, quelles qu'elles aient été, sont condamnées à être oubliées, fondues les unes dans les autres pour former ce qu'on appelle le passé ?

N'empêche, il était bien, là, assis sur son banc. Il regardait les hirondelles. Plutôt les martinets. Ils passaient en sifflant entre les deux maisons. On aurait dit qu'ils jouaient. Peut-être que réellement ils le faisaient. Quelles siclées quand même, stridentes, parfois à te percer les oreilles. Presque autant que celles des gamins qui étaient dans la cour maintenant pour la récréation. Il les entendait précisément, et même que la cour est au couchant du collège, et que lui, il était au levant de sa maison. Il ne savait pas comment ils arrivaient à les pousser si hautes. Il lui semblait que lui, quand il avait cet âge-là, il n'avait jamais crié de la sorte. Et c'est vrai qu'il était plutôt silencieux et réservé parmi les autres, qu'il

y avait déjà en lui comme une retenue qui l'empêcherait à tout jamais d'être vraiment naturel parmi les autres. .

Il ne quittait pas les martinets des yeux, et puis là-bas, les hirondelles. Eux tous, ils avaient l'air si heureux de pouvoir voler. Ce devait quand même être formidable que de pouvoir le faire. Lui, il aurait aussi voulu voler, étendre les bras et puis monter dans les airs pour aller se promener au-dessus de son village. Quel paysage, et quelles sensations ! Oui, il aurait été heureux, là-haut. Peut-être même qu'il y aurait rencontré Dieu, ou ces anges auxquels il croyait quand il était petit ? De beaux anges avec des habits blancs et des cheveux blonds. Il aurait aussi été sur le lac, là-bas, au fond du vallon. Il ne l'apercevait pas d'ici. Mais s'il faisait deux pas sur le pont de grange, extérieur, disons plutôt la rampe d'approche, pour gagner le Crêt-du-Puits, qui est la route secondaire qui passe à deux pas d'ici, il pouvait le voir dans son prolongement, avec la Dent dans le fond, pour fermer la Vallée.

Là-haut... Il savait que les choses y sont plus belles. Il pouvait le dire d'être monté souvent autrefois sur le toit de la maison pour y changer des tuiles. Alors, quand il avait fini son travail, il gagnait le faite et de là, un pied de chaque côté du toit pour avoir son plein équilibre, il contemplait le village. Comme c'était toujours par grand soleil qu'il grimpait sur le toit, afin de ne pas glisser sur des tuiles encore humides, le village, il le trouvait plus beau, plus lumineux que d'ordinaire. Et plus encore quand c'était l'heure de la récréation et qu'il entendait sicler les élèves. Ces bruits perçants ne le dérangeaient pas. Au contraire, ils le rajeunissaient. Il croyait se revoir lui aussi là-bas, parmi ceux de son âge, alors que la maison était là, réconfortante, protectrice, à deux pas.

Et là sur son toit, s'il étendait la main contre en haut, il aurait pu croire pouvoir décrocher un nuage pour le mettre dans sa poche, en faire des provisions pour cent ans, des provisions de nuages et de lumière...

Il était là, sur le banc. Il entendait les poules. Et puis il voyait le chat, presque à ses pieds, qui se réveilla soudain pour se rouler dans la poussière.

Alors lui, comme il lui arrivait souvent maintenant, il s'assoupit.

Les Rondelets

On pourrait écrire un livre sur cette période des foins. Les odeurs, celle du foin bien sec en particulier. Les images, elles sont innombrables. Elles nous portent des bords du lac aux coins les plus éloignés du village, par là-bas aux Grands Billards ou plus au sud, du côté des Vyfffourches, royaume des Coquoz quand ils semaient la terreur en ces lieux. Les bruits, celui des chars à cercles sur le goudron ou sur les chemins de terre, ou encore celui des monte-charges, avec leur grand roulement, que ce soit électrifié ou que l'on en reste à tourner les manivelles à la main. Les souvenirs, se pressent, multiples, avec des détails que l'on pourrait croire superflu... Mais non, rien de ces saisons passées ne le serait. On verrait par exemple encore des alouettes au-dessus des champs, avec leur

chant que l'on a oublié depuis des lustres, et bien entendu, l'on se souviendrait de ces neuf heures pris aux champs, assis sur une borne ou sur une veste que l'on aurait enlevée après que le soleil serait devenu trop chaud pour la garder.

Des milliers de souvenirs et des épisodes aussi nombreux que notre grand-père n'avaient de champs, ceux-ci parsemés sur l'entier du territoire de ce village, si bien qu'on l'a connu de manière intime de la plus lointaines borne du côté du Séchey, à ces champs très hauts perchés du côté de l'Epine. On sait tout ça, les noms, les inclinaisons. On connaît les bosquets, les petites combes. On a vu les hirondelles, nombreuses, on a fait fuir devant nos pieds les grosses sauterelles vertes qui faisaient des bonds de près de deux mètres.

Un épisode, c'est quand l'on fenait aux Rondelets. Les Rondelets, c'est en dessous des Grands Billards. C'était un champ si raide que pour finir notre père, son propriétaire légitime, il l'avait boisé dans le haut. Je l'avais aidé à planter les sapins. Aujourd'hui c'est une forêt touffue avec des arbres de quinze à 20 mètres de haut. On ne s'y reconnaît plus. Le bas quant à lui est resté tel qu'il était, mis à part que l'on ne le fauche plus, le réservant à la simple pâture à cause de sa pente excessive.

Mais alors on le fenait encore du haut en bas. On fauchait à la rapide, après qu'il eut été fauché tout entier à la faux. Fallait se cramponner dans le haut pour ne pas cupesser avec son engin. C'était un petit foin de montagne, très odorant, avec des myriades de rhinanthès velus, vous savez, ces plantes qui, quand elles sont sèches craquent sous le pied.

Le foin y était vite sec. Une tournée et le lendemain déjà, juste après midi, on pouvait le ramasser. Fallait alors commencer dans le haut et rassembler le foin qui formait vite des rouleaux que l'on pouvait faire aller en les poussant avec les fourche à mi distance, puis bientôt juste à côté du chemin du bas où on le chargerait. Ça paraît impressionnant, un champ comme celui-là. Et pourtant avec un peu de peine, et surtout une certaine technique et de la volonté, il est vite fené.

Il y faisait un chaud terrible, là, en plein soleil, avec une inclinaison qui aurait pu faire de cette terre une bonne vigne ! On ne l'a jamais essayé. On s'est contenté de ce petit foin de montagne dont l'odeur, il faut le dire, était un ravissement. On s'en serait mis plein les narines de telles odeurs. Elles étaient ce qu'il y a de plus fort au cœur de l'été. Et le foin était si sec qu'il craquait tout entier sous les pieds.

Y avait mon père qui y venait aussi, malgré qu'il ait eu quelque peine à se déplacer à cause de ce qu'il nommait sa mauvaise jambe. Car c'était son champ, il l'aimait, il y tenait. Et surtout il avait plaisir quelque soit la difficulté à venir y donner un coup de main.

Mon père, personnage caractéristique, voire unique. Il était tout d'abord allé à la laiterie tourner ses fromages. Puis il était venu jusqu'ici avec son vieux vélo militaire qu'il avait couché dans le talus tout en bas. Alors, tant bien que mal, il avait gravit la côte, au moins à mi-pente où il y avait comme un chemin où

d'aucuns se seraient permis de charger. Mais nous, allez hop, le foin tout en bas. Une fois que les rouleaux sont faits, ils glissent sur le foin non encore rassemblé comme sur du savon. Ou presque.

Mon père, qui ne faisait jamais dans le léger question d'habillement. Une camisole, toujours indispensable, j'en fais toujours de même, c'est vraiment formidable, la camisole, et sa chemine dont il avait quand même retroussé les manches. Pour le bas, double pantalon, à cause des mouches, qu'il disait. Quant à savoir comment il pouvait les supporter, mystère. Avec les bretelles pour les tenir, et la ceinture pour les rapprocher du corps. Il devait transpirer comme un diable, là-dessous, et pourtant il supportait. Et tous ces habits, avaient encore cette odeur un peu acide de la laiterie et de son lait, petit-lait et fromage. Odeur particulière mais pourtant familière qui caractérisait cet homme un peu hors du temps. Dans tous les cas personnage quelque part fascinant, parce que sans vouloir être d'aucune manière dans le moule. Il a ses habitudes et il y tient. Et là s'il transpire à grosse goutte, c'est son affaire. Que le foin est odorant, aux Rondelets. Qu'il est sec. Qu'il fera l'affaire des vaches cet hiver qui s'en régaleront.

On a fini de mettre en tire tout en bas du champ, Précisons que le bas ne nous appartient pas, mais qu'étant déjà fauché, pas de problème d'y rouler le foin. On voit tout à coup arriver le char. Avec la land-rover devant et non plus déjà le cheval. La land-rover, ça ne date pas de hier, bien plutôt d'avant-hier, de cet après guerre où les américains nous ont amené le style. Et alors maintenant l'on charge. Le foin est léger, ce n'est pas trop difficile. C'est moins pénible dans tous les cas que de l'amener à port de camion, si l'on peut dire, soit de le rouler depuis ces hauts si pentus. Mais par-dessus tout cela, ces souvenirs, ces images, ces sons parce que le foin craque sous le pied, il y a son odeur. Inimitable. Inoubliable à jamais. C'était aussi cela, les foin, au cœur de l'été, quand il fait si chaud que vous pouvez croire que plus rien par ici ne saurait repousser.

On a de ces idées, parfois !

Des vaches dans les champs

C'était avant la réunion parcellaire de 1959-1960. Chacun possédait encore les champs tels qu'il les avait hérités de ses prédécesseurs. Les parcelles étaient multiples, et parfois minuscules. D'autre part situées en général au quatre coins de ce vaste domaine. De ce fait les foin constituaient une véritable pénitence.

Pour les pâtures d'automne, alors que les regains sont faits, que l'herbe a pu repousser quelque peu, avec même l'abandon du dernier regain pour les champs que l'on n'avait pu faner qu'en dernier lieu, il y avait l'impossibilité que chacun aille pâturer des briques si dispersées. Il avait donc fallu s'associer pour créer ce que l'on nommait la société des regains. Une commission passait sur l'ensemble du territoire dont le secrétaire notait les appréciations dans un carnet oblong. On taxait ce qu'il restait de regain sur telle ou telle parcelle. On se chipotait à

l'occasion, estimant que sa dernière herbe n'avait pas été assez taxée. Mais l'un dans l'autre, par obligation plutôt que par goût immodéré des choses en commun, on arrivait à s'entendre et surtout à faire durer ce système qui présentait des avantages certains. Il avait duré pendant des siècles.

C'était libre pâture sur tout le territoire du village. Seule une barrière protégeait la ligne de chemin de fer et une autre délimitait les deux territoires des Charbonnières et du Séchey.

Le matin, aussitôt la traite achevée, on lâchait. Les bêtes sortant de l'écurie pouvaient désormais aller libres là où elles le voulaient. Et celles-ci, connaissant parfaitement les lieux où l'herbe est la meilleure ou reste la plus abondante, savait choisir leur direction. Elles montaient parfois jusqu'au niveau des maisons foraines qui participaient aussi à ce système.

Libre pâtre. On voyait des vaches partout dans les champs. On entendait le tintement de leur sonnaille où que l'on aille. Elles erraient sur ce vaste territoire par troupeaux, en général, ne se mélangeant qu'incidemment avec les autres. Plutôt elles retrouvaient les collègues d'alpage avec lesquelles, là-haut, elles avaient fraternisé. Le soir, elles pouvaient rentrer d'elles-mêmes à l'écurie. Mais souvent aussi elles avaient décidé de traîner un peu, si bien que l'on envoyait les gamins les rapercher. Parmi lesquels naturellement, fils de paysan et de laitier, j'étais aussi.

C'est ainsi que mézigues, si peu paysan, je pus connaître plus ou moins bien notre propre bétail. Non pas que j'aie été un fin connaisseur, mais à force, et puis de les voir ensemble, j'avais fini par les différencier. Un exploit qui m'étonnait moi-même. C'était aussi les vacances d'automne, quand les travaux que l'on attendait de nous étaient moins nombreux. Le temps des pique-niques à la limite des pâturages, des feux dans la forêt, du petit groupe que nous formions. Un joli temps quand il fait beau, que les arbres changent de couleurs et que leurs feuilles commencent à tomber. Il plane sur tous cela et sur ces vacances, comme un fumet de nostalgie, mais en même temps de saveurs profondes. Il semble que l'on vivait presque de manière plus intense qu'en été, que les choses étaient moins superficielles, plus romantiques aussi.

Des vaches dans les champs. Sur la route parfois. Mais à l'époque la circulation n'était pas assez nombreuse pour que cela pose problème.

On était libre. On s'était fait des fouets, ficelles tressées mise au bout d'une branche de noisetier belle droite incisée en son extrémité pour recevoir l'attache. Fais claquer ton fouet. Tu es le gardien de ces vaches et de ces génisses. Tu as la responsabilité de leur rentrée à l'écurie. Tu es déjà un grand.

C'était en fait pour les veaux que cela posait problème. Ils n'avaient aucune discipline et ne rentraient jamais d'eux-mêmes à l'écurie, quelque soit l'heure. On les trouvait souvent à l'extrémité du territoire, tout là-haut sur les replats de l'Epine où on ne les voyait plus. Mais on les savait là-bas où nous nous dirigions d'office. Ce raperchage nous amenait à faire bien des pas. En même temps il nous permettait de découvrir l'entier du territoire de ce village dont les

régions nous étaient connues nominalement. Il y avait les Crêts de l'Epine, le Chenailon, les Grands Billards, les Landes. Il y avait le Gros Tronc, les Frênes, les Vieilles Maisons, On trouvait encore les Ecrottaz, la Sagne, le Cul de l'Etang, le Plat du Séchey. Rajoutez à cela les Cruilles, les Grayets et la Guenettaz et vous aurez connu l'essentiel de ces bons vieux noms d'autrefois qui me sont encore parfaitement connus. Pour les autres enfants, on ne sait pas trop. Il est possible que ceux-ci les aient perdus, comme aussi ils ne connaîtront plus les centaines de mots concernant notre langage combier. Tout se perd. Tout fout le camp. Il ne restera rien un jour de ce patrimoine linguistique. Tout leur sera indifférent, hormis leur gadget électronique sans lesquels ils se sont perdus.

Ils auront tout perdu tout en croyant s'être trouvé un avenir bien meilleur que le nôtre !

La saveur de cette terre leur échappera. Les souvenirs qui lui sont liés leur seront minces. Ils n'auront surtout pas connu les vaches en champs. L'automne, les feuilles mortes, celles du marronnier qui s'est dépouillé d'une seule nuit, alors qu'il avait gelé.

Vaches en champs, c'est aussi l'heure des vacherins. Les deux sont liés. C'est là l'une des caractéristiques de notre village. Tu sens l'écurie, le bétail, la bouse, tu sens aussi l'odeur des vacherins. L'un ne va pas sans l'autre. C'est notre patrimoine.

Était-ce le début des difficultés avec la circulation, la certitude que l'avenir était dans les grandes parcelles, il fallut agir. Une commission fut nommée. En deux ou trois ans elle devait abattre un travail formidable et offrir désormais à chaque paysan quelques grosses parcelles en lieu et place des multiples qu'il possédait auparavant. Là aussi ça grinça. Chacun se sentait floué. On leur diminuait la surface. On leur offrait des pentes à la place des plats. Les terres des autres par lesquelles on remplaçait les leurs, étaient de moindre valeur. Y avait une commission de recours. Chacun y passait. Idem pour mon père qui vit tous ses champs réunis en deux parcelles seulement, avantage énorme si l'on veut, mais que pourtant il jugeait indigne, avec presque rien que des crêts. Il avait tort. Car aujourd'hui ce domaine reste intact, petit monde entourant en partie notre maison. Ah ! qu'il est beau de voir cette modeste merveille inviolée. Ainsi ce territoire de notre maison va plus loin que la porcherie, jusqu'au bois des Ecrottaz. Il le monte pour aller jusqu'au réservoir. Il y a le champ en dessus de chez Binoce, comme on disait. Il y a celui d'entre les deux routes. Bref, la surface est certes minime, néanmoins sa variété fait que vous la croiriez de beaucoup plus grande. Un petit univers champêtre qui gardera pour moi son charme jusqu'au dernier jour.

Ces vaches en champ d'autrefois : libres, fières, primesautières. Magnifiques.

Il y a comme une odeur de lait et de fromage...

Ce que fait le vieux berger à la descente des troupeaux

Il s'agit encore cette fois-ci de Gustave Rochat, l'un des habitants de ce village qui monte toute la belle saison au chalet mais qui redescend à l'automne pour aider ses fils aux vacherins. Alors comme les autres, il emboîte. Mais à son rythme. La maîtrise du coup de feu nécessite les mains de l'ensemble du personnel de la maisonnée. Le vacherin, par ici, c'est sacré !

Mais il arrive, en fin de semaine surtout, que le travail en cave se fasse moins pressant, ce qui devient une bénédiction pour lui. Plus anciennement il serait remonté sur sa montagne avec son vélomoteur. Il aurait ouvert la porte du chalet pour retrouver sa vieille cuisine. Il se serait assis sur le banc qu'il y a devant le chalet tout contre le mur pour s'en rouler une, une pas serrée du tout, et puis tout en fumant, Ô avec ce tabac si mal serré il n'allait pas s'asphyxier, ni aujourd'hui ni la semaine prochaine, il regarderait son plan, là-bas du côté de la Dent de Vaulion. On y avait mis, il y avait bientôt dix ans, du fumier de poule. Crénom, l'effet s'en faisait encore sentir une bonne décennie plus tard, de telle manière qu'au printemps déjà sur cet espace regagné sur les broussailles et les lésines, on y voyait pousser de grandes couiques qui dépassaient d'un bon bout tout le reste de la végétation.

Et on l'imagine sans peine, il était bien, là assis sur son banc, tranquille, serein, oublieux du bas où le travail ne pressait d'ailleurs pas, tout à son alpage, à la douce paix qui y régnait ainsi à l'automne alors que le bétail était redescendu. On entendait parfois un coup de fusil dans les forêts, pas si loin que ça, et on se demandait si ces inconscients n'allaient pas nous envoyer une décharge de plomb en pleine figure, maladroits comme ils sont, hein ?

Il irait voir son chantier où l'été passé ses commis lui avaient monté de la sciure et des découpures de carton. C'est qui lui les avait faits quand il n'avait plus de boîtes à rapetasser. Il prenait alors des cartons, restants du commerce, et, avec de gros ciseaux, il les découpait en petits bouts qui prendraient place dans les lésines, sur les pierres, partout où il fallait absolument de l'humus pour recréer du terreau sur lequel pousserait enfin un jour une belle herbe.

- Vous verrez, nous avait-il dit plus d'une fois, il y aura bientôt la place pour un demi-modzon de plus !

C'était insignifiant, que de vouloir faire de l'humus avec des bouts de carton. Mais cela lui était entièrement égal. Il avait tout son temps. Il avait même, on peut en avoir la certitude aujourd'hui, l'éternité devant lui.

Gustave Rochat qui n'allait plus à l'alpage, maintenant qu'il n'osait plus grimper sur son vélomoteur de peur de se casser une piaute, déjà qu'il en avait une qui n'allait pas trop bien. Alors il montait dans ce qu'il nommait l'atelier, et là, derrière la table dont les pieds resteront branlants jusqu'à l'Apocalypse, il désossait les vieilles boîtes et les remontait bientôt avec de nouvelles pliures.

C'était surtout les fonds qu'il y avait à refaire. Les couvercles, du fait d'une pliure plus étroite, ils sont plus solides et ne lâchent que peu.

Il n'avait pas beaucoup d'outils pour ce travail tout artisanal, Gustave. Un marteau, une tenaille, c'est marrant, il en servait de toutes petites, et un ciseau dont il utilisait la pointe pour tirer les agrafes du bois qu'ensuite il arrachait avec ces tenailles. Il avait aussi naturellement ce qu'il faut pour monter, c'est-à-dire des pliures, des goupilles et des clous. Et tout cela mis dans des petits cartons ou dans des boîtes à vacherin vides qui ne servaient plus.

Il gardait sa casquette sur sa tête, n'ayant plus beaucoup de cheveux.

Il n'était pas pressé, puisqu'il n'aurait même plus besoin de redescendre à la cave en fin de journée. De là il pourrait passer directement dans l'appartement qui était à demi-niveau. On entendrait alors son pas clopinant sur les trois ou quatre marches qu'il y a à descendre pour retrouver le niveau du corridor puis de la cuisine.

Le voilà donc clouant et tapant, Gustave Rochat. Si on est à l'appartement du dessus, on l'entend très bien. Ça fait toc, toc, toc. Et puis encore toc, toc, to. Et puis on n'entend plus rien, parce qu'il a posé son marteau pour reprendre une boîte à réparer qu'il désosse avec ses ciseaux ou son couteau de poche qui est vieux et que l'on a toujours vu avec une lame cassée, mais qui, pour cette opération, va encore. On n'est pas exigeant avec les outils, dans ce métier-là.

Et qu'est-ce que l'on voit, dans l'atelier ? On le voit lui, avec sa casquette et sa veste parce qu'ici la porte des fois reste ouverte et qu'il ne fait pas si chaud que ça. Dans tous les cas, il n'y a pas de chauffage dans la pièce. Et dessous sa veste, il y a encore son mandzon de berger. Et sous le mandzon, il y a sa chemise. Et sous la chemise il y a sa camisole. Et comme ça, ça lui fait quatre couches d'habits avec lesquels enfin, il sent moins le froid. On voit les vieux liteaux que l'on a sciés en bouts de 30 à 33 cm, et que l'on brûlera pendant l'hiver. Ils sont pourris au cœur, à cause que le bois qu'ils nous vendent maintenant, il ne vaut plus rien. Et c'est à peu près tout ce qu'on voit. On en entend plus, quand par exemple, il tire le tiroir pour prendre ses papiers à cigarettes et son tabac. Ça couine. Ce n'est pas la présence du bois qui le gêne. Il fait, lui, comme si l'incendie n'existait pas. C'est un inconscient fini, quelque part. Encore heureux que là-haut, avec ses cigarettes et ses allumettes, il n'ait pas fait fricasser le chalet. On l'engueule, des fois, Gustave, notre père, à cause de cendres mal éteintes et mises sur des déchets de pliures et de sangles entreposés dans le coin de la remise, matériaux de rebus qui feraient eux aussi de l'humus là-haut mais qui pourtant, à cause des cendres qu'il avait mises dessus, avaient bien manqué une fois de nous foutre le feu à la baraque ! Ça fumait déjà passablement quand l'on s'en était rendu compte.

Des fois il prend des clous dans la boîte ou dans le carton et les mets sur la table. Il lui importe peu qu'il ait la meilleure méthode ou la moins bonne, Gustave. Personne n'est là pour le surveiller. Il va son chemin tranquille, philosophe, sans ambition autre que celle de regarder le soir des chiffres et des

lettres à la TV et le télé journal qui ne le fera même pas réfléchir. C'est simplement une habitude comme une autre. Il ne doute surtout pas de la véracité de tout ce qu'ils racontent, les grands babillards de par là-bas.

Et voilà le top. Le vieux berger, Gustave Rochat, il faut croire, il aime l'odeur du bois, il aime tenir le bois dans ses mains, les fonds, les pliures, puis les boîtes montées sur lesquelles il remet les couvercles. Ceux-ci ne sont pas marqués. C'est pas encore tout à fait d'époque. On ne les marquera qu'à la cave, avec le tampon semi-circulaire que l'on fera aller sur le feutre encreur avant que de l'apposer sur le bois. Mais ça, c'est une toute autre histoire, c'est en bas, là où il y a de l'énervement, tandis qu'ici, c'est plus tranquille. C'est même tout à fait tranquille, loin des excitations du monde, et l'on s'y sent bien

Et trotte donc, ma belle Bichette

Jadis nous allions mener nos vacherins à la gare du Pont avec le cheval et la charrette, genre tilbury. Y a-t-il plus beau que ces voyages avec mon grand ami Favre ? Loin dans le temps. Le cheval et le véhicule alors s'hébergeaient dans notre grande maison. La Bichette occupait le boxe d'entrée de l'écurie où le grand-père, notre père n'avait pas encore son bétail à lui, mettait ses modzons en hivernage. Seule, par les grands froids, la jument n'eut pas tenu. Tandis qu'avec l'ensemble du bétail, même par des jours et des nuits de - 30o, l'écurie demeurait tiède.

La Bichette était le second cheval de la famille, mais beaucoup plus effilé que ne l'était la Brunette qui demeurait à l'attelage, la Bichette prenant alors le chemin de l'estivage, en plaine. Je me souviens ainsi d'une fois où nous l'avions menée là-bas. Ca m'avait fait tout drôle de l'abandonner dans son grand parc. Il me semblait qu'il y avait un peu trahison de notre part. Il me venait des larmes aux yeux. Plus haute sur pattes, plus racée, plus rapide aussi par conséquent. Par contre moins placide, traîtresse un peu comme le sont beaucoup de chevaux ou de juments, prêts à vous happer une main pour une caresse trop appuyée. Une crainte m'en éloignait. Je ne l'en aimais pas moins.

La charrette demeurait quant à elle dans la remise, en une place faite exprès où, l'espace laissé par un haut plafond, une curiosité architecturale de la maison et que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs, permettait de dresser les deux timons afin que l'ensemble prenne moins de place.

Favre venait atteler. Le cheval reculait sur un espace en planches de 2 m. de long sur 1 m. de large. Partout ailleurs le sol était de béton ou de terre battue. Plancher mis en place pour que les chevaux ne glissent pas. Collier contre la paroi de bois pendu à une grosse cheville, harnais de même. Il mettait tout bien en place, avec les gestes d'un homme qui en a l'habitude, et hardi petit, nous filions déjà gaîment en direction de la laiterie, moi à côté de lui sur le siège. Nous nous arrêtions sur le devant du bâtiment dans un grand bruit de roues à cercles qui écrasent le gravier de la place. Le siège m'intriguait. Il était creux.

Vous l'ouvriez à la façon d'une grosse boîte avec un couvercle dessus qui comportait un bout de cuir fripé pour le prendre. Et il n'y avait rien dedans, que du vide, alors que moi, toujours, je m'attendais à Dieu sait quelles merveilles d'antiquité, ne seraient-ce que les vieux fusils de la maisons que nous n'avions pas retrouvés ou des épées du temps des Bourbaki ! A cet âge tout peut sortir d'une boîte, n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand.

Favre serrait le frein avec une poignée qu'il y avait à sa gauche et qu'il tournait. Des sabots descendaient sur la surface métallique des roues fines. Une certaine élégance se détachait de l'ensemble de l'attelage. On freinait pour pas que la Bichette, capricieuse, ne parte toute seule, sans nous sur le siège. Elle était capable de le faire, prête à nous jouer des tours de ce genre. Vous ne pouviez pas compter sur elle à cent pour cent.

On pénétrait dans la laiterie où l'équipe s'affairait autour de la table. On lavait, on ficelait, on marquait les vacherins avec le timbre bombé dont le caoutchouc aussi s'usait d'année en année. Il serait bientôt temps de le changer. Hop, hop, joli coup du poignet qu'il faut. Tu fais une pile de dix, tu commences en haut, hop, hop, tu timbres, tu décales à chaque fois d'un vacherin. On mettait des numéros sur le premier des vacherins ficelés par fardeaux de cinq, timbrés juste à côté avec les initiales du grand-père, J.R., telles quelles, avec les deux points bien plantés. Ca ne chôrait pas. Mon père ficelait, rapide, lui. Il tirait sur les nœuds très serrés avec ses gros doigts habiles. Quand on prenait une ficelle et qu'on la relâchait, elle claquait contre le bois des pliures. Je regardais l'alliance de mon père. Je regardais comment il faisait pour effectuer l'opération complète que l'on a déjà décrite par le menu ci-dessus. Les fardeaux ficelés étaient donc là, mis par terre sur les catelles grises. Et une fois de plus la grand-mère était partie là-bas, chez elle, préparer les lettres de voiture.

Mais dépêchez-vous, dans cinq minutes il sera trop tard. Le train, lui, il n'attend pas.

Et il neige ce jour-là dont je me souviens. Nous avons, Favre et moi, revêtu nos habits d'hiver, lui une casquette norvégienne avec des oreillères, identique à celle que met le grand-père quand il va soigner ses cochons à la porcherie, moi mon gros bonnet de laine, pour pas que j'aïlle encore attraper une otite, ma spécialité. Les cinq ou six que j'ai déjà eues me suffisent. J'ai encore enfilé des moufles de laine noire avec un joli dessin blanc sur le dos. Il neige donc, mais une neige toute légère que tout à l'heure, l'on chassera du siège pour s'y asseoir d'un simple geste de la main. On a mis une couverture sur le dos du cheval, pleine de poils, et qui sent le cheval à plein nez, au tissu raide et peu agréable au toucher, qu'on ne lave jamais. Et à son cou a été passée la grelottière. Les lampadaires aux poteaux sont déjà allumés, je le remarque à celui qu'on découvre près du local des pompes. Les journées sont courtes, les nuits longues en cette saison de vacherins qui laisse maintenant deux longs mois déjà derrière elle. Nuits qui commencent au milieu de l'après-midi quand ainsi le ciel est bouché, plombé à mort, duquel maintenant tombent de beaux flocons. C'est

beau, c'est irréel quand on charge les fardeaux à l'arrière et qu'on protège aussitôt d'une couverture épaisse. Pas que le bois des couvercles ne se mouille et que les timbres ne déteignent sur toute la surface. Ce serait du beau commerce, oui ! Quand l'on rentre dans la laiterie, l'on en ressort des fardeaux tenus à bout de bras. Favre en prend trois dans une main, trois dans l'autre. Moi, j'en prends deux en tout.

Cette neige, c'est la première de la saison. Elle nous prend un peu à l'improviste. Elle est d'autant plus belle. On va et vient entre le local de coulage et notre véhicule. Début décembre. L'église que l'on aperçoit à deux pas d'ici, de l'autre côté de la route, précédée par le petit bâtiment de la fontaine. Et déjà pour moi dans cette ambiance un avant-goût de Noël. Ca fait longtemps déjà que nous avons reçu notre catalogue Franz Carl Weber, épais comme une bible, avec dedans de fabuleux trains électriques qui nous font rêver. Lesquels achèterait-on si l'on avait l'argent ?

Je suis avec Favre. Il a quel âge, dans le fond ? Vingt-cinq ans, trente ans ? Moi je n'en ai que six, et pourtant c'est mon ami. Autre que mon père. Avec lui toujours l'aventure, jamais de grisaille. Il neige. Nous avons protégé le siège sur lequel maintenant nous prenons pace avec un sac de farine vide. Elle commence tout juste à tenir sur la route. Tout est chargé, tout est prêt. Favre a mis les lettres de voiture dans la poche de sa veste, nous grimpons sur le siège, l'un à côté de l'autre, et fouette cocher, il dessert le frein, deux à trois tours de manivelle rapides, claque les rênes longues sur la croupe de la bichette qui part dans un trop bruyant et joyeux. Ca roule, ça court, c'est le virage du Cygne. Elle a pris de la vitesse, de bleu, et l'on va verser. Mais non, on passe, on roule. On roule dans un grand bruit, les roues cerclées malgré la petite neige qui tient déjà sur la route, vous écrasent encore du gravier. On est bien, un peu de peur pour moi que le cheval ne s'emballe, mais bien quand même. Il neige et l'on voit les flocons dans la lumière des lampadaires. Quelle allure, mes amis ! On est vite plus loin que chez Jonet, on passe chez Toto, la Poste, chez Candaux et le Terminus, chez Doret maintenant, et l'on arrive déjà à la fin des Crettets où tu vois à ta droite la maison à Meylan, le distillateur. On sent même l'odeur de gentiane, tiens ! C'est tout plat, et cela le sera jusqu'à la gare où nous allons, celle du Pont, un kilomètre et demi plus loin. L'aventure. Roulement de tonnerre. Nous sommes grands dans notre rapidité. Et avec un cheval qui fait tinter joyeusement ses grelottières. Les gros camions qui nous dépassent ne nous font pas peur. Surtout pas envie. Nous, sur notre attelage, avec devant le cheval et sa grelottière qu'il secoue et fait tinter, nous sommes des dieux !

C'est beau, le bruit que ça fait, une grelottière, ce tingueling, tingueling, tingueling bien clair si le cheval trotte léger. Triste un peu cependant dans le soir. Trotte, trotte ma belle bichette au cœur de mon enfance et au-delà de ce village. Je sens l'amitié. Je sens le froid de la nuit sur mon visage et le mouillé des flocons sur le bord de la laine qui me touche le front. Et l'air qu'on déplace ou que nous recevons de côté, il vient du lac, se coule entre mon bonnet et mes

grandes oreilles. Je vois la route déserte entre les deux villages. Mais bientôt aussi le pont du Pont et le hangar devant lequel nous nous arrêtons. Ho ! Bichette, qu'il fait, Favre. Et la Bichette, après un kilomètre et demi où son pas n'a pas faibli, s'arrête au bord du quai.

La porte du hangar que protège son grand avant-toit reste ouverte malgré la neige. C'est un grand carré clair dans la paroi sombre. A l'intérieur on travaille, on va et vient. Y a le petit Riquet de la gare. Et celui-ci, dans sa morosité poignante, te fait penser que nous ne sommes pas drôles, nous autres de la montagne. Que la vie, au contraire, est triste et lourde. On a des pieds de plomb et non pas des ailes. Des silhouettes se meuvent. Elles nous emmènent nos fardeaux que nous posons sur le bord du quai fait de grosses pierres. Tout se prend à nouveau par les ficelles. Celles-ci se tendent, se relâchent, claquent sur les boîtes. Il y a là des centaines de fardeaux. Le sol en est couvet que l'on chargera bientôt dans les wagons. Si ce n'est pas déjà commencé. Ceux-ci sont à quai, de l'autre côté du bâtiment que l'on peut traverser de part en part. Ils partiront dans moins d'une heure pour Lausanne où tout sera à nouveau trié. Quel boulot. Mais ça occupe le monde. Il n'y a pas à pleurer sur le travail quand il vous fait vivre. C'est même une bénédiction. Que les fous pour tenter de s'en décharger ou de vouloir le supprimer.

Mais allez-y, les gars, encouragez-vous. Grands et petits fardeaux. Par cents, par mille. Les premières palettes aussi déjà peut-être pour les gros affineurs dont nous ne sommes pas. Et quelle importance !

Tiens, voilà un autre attelage. C'est celui de l'oncle William, notre voisin, là-bas, à la laiterie. Char à brancards sur lequel il y a un pont où il met ses fardeaux de vacherins qu'il recouvre lui aussi d'une couverture. Cheval de même que le nôtre, fin et nerveux, celui à Pedzi. Des roues plus grosses à son char cependant. Et ce second attelage attend qu'on lui cède la place pour se mettre à quai, bien en face de l'immense porte du hangar. T'inquiètes donc pas, oncle William, on ne va plus tarder maintenant. La neige n'a pas cessé. On la voit dans la nuit quand on regarde derrière nous. Au contraire, il me semble, elle est plus épaisse encore que nous allons retrouver soudain.

Nous nous sommes rassis. Desserrage du frein, puis grand tour sur la place et départs pour les Charbonnières, là-bas, au bout du lac Brenet. Elle peut y aller, la Bichette. Elle reste trop à l'intérieur le jour. D'où cette excitation de tous les soirs, cette fougue qui la fait courir. La distance entre les deux villages ne lui est rien. A peine se dégourdit-elle les jambes. Au terme d'une ruée de départ, elle lance vite son grand trop avec lequel nous repassons les rails du chemin de fer sur lesquelles les roues à cercle font un drôle de bruit, et puis le pont. Retour. Mais voilà, avec cette neige, le bruit s'en trouve comme amorti. On roule maintenant sur du velours. On entend certes encore les pas du cheval et le bruit des roues, mais en sourdine un peu. Le son de la grelottière par contre prend plus d'importance. Tingueling, tingueling, tingueling. Quelle musique ! Quelle douce et nostalgique musique de mon enfance. Favre sourit. Il est bien, heureux.

Je le suis aussi. On trace sur la route deux lignes parallèles. Une voiture nous dépasse qui rompt cette harmonie visuelle. Il n'y avait rien devant, que l'uniformité de la route blanche, sans traces aucune, on laissait derrière nous seuls deux belles lignes blanches. Et c'est fini. Il y a désormais ces larges traces qui ont tout gâché et que l'on suit. Au fait, nous, est-on sans lumière ? Sans même des catadioptrés à l'arrière ? Qu'importe, la police ne nous attendra pas au prochain contour !

Voilà le village. La grelottière tinte dans la nuit sous les lampadaires. Tingueling, tingueling, tingueling, comme ça, vous dis-je. Et les gens savent que nous sommes-là, que nous passons et qu'il ne faut pas se jeter sous nos roues. Nous traversons les Crettets déserts ou presque. De rares personnes se rentrent. Les portes d'une écurie se sont ouvertes pour un paysan qui sort du fumier. Ça fait une tache claire dans la maison. Des fenêtres sont allumées derrière lesquelles on cloue. La Bichette est d'une trotte régulière maintenant qui donne à la grelottière sa musique la plus belle. Quelle beauté, quelle féerie en ce moyen de transport sur lequel nous ne sommes pourtant protégés en rien. La neige nous emmitoufle et tombe sur nos genoux, colle à nos habits, parfois un sabot du cheval nous passe par-dessus la tête. Mais nous n'avons pas froid, rien que le visage glacé sur lequel la neige nous brûle le front. C'est bientôt six heures. Chacun soupera. Et l'appétit nous vient et donne plus de force encore à cet instant sans pareil dans ma vie d'autrefois. Non, je n'oublie pas la clarté de ces vieux lampadaires, de simples poteaux de bois avec une ampoule dans le haut sous une assiette de métal, et surtout cette grelottière dont les grelots, il y en a sept de chaque côté, ils diminuent de diamètre du haut en bas, inondent la nuit de leur tremblement nostalgique et doux. Et encore ce pas maintenant feutré du cheval sur la neige qui tient. On croise un attardé pour la gare avec son camion. On remonte le contour du Cygne. On va directement à notre grande maison du haut où Favre recule le tilbury dans la remise.

- Arrié, arrié, qu'il dit. Et la bichette qui ne refuse que pour la façon, enfin repousse le char à sa place. Dans le bois, avec ses fers, elle a enlevé une grande esquille.

Favre dételle, sort la jument qu'il fait rentrer dans l'écurie chaude où elle regagne son boxe. Elle s'y séchera dans une grande vapeur et y mangera.

Et c'est fini.

Et les années ont passé, mon petit gars. La Bichette est morte. Ils l'ont tuée. Ils l'ont tuée comme ils l'auraient fait d'un animal quelconque. Je l'ai vue partir dans un char à bétail pour son dernier voyage. Il semblait qu'ils emportaient avec elle, ma Bichette, quelque chose de la maison. Et de ma vie aussi. Et dès lors le tilbury n'a plus servi, jamais. Il est resté au fond de la remise avec ses deux grands bras relevés et son coffre toujours vide.

Et Favre, mon grand ami Favre, à son tour il est parti pour s'en aller vers d'autres horizons. Et un jour, je l'ai appris, il est même allé en ce là-bas, par delà

toutes les enfances du monde, en ce lieu d'où, quoique l'on dise et quoique l'on pense, l'on ne revient jamais.

Un artisan d'autrefois

Louis Rochat-Sbarra dit Doret (1893-1973), fut le type même de ces artisans d'autrefois démarrant au bas de l'échelle, avec trois fois rien, pour monter peu à peu, à force de travail et d'opiniâtreté, et créer leur propre entreprise. Des indépendants nés. Il n'était pas question pour eux de se ligoter en allant travailler dans une entreprise de la région, ces usines par exemple, qu'ils ne verraient ainsi que du dehors sans jamais y mettre les pieds. Qu'y ferait-on ? Comment pourrait-on y supporter le temps d'une journée entière ? Qu'y deviendrait-on, avec les autres, de part et d'autre, coude à coude ? Le lac était trop près aussi pour qu'on ne puisse le voir que de derrière les fenêtres. On étouffe, là-dedans !

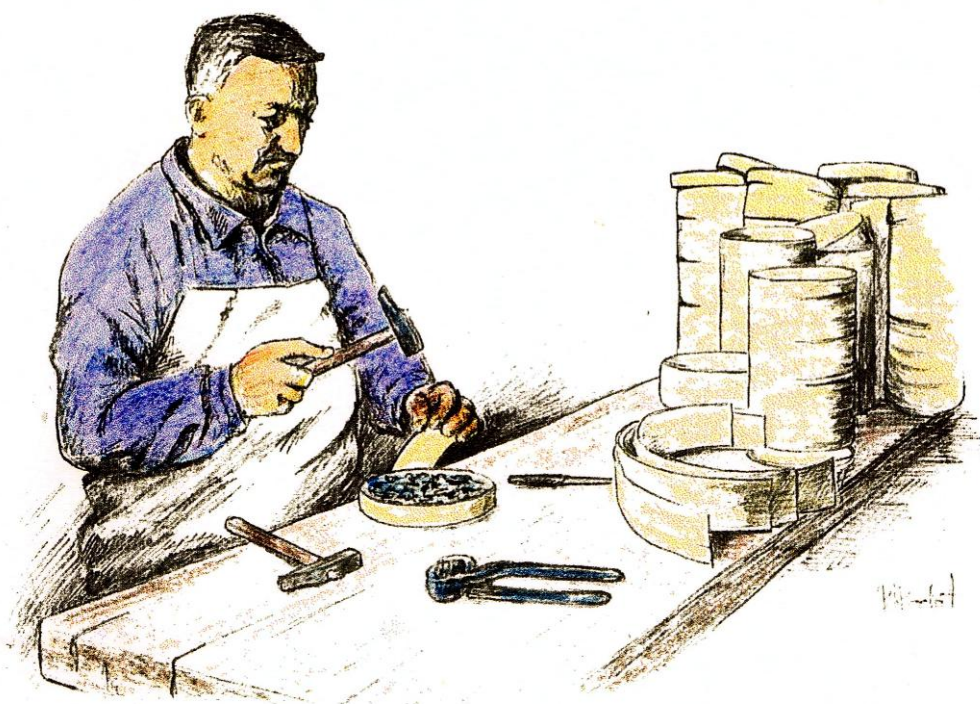
Son père, Léon Rochat, il faisait déjà des boîtes à vacherin. Les techniques, assurément, il les avait apprises de lui pour fabriquer à son tour des boîtes qu'il monterait lui-même. Une photo le montre derrière sa table, le marteau dans une main, le petit clou dans l'autre, tenu entre le pouce et l'index, si petit un miracle, la boîte en chantier posée sur les genoux tandis que d'autres déjà montées, avec les fournitures, sont empilées devant lui. Il monte. Il est là, serein, tranquille. Le stress, connaît pas. Il a les cheveux coupés courts, une veste et un tablier de coton. Faut-il donc qu'il fasse cru dans son atelier, pour qu'il soit habillé de la sorte ? Il ne dit rien, les lèvres serrées, le regard appliqué. Mais peut-être qu'en même temps qu'il cloue et qu'il est ici, il se trouve aussi sur le lac et qu'il traîne ? Et que vous soyez là ne le dérange pas. Il est naturel, à l'aise, presque détaché dans un monde qu'il connaît, avec une fenêtre sans carreaux près de lui. Est-ce celle qu'il lui faudra réparer pour un frère ou une belle-sœur, demain, dans un an, quand on aura le temps ?

Doret... Il a le geste auguste du monteur ! Le geste peut-être le plus courant ici au village. Car en ces lieux, c'est ce qu'il faut comprendre, l'on monte et l'on cloue dans presque chaque maison. Où l'on est surtout paysan et où l'argent des boîtes servira à payer un bout de tracteur, de bossette à lisier ou de machine à fumier quand il en sera venu l'heure.

Mais s'il monta au clou, Doret, il passa ensuite très vite à l'agrafeuse. Il fut même sauf erreur le premier à l'utiliser. C'était un révolutionnaire. Car alors, voilà ce qu'on disait, dans ce milieu du vacherin :

- Ces boîtes avec des agrafes, elles sont moins jolies que celles avec des clous !

Des trucs comme ça. Peut-être qu'on avait raison. Mais aurait-on pu ici rester toujours en arrière ? Ne montait-on pas d'ailleurs à l'agrafeuse à Bois-d'Amont depuis des cinquante ans ?



Sa production devint bientôt semi industrielle. Elle lui permit dès lors de livrer, d'une part son principal client, Rochat-Golay du Pont, d'autre part tous ces autres affineurs du village souvent en manque de boîtes. Doret devint ainsi le dépanneur universel. On pouvait s'approvisionner chez lui quand on le voulait. Suffisait d'un coup de fil et l'on pouvait passer chez lui. Et aucune chance qu'il ne vous livre pas ce que vous vouliez.

Nous allions donc chez lui, avec le petit char à cadre de la laiterie. Un de ces engins que l'on ne voit plus guère de nos jours, si courants autrefois, avec quatre roues gentées et un timon que l'on tire. Et fouette cocher. Les sacs de jute vides sont disposés à l'arrière, nous dévalons le contour du Cygne, de la Scie, disait-on encore à l'époque, et sans le savoir, cela impliquait dans le passé, en contrebas de la route cantonale, la présence d'une scierie dont le souvenir s'était depuis longtemps perdu mais qui demeurait, étrange un peu, dans la nomenclature locale. La longue rue des Crettets, si froide par temps de bise, permettait de vous calmer et d'arriver là-bas, l'une des dernières maisons à gauche quand l'on va contre le Pont, sans plus aucune précipitation. Nous laissions le petit char sur le devant du bâtiment pour pénétrer aussitôt dans un corridor et puis, par une seconde porte, dans l'atelier où des bruits divers nous accueillait. Les hommes ou femme présents mettaient du temps à s'apercevoir que nous étions là, debout, immobiles, à les regarder faire, mais aussi et surtout à attendre que l'on veuille enfin s'occuper de nous. On sciait, on découpait, on

clouait ou l'on agrafait. Des boîtes ou des fournitures s'entassaient partout. Et ce vacarme, on sentait si bon la sciure, donnait une activité formidable, nous semblait-il alors, à cet atelier modeste mais néanmoins performant. Doret, le maître, enfin prenait conscience de notre présence, cessait son ouvrage et se dirigeait, alors que nous le suivions, vers la remise attenante après que nous ayons passé une autre porte. Et là, quelle prodigieuse quantité de boîtes, mises en piles et d'une de ces hauteurs ! Et de tous les numéros, de la plus petite à la plus grande. Nos marchands de vacherins étaient assurément les champions du monde toutes catégories de la complication, qui se servaient ainsi en saison non moins de 22 grandeurs différentes de boîtes, si ce n'est pas 23, du numéro 11 au numéro 32, et même 33, de vraies roues de char. De quoi vous donner le tournis s'il n'y avait pas eu l'habitude et que cela, pour finir, ne vous posait plus aucun problème. C'étaient de belles boîtes, des boîtes blanches encore avec leurs pliures à la veine fine et aux couvercles bien rabotés. Le fabricant connaissait son métier. Il vivait véritablement en symbiose avec le bois dont c'était l'environnement depuis qu'il était au monde, et en lequel même ses parents, et même qui le sait, ses grands-parents, avaient vécu.

Alors il prenait des piles de dix environ qu'il détachait de piles encore plus grandes. Et, tandis que nous ouvrons grand notre sac, il les y déposait avec soin. On voyait qu'il avait l'habitude, des affineurs venaient là pour se ravitailler tous les jours qu'il servait de la même manière. Et tous aussi, nous étions alors huit affineurs rien qu'au village, ils contribuaient à la bonne marche de cet atelier peu ordinaire. Chez Doret, qu'on disait. Et l'on y sentait cette bonne odeur de sciure, et même quand l'on s'approchait des gens, celle de l'homme qui travaille et qui n'est jamais, quoique l'on dise, si désagréable.

On faisait de même avec les autres sacs. Et bientôt pour les chargions sur notre petit char par la porte donnant sur le devant. Nous rentrions au village. Si le soir tombait, la longue rue des Crettets restait un peu triste. Et s'il était plus tôt en cette fin d'après-midi, à coup sûr nous rencontrerions les vaches en troupeau que l'on rentrait des champs. Et quelle activité ! Nous y participions nous aussi en plein sans même le savoir. Est-ce pour cela aujourd'hui, parce que nous l'avons connue peut-être dans sa plus forte extension, que nous sommes tant attaché à ce village pourtant l'une médiocrité esthétique affligeante ?

En plus de ses activités traditionnelles liées au bois, Doret était pêcheur. Fils, avec cinq ou six autres frères, de Léon Rochat pêcheur et de Marie née Périllard, issu de cette grande famille pour chacun desquels les bateaux, les filets et les nasses, les traînes et les grelots, les plonginettes, cuillères et autres instruments de pêche, n'auront jamais de secrets. C'étaient ce que l'on peut appeler des maîtres, et même s'ils n'avaient aucun papier pour l'attester et qu'on les considérait plutôt comme des hommes communs. Et des maîtres de cette trempe, quand bien même le temps a-t-il passé, descendants de cette famille ou d'autres encore qui vivaient au bord du lac, il en existe encore.

Doret, un ancien d'une grande habileté. Il se mit un jour à construire des bateaux à rames et à fond plat qui devaient durer des cinquante ans sur les rives de nos deux lacs. C'étaient de petites merveilles parfaitement équilibrées avec lesquelles on rame sans peine. Il n'y avait aucune lourdeur en eux. Ils étaient à la mesure exacte de l'homme qui pêche et trace son sillage sur le lac paisible de bonne heure un samedi ou un dimanche matin.

Le génie particulier de ce ressortissant de notre village nous apparut très tôt dans la vie. Je le prouve. Je n'avais alors guère plus de six ou sept ans. Nous étions allés en course d'école au Lac Lioson. Nous fîmes le tour du lac à pied, si petit il n'y aurait pas eu d'autre manière, et, en fin de parcours, nous pûmes admirer des barques à fond plat. C'est alors que l'on des nôtres, adulte ou enfant, on ne le sait, s'exclama :

- Ce bateau-là, c'est Doret qui l'a construit !

On regarda aussitôt la barque yeux tout grands ouverts. Nous étions presque médusés, signe visible d'une immense admiration. Effectivement ce bateau que nous avions devant nous, rouge et blanc ainsi qu'aimait à les peindre notre constructeur, avait quelque chose d'étrangement familier. Il nous rappelait de manière exacte les barques à rames que nous connaissions au bord du lac Brenet. Il sentait aussi le village à plein nez !

Qu'un habitant de cette région des Préalpes ou des Alpes ait voulu acheter un bateau à Doret, qu'on l'ait transporté ici avec beaucoup de peine à cause des accidents du terrain et de l'altitude, on ne parlait encore que très peu de charrois faits par hélicoptère à l'époque, prouvait de manière irréfutable la classe du fabricant, sa maîtrise, son savoir-faire absolu. Nous étions soudain très fiers de lui, très fiers aussi, par la même occasion, de ce village, le nôtre ! Nous plaçâmes en conséquence les Charbonnières d'où nous venions très haut, agglomération que l'on devait connaître assurément loin à la ronde, car nul doute que les gens d'ici, autant que nous désormais, savaient l'origine exacte de cette barque certes modeste, néanmoins solide et de formes épurées. Et il y en avait d'autres, voisines, au sujet desquelles on pouvait se poser la même question. C'était donc en quelque sorte toute une armada à la construction de laquelle avait très certainement participé notre ressortissant.

Nous nous envolions haut, nous autres, à l'époque. Et il était difficile de nous faire redescendre. La preuve, cette admiration sans limite que nous portâmes dès lors à Doret, petit artisan de village, néanmoins génial et que nous ne devons plus jamais perdre.

Doret. En saison, il livrait l'essentiel de ses boîtes, on l'a vu plus haut, à la maison Rochat-Golay du Pont. Je le vis surtout charrier des grosses boîtes qu'il empilait dans son char à cadre. Une boîte vide, ça ne pèse guère. Mais mettez en cent, mettez-en deux cents, ça fait son poids, qui se remarque par l'attitude de l'homme penché en avant pour le tirer. Et il tire son char par tous les temps, Doret. Il ne s'est pas fait la grosse bouille rien que parce qu'il construit de beaux bateaux. Il reste l'homme de peine. Il tire son char par pluie, probable alors qu'il

mette une bâche, et que par les toutes grandes pluies, il attend l'accalmie pour aller là-bas, au Chalet Suisse, distant d'un bon kilomètre. La neige, elle non plus ne l'effraie pas.

C'était un spectacle. Les autres livraient les vacherins emboîtés, ficelés, en fardeaux de cinq pour les petits, en fardeaux de trois pour les gros, à la gare du Pont, en camion ou en char, avec les chevaux. On voyait ainsi passer Pedzi qui livrait pour son frère Wilfrid dit le Come, William et les autres. Lui, il était à pied. Il allait son chemin. On le vit des cents fois. Il était du paysage, autant que la maison des Forces de Joux, à gauche, autant que celle de René Meylan, le distillateur, à droite, ou que celle d'Imboden le ferblantier, du même côté. Il l'était autant que le pont sur lequel nous passions tous bientôt et qui servait de limite à nos deux villages.

Les bourrasques même ne l'effrayaient pas. Mais peut-être qu'il n'avait pas choisi, qu'on venait de lui téléphoner. Ça pressait. Qu'importe l'homme, il y a les vacherins. C'est sacré. Voici donc la neige et les gros flocons, voici donc le soir qui vient et les lampadaires allumés au village que vite l'on laisse derrière soi. Doret s'en va seul avec son petit char dans la nuit de l'entre-deux de nos villages. Il a juste assez de lumière pour qu'il ne se perde pas en route ! A quoi pense-t-il ? A cette chienne de vie que l'on mène, jamais en paix ? A son commanditaire qui ne respecte que peu les hommes, comme tant d'autres qui n'ont que le pognon en point de mire ? Probable que non. C'est la vie. Puisqu'on fait des boîtes, on doit les livrer. L'un ne va pas sans l'autre. Et le temps, personne ne le choisit ni ne le commande. Il faut faire avec. Il faut même se donner à croire, pour s'offrir un rien de courage, qu'il est toujours beau !

Je ne vis jamais personne pour l'aider à tirer, Doret, arque bouté devant son char. C'était sa place. Il allait à plein, il revenait à vide.

Ainsi faisaient-ils, ces artisans des décennies passées. Et enterrées. Ils travaillaient souvent sans loisirs. Le samedi n'existait pas. A peine le dimanche. Mais étaient-ils forcément plus malheureux ? Car il était là, le lac, sous leurs yeux, et il les appelait. Et eux, ils ne pouvaient pas y résister. Et ils y allaient, s'il le fallait, même au tout premier jour, quand les autres dorment encore. Ils le sillonnaient d'un bout à l'autre. Ils traînaient. Ils y faisaient en ces heures souvent calmes de l'aube, une immense flèche dont les ondes se propageaient de part et d'autre du bateau pour aller mourir très loin sur les rives. Un petit clapotement, un autre encore, et puis bientôt la trace ainsi créée se perdait. Quel spectacle pour un homme qui passe sur le chemin du bord du lac et regarde. Et pour eux, quelle paix ! Cela ne valait-il pas la peine d'être indépendant, en somme ?

Un village d'affineurs et de cloueurs de boîtes²

En ce temps-là, on clouait dans toutes les maisons, ou presque. On clouait à Haut des Prés, à l'Epine-dessous, deux maisons foraines. On clouait chez Jean Vuillémoz, bûcheron, chez Robert Fontannaz dit Roby, ces deux-là travaillaient pour Eric Rochat, affineur, dont la maison est à deux pas. On clouait chez la Louise à Pascal dont le frère n'était autre que René Rochat, le deuxième affineur en importance au village. Puis chez les Genier, avec le même commanditaire. Quittant le haut du village, on clouait chez Baruchet, au Crêt-du-Puits, pour Toti, puis chez la Maggi, belle-sœur du même René Rochat. On clouait maintenant aux Crettets, chez la tante Suzanne, chez madame Armand, chez Philibert. On clouait chez Pascal, à la Zenith, étage des locataires, avec un immense et impressionnant corridor où vous auriez pu jouer au foot, pas étonnant que les fils en furent enragés. Et puis chez Toto, l'épicerie du quartier où l'on planta des clous pendant soixante ans, une sacrée vuerdze. Chez Doret, la boîte à vacherin, c'était de temps immémoriaux. On clouait encore chez Bonny, là-bas, entre les deux villages. On cloua aussi au Séchey, chez Victor Rochat, paysan. Et dans ce village des Charbonnières, où tout le monde ne cloua peut-être pas tout à fait en même temps, on en oublie à coup sûr. Car il faut se souvenir, on cloua en plus au Vieux-Cabaret, partie de bise, au Bugnon, assurément, et plus anciennement encore au vieux village, avant qu'il ne brûle, chez Lolet et chez Tri où l'on fabriquait soi-même les fournitures.

Et où clouait-on dans toutes ces maisons ? On répugnait à chauffer une pièce exprès. Alors on clouait sur la table de la cuisine. Quand il s'agissait de souper, on repoussait le tout à l'autre bout de la table et l'on mangeait sur la partie de libérée. Ça sentait bon le bois et la sciure dans toutes les cuisines où l'on clouait et où il faisait chaud.

- Remets-voir une bûche sur le feu, disait le mari à sa femme, ou la femme à son mari.

C'est que dehors il ne faisait pas chaud. Il y avait même la bise. Ou du brouillard qui givrait les arbres.

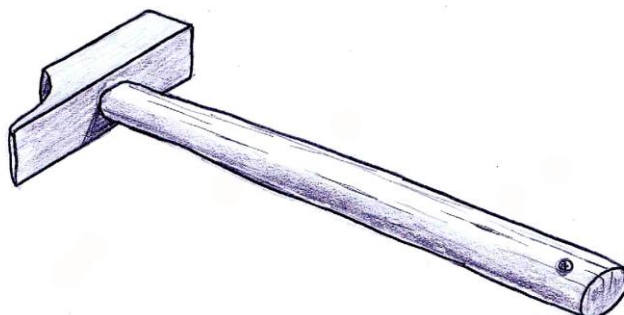
- Quelle cramine. On est quand même mieux dedans que dehors, disait l'un.

Et quand la température descendait un peu, il suffisait de remettre une bûche. Et du bois, on en avait assez pour passer l'hiver. Il y en avait une grande tèche devant la maison qu'on n'avait par encore entamée.

Et l'on clouait quand ? On le faisait l'après-midi surtout, et puis le soir. Aussi, sitôt après le souper, voilà qu'on reprenait son marteau. Ça remplaçait la télévision qu'on n'avait pas encore. Dans le fond, n'est-ce pas la télévision autant qu'autre chose qui a tué ce petit métier ? On ne sait pas toujours ce qui met fin à des activités traditionnelles. On va chercher midi à quatorze heures en

² Ironie du sort, l'auteur de ces lignes fut lui-même affineur pendant quinze ans. Un parjure, en quelque sorte et qui va se faire taper sur les doigts par ses anciens collègues ! L'indépendance a son prix !

fait d'explications, tandis que c'est tout simple, qu'on veut par exemple nous aussi un peu de bon temps en soirée pour regarder le petit écran.



Le petit marteau, l'un des grands investissements du monteur de boîtes !

On clouait, en ce temps-là, tout en écoutant la radio, les nouvelles, de la musique, ce qu'ils voulaient bien nous mettre, ces grands babillards de par Lausanne ou Genève, avec parmi eux quelques fois de bonnes têtes à claques !

On clouait aussi parfois le matin, quand ça urgeait, que l'affineur, charrette de gaillard, va, jamais à ne vous laisser tranquille, avait déjà téléphoné trois fois pour avoir des 13. Il avait fallu arrêter de clouer les grosses pour faire des 13. Et pas question de rechigner. Tu sais, quand ça presse, il n'est pas trop commode, le patron. Et y en avait jamais assez de ces treize, de la grosse graine. Et puis si l'on faisait par hasard des treize quand le téléphone sonnait, il fallait arrêter pour faire des grosse. Un besoin urgent...

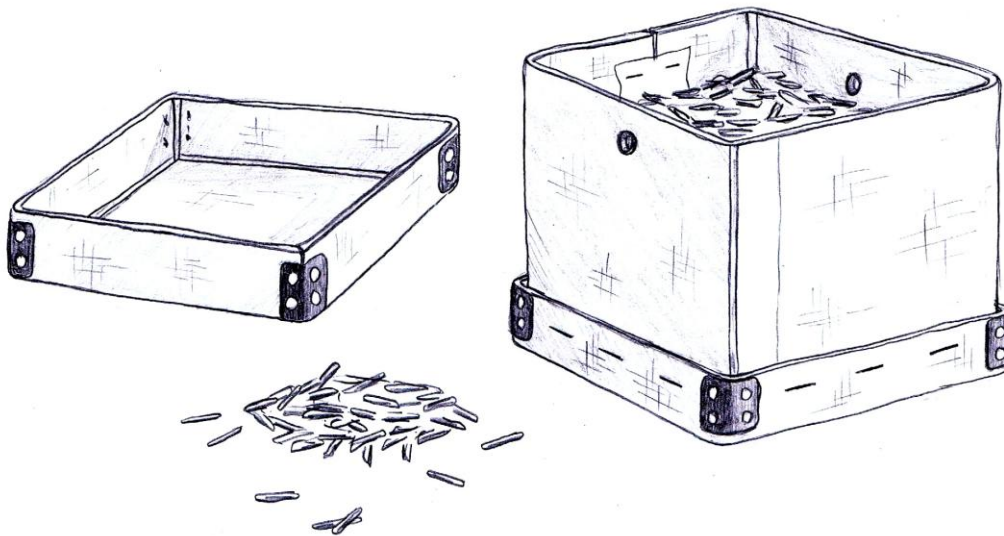
Les boîtes... Quand on avait mis le couvercle sur la boîte elle-même, on les empilait par séries de dix sur la table. Ça permettait de les compter plus facilement. Pour les compter, on faisait des rangées de cinq ou de dix de large et autant si ce n'est plus de long. Le compte était vite fait. La main courait sur le dessus, dix, vingt, trente... Et l'on marquait le chiffre dans un petit carnet ou sur un carton gris qui restait toujours sur la table avec le matériel. On écrivait au crayon ou au stylo sur le carton, de manière appuyée, afin que les chiffres, ils ne se perdent pas. On n'allait quand même pas leur faire des cadeaux, à ces Messieurs les affineurs, déjà qu'ils payaient pas cher et qu'ils gagnaient bien assez !

C'est curieux, quand on y pense, l'affineur, d'une saison, l'un dans l'autre, il vous faisait monter une vingtaine de numéros différents. On commençait au 11 et l'on finissait au 31 ou 32. La rationalisation, ce n'était pas leur affaire, ni même celle de leurs clients qui s'en fichaient, pourvu que ça se vende. Il leur fallait au contraire tous les numéros, aux affineurs. Il leur en manquait un, un seul, entre le 11 et le 31 ou le 32, et les voilà embêtés, qu'ils devaient aller

chercher chez la concurrence le numéro qui manque. L'occasion quand même de se voir même si l'on ne s'aime pas. On ne s'aime pas car justement, car on voudrait ne pas avoir de concurrence, avoir bouffé tout le monde pour rester tout seul, maître et seigneur à vendre des milliers et des milliers de vacherins chaque saison. Et en chacune de celles-ci, en vendre toujours un peu plus. Mais voilà, l'autre, le concurrent, et si minable parfois soit-il, et de temps à autre on le lui fait sentir, on ne peut quand même pas l'assassiner ! Et les boîtes qu'on lui emprunte et qu'on lui rend à la première occasion, elles font bien service. C'est ainsi que l'on fait.

Il faisait bon, dans les cuisines chaudes. Mais néanmoins l'on n'était pas toujours à noce. Car c'était un sacré boulot quand même que de clouer. Et surtout il y avait ce stress permanent qu'entretenait l'affineur toujours prompt au téléphone. Pas toujours agréable même à l'autre bout, le gaillard. A te menacer si tu voulais rechigner. Oh ! tu sais, ta place, elle ne tenait jamais qu'à un fil. Fallait filer doux. Bon, disons qu'on n'était quand même pas des contestataires nés. Qu'on avait l'habitude de se taire et d'obéir. Cette résignation, elle évitait bien des déboires. Elle permettait surtout de garder longtemps son petit gagne-pain que l'on l'aimait, dans le fond. Quand même l'affineur, on s'en souvient, il disait trop souvent :

- Je les veux tout de suite. Dans une demi-heure maximum je viens les chercher !



Les agrafes étaient mises dans une boîte de carton...

Quand il venait les chercher ! Car le plus souvent, c'est ce qu'il faut préciser, c'est le monteur lui-même qui allait chez lui pour les livrer. Vous comprenez,

ces monteurs de boîtes, ils étaient parmi les petits, tandis qu'eux, la plupart des affineurs, c'étaient des gros. Non, on n'aurait jamais osé dire non. Et l'on se mettait même à deux ou trois pour que ça aille plus vite dans la vieille cuisine, que les boîtes demandées, elles soient prêtes plus rapidement. Toute la famille, elle y participait. C'était le grand branle-bas de combat. Ça giclait, vous pouvez me croire.

Oh ! entendez le bruit du petit marteau sur les clous qu'il enfonce dans le bois... C'est-là un bruit de chez nous, un bruit familier. Ça et puis le fourneau qui ronfle, et le chat qui soudain demande à sortir par un petit miaulement. On ouvre la porte de la cuisine qui est vitrée, elle donne sur le corridor, et le chat s'en va dehors pour revenir bientôt. Il miaule derrière la porte, car il n'aime pas le froid trop longtemps.

Et toc, toc, toc, trois ou quatre coup. Et toc, toc, toc, tu tapes juste à la bonne place sans te taper sur les doigts. Quelle habileté quand même l'on attrape, à force d'habitude. On prend les clous dans une petite boîte, de la grenaille, des cents et des mille, tout gris et brillants, de si jolis petits clous que l'on achète à Vallorbe. Tu parles, c'est pas l'affineur qui va te fournir les clous pour monter ses boîtes. C'est encore toi le monteur qui les paie, parfaitement. Les clous et les goupilles. Les goupilles, ce sont les Lugin-Frères qui les fournissent. On met quatre ou cinq clous pour le couvercle, autant pour les boîtes. On a brossé les fonds et les couvercles à la brosse risette pour enlever la sciure. Quand même, à la scierie, chez Binoce, s'ils le faisaient eux-mêmes, ça nous ferait gagner une masse de temps. Mais non, c'est encore nous qui devons le faire. Et l'on a alors de la sciure partout dans la cuisine, qu'on dirait un vrai atelier. Ça y sent la cuisine et la sciure et le bois.

La fourniture qu'elle nous livre, la scierie, on la met au fond de la remise. Et il y fait parfois tellement froid, que le bois, surtout les fonds qui sont plus humides, soi-disant pour que le vacherin, il se conserve mieux, ils gèlent et font bloc. Aussi on doit les laisser un bon moment à la cuisine pour qu'ils dégèlent.

On vous expliquera une autre fois comment on les monte, ces boîtes, de quelle manière l'on procède pour que les pliures, elles soient bien tendues sur le fond et le couvercle, pas qu'il reste un doigt d'espace. Ils n'aiment pas ces vides, les affineurs, surtout quand ils ont des vacherins qui pissent et se vident, d'abord dans la boîte, et puis ensuite, par les espaces qu'il y a, sur les tables des clients qui râlent et vous les retournent. Quand même, le vacherin, et surtout quand il ne va pas trop bien, quelle marchandise !

Une fois nos belles piles faites sur la table, les boîtes, s'agit de les mettre en sacs. Des sacs que l'on a récupérés à la grange. Ils sentent souvent bon le poisson, les aliments que l'on donne au bétail. Et personne n'y trouve rien à redire, que nos vaches, elles mangent du poisson. Et que l'on mette des boîtes à vacherin dans des sacs qui sentent le poisson. On fait quatre à cinq piles dans un sac. On mène le sac plein à la cave ou à la remise. Où tous les sacs sont posés les uns à côté des autres sur des planches, pour pas qu'ils soient en contact avec

le sol toujours humide, ici de la terre battue. On a la cave pleine de sacs. Et après l'on envoie les gamins les mener chez l'affineur. De grands sacs jaunes et vers, des Provimi. Ainsi l'on voit souvent des monteurs ou leurs gamins mener des sacs sur des carrioles. Et en route, direction les caves à vacherin. Quand c'est en fin d'après-midi, c'est parfois un peu triste, à la limite lugubre, dans le village, à ce moment-là de la journée. Voici les frères Genier qui poussent une remorque de la ferme chez les Rochat-Frères. Ah ! ces frères Genier, combien de fois n'ont-ils pas emprunté la petite ruelle qu'il y a entre le Cygne et le Vieux Cabaret, partie de bise, la maison où précisément, plus en arrière dans le temps, clouaient l'oncle Robert et la tante Aline. Et quand ils arrivent là-bas, les deux frères, ils déchargent leurs sacs contre le mur, dans la réserve. Et quand la remorque est vide, ils repartent avec les sacs vides qu'ils ont empilés dessus. Ils n'ont rien dit.

Ah ! ici au village, les monteurs de boîtes, ils en ont charrié, des boîtes. Des montagnes. Et ils charriaient presque tous. Sauf les monteurs à Gaston qui ne livraient pas à leur commanditaire considérant que cela leur aurait été une humiliation qu'on leur aurait faite, déjà qu'ils étaient pas trop payés. Et d'ailleurs la plupart de ceux-ci n'avaient même pas de véhicule. On n'allait quand même pas les obliger à charrier des boîtes sur leur dos.

Chez Gaston, ils allaient les chercher pour l'essentiel chez Mme Armand. C'est au Crettets. Et la remise donne sur l'arrière du village, sur le lac. S'il vient de neiger, il n'y a souvent rien d'ouvert. Alors là-bas tu marches dans la neige, tu brasses, elle te vient parfois jusqu'aux genoux, ou même parfois jusqu'à mi-cuisses. Tu traces ton chemin. Le triangle, ici, c'est toi qui le fait. Et cela de la route à la remise, ce qui fait plus de vingt mètres. Et la porte de cette remise, elle n'est pour dire jamais fermée à clé. C'est plutôt de la ficelle qu'on utilise. Un tout vieux système. Des choses qui durent, même à moitié démontées, des éternités. Tu pousses la porte. Tu arrives dans un cagibi qui devait être une ancienne chambre à lessive, puisqu'il y a la baignoire contre le mur, à droite en entrant. Elle ne sert naturellement plus. On a mis des planches dessus sur lesquelles il y a les piles de boîtes déjà montées, ou les sacs remplis, quand elle a eu le temps, Mme Armand, toujours pressée. Ces fameux sacs jaunes et verts à l'odeur d'aliment. C'est drôle, on aimait cette odeur, en somme. Tu prenais un sac dans chaque main, à bout de bras pour pas qu'il touche la neige. Et c'est ainsi que tu allais à ton véhicule pour revenir encore deux ou trois fois. Tu prenais toujours le maximum pour ne pas être obligé de revenir trop souvent dans la journée. Car des fois, il souffle. Il souffle toujours, d'ailleurs aux Crettets, cette charrette de bise que le lac Brenet, sur plus d'un kilomètre, a lancée contre les maisons. Alors elle arrive là en force pour passer par dessous les portes et les fenêtres qui ont un doigt d'espace dans la partie inférieure. On les refera au printemps prochain, qu'elle nous dit, Mme Armand. Mais le printemps prochain, ici, il peut-être dans cinq ou dix ans. Comme jamais aussi.

Ah, les choses, elles durent, dans ce village.

Dans le cagibi, il fait parfois presque aussi froid qu'à l'extérieur. Les boîtes s'y gardent mieux. Mme Armand n'est pas là, elle gouverne, à la vieille maison qui est aussi la ferme. Elle a laissé un mot : « Je ferai des 14 ce soir », qu'elle a mis, « tu pourras passer les prendre ». Elle nous tutoie tous. C'est qu'elle nous a vus gamins, c'est qu'elle nous a toujours vus, à peine plus âgés que ses propres enfants. Et ce tutoiement, ici, il nous fait du bien, il rétablit l'équilibre, c'est-à-dire qu'il nous met exactement au même niveau. Il n'y a aucune différence entre l'affineur et le monteur de boîtes. Pour preuve, l'affineur, ses boîtes, pour les avoir, il doit parfois brasser la neige jusqu'au ventre !

C'est ainsi.

Et puis des fois, dans le cagibi si cher à nos souvenirs, de manière à ce qu'on n'y oublierait pas un clou, pas un bout de ficelle qui serait attaché à un clou, il n'y a rien, qu'un maigre demi-sac. Le lendemain, elle nous dit, Mme Armand :

- Tu comprends, on a eu une vache qui a fait le veau. J'ai été dérangée tout le soir et même une partie de la nuit avec du bétail qui n'a rien fait que de dzemotter. Alors j'ai pas pu faire tes boîtes !

On comprend.

On n'est pas des bourreaux.

On ne l'a jamais été.

La preuve, Mme Armand, 15 ou 20 ans plus tard que ce que l'on raconte, elle monte encore des boîtes. Elle cloue à la même place qu'alors. Ou plutôt maintenant, elle agrafe. Elle trouve quand même que c'est une rude belle amélioration, que ça va surtout plus vite. Mais c'est toujours quand même dans la même petite remise, derrière le village, avec l'hiver la bise qui souffle et vous passe dessous les portes et les fenêtres. Ce local, c'est pas pour dire, mais il se chauffe difficilement. Surtout avec un radiateur électrique.

Combien de cents mille boîtes ont été clouées ici, dans ce petit local où l'on vient de l'étage du haut par un escalier que l'on n'a jamais emprunté. Car une maison, la maison des autres, on veut dire, ça reste secret, intime. On ne va pas se fourrer partout. Et ici, les murs ont-ils enregistré tous ces coups de marteau, et puis tous les tacs de ces agrafeuses successives, le système Bonny d'abord, puis le système français, une agrafeuse plus performante venue de Bois d'Amont ?

C'est curieux, là-bas, à vingt-cinq kilomètres, ou trente, ils agrafaient depuis des décennies, avec la vitesse que l'on devine, une dégainée incroyable pour ces femmes, tandis qu'ici l'on clouait encore. Et que même l'on n'avait guère l'intention de changer. Peut-être parce que pour clouer, l'investissement est moindre, tandis qu'il aurait fallu investir des mille et des cents pour se procurer une machine à agraffer digne de ce nom. Et vous voulez savoir ce qu'il fallait pour clouer ? Un minimum. Un marteau, une tenaille, mais ne devrait-on pas dire une paire de tenailles, pour enlever les clous mal plantés, une brosse risette pour éliminer la sciure sur les fonds et c'est tout. Juste en passant, concernant cette sciure, des fois même il fait tellement froid, qu'elle reste en paquet, toute gelée, et qu'on n'arrive pas à l'enlever. Et que même les fonds, qu'on est allé

chercher tantôt au fond de la remise, ils adhèrent entre eux qu'on ne peut pas les décoller. Alors les fardeaux, on les amène à la cuisine pour les dégeler près du fourneau ou de la cuisinière. Et une fois de plus on dit, convaincu :

- Quelle cramine quand même !

Et une fois de plus on regarde par la fenêtre unique pour voir courir la neige sur les gonfles qui se forment au milieu de la route.

C'est en somme un pays terrible, mais on l'aime bien !

Pour le matériel, en plus du marteau et des tenailles et la brosse, on a besoin d'un petit carton dans lequel on met les clous, et d'un autre dans lequel on met les goupilles. Des fois on n'utilise pas un carton, mais une simple boîte à vacherin. Oh ! ce n'est pas ça qui va vous ruiner l'affineur ! Et l'on y puise tellement, dans ces cartons ou ces boîtes, que tout ça se patine, que tout ça devient usé mais beau, parce que sur ces objets, on y découvre la trace du labeur de l'homme. Ces gestes qu'on a fait des cents milliers de fois, tout au long d'une vie parfois, pour les plus assidus. On les ferait les yeux fermés. On les ferait même pendant la nuit encore. A se demander même si on ne les ferait pas alors qu'on serait couché dans son cercueil. Tant et si bien que maintenant ne plus faire des boîtes, l'automne et l'hiver, quand il commence à faire froid, ça nous manquerait. C'est certes une occupation, mais aussi un passe-temps. Un gagne-pain ? Un petit gagne-pain, alors, disons. On l'a vu plus haut, les affineurs, ils ne sont pas trop large question de prix à la boîte. Ils calculent juste. Plutôt en leur faveur qu'en la nôtre. Et le comble en plus, c'est que de ce qu'ils te donnent, il faut encore retrancher le prix des clous et des agrafes. C'est pas croyable, ça. Tu montes des boîtes pour eux et les clous et les goupilles, c'est encore toi qui les paies. Un scandale, dans le fond. Mais c'est ainsi. Ça toujours été ainsi. Ces coutumes professionnelles, elles viennent de loin en arrière, de temps immémoriaux. On les applique encore. On peut plus les changer, qu'on dirait. Qu'elles sont inscrites sur les tablettes mêmes de notre mode de vie.

Essayé, pas pu ! Cela se passe en 1972. On pourrait appeler cet épisode « la fronde des monteurs de boîtes ». Tout soudain ils en ont marre d'être pour la plupart si mal payés et se mettent ensemble pour signer une pétition. Et ce qu'ils demandent, ces pauvres bougres, ce n'est pas énorme, en tout cas pas le bout du monde ! Ce qu'ils essaient de demander, c'est que simplement les boîtes soient toutes payées au même prix, deux centimes de plus par la même occasion, et que les fournitures soient à la charge de l'affineur. Le Petit Louis, il écrit la lettre. Il comparaît ensuite devant messieurs les affineurs menés par le grand Charles, le plus gros. Il devrait se défendre, le petit Louis, ruer dans les brancards, justifier ces revendications parfaitement légitimes. Mais non. Soudain il n'en a plus le courage. Il devient mou comme une chiffonnette. Il s'effondre. Il baisse ses pantalons. Il trahit l'entier des signataires. Il s'allonge. Il dit oui à tout, Il s'excuse même d'avoir été si exigeant. Il promet surtout de ne plus recommencer, devenu comme un petit garçon pris en faute.

Pitoyable, et autant pour les uns que pour les autres.

C'est que c'est ici le pays du vacherin, avec ses coutumes et son folklore !

Tu passes en traversant le village, en longeant ces rues tristes, devant cinq ou six maisons où ça sent le vacherin. Et ça sent pas la même chose que tu passes devant telle ou telle maison. Chaque commerce a son odeur. Cela tient-il aux provenances différentes des vacherins que l'on encave, à la disposition autre des locaux dans chacune de ces maisons, à la manière dont on soigne les fromages ? On ne sait pas.

C'est dans tous les cas, l'affinage, une industrie qui occupe du monde. Qui donne de l'activité. De jour passent ainsi les monteurs de boîtes, les affineurs qui reviennent d'aller chercher leurs blancs en plaine ou à l'autre bout de la Vallée quand c'est le matin, ou en fin d'après-midi quand il s'agit d'aller livrer à la gare. Ça se croise en tous sens. C'est la vie. La vie d'ici, allez. Avec ses composantes multiples. Avec ses réalités impitoyables. Et en même temps avec son immense poésie. C'est surtout bon pour quand on s'en souvient. Car sur l'heure il faut y aller, et gratter pas mal, surtout dans le montage des boîtes, pour se faire un petit quelque chose à la fin du mois. Un petit pécule qui, au terme de la saison, servira à refaire une cuisine, à améliorer un salon, ce que l'on ne fait aucunement avec l'argent du patron qui vit modeste lui aussi certes, mais comptabilise passablement. Celui-là aime mieux les sous sur un carnet plutôt qu'une cuisine en ordre, du moment que ce n'est pas lui-même qui fait la popote ! On n'est pas plus large ici qu'ailleurs. On dira même plutôt moins, d'essence paysanne, un peu radin sur les bords, mais sans qu'on le reconnaisse. Alors on dit qu'on est simplement économe !

Monteurs de boîtes... Ils ont tous posé leur marteau, réduit leurs tenailles et jeté à la poubelle les cartons et les boîtes avec les clous et les goupilles qu'il y avait dedans.

Quelle ambiance de village. J'y ai plongé dès mon plus jeune âge. Nous allions parfois, et même souvent, à la laiterie où notre père était laitier. Nous descendions dans les caves. La première des deux caves, c'est là où l'on mettait le fromage de coupe. Il sentait si bon... le fromage. Il sentait le sel et le fromage. On s'approchait de la table où il reposait, une pièce à moitié entamée. On empoignait le couteau. On se coupait une lichette sur le côté juste pour le goûter. Ici, le fromage, de quelque fabrication il ait été, il était toujours bon. A cause de la fraîcheur et de l'humidité des lieux, des bonnes odeurs qu'il y avait aussi. Un fromage blanc gogeaît dans l'eau salée d'une bassine de bois. Pour couper le fromage, tant il était dur, en somme, il fallait cisailer. On voyait la trace du fromage sur l'acier du couteau, en gras, appétissante. Et puis l'on poussait la porte qui donnait sur la seconde cave, la plus grande, où l'on mettait à s'affiner les vacherins sur les pendants qu'il y avait. Cette cave-là était plus chaude, à cause du boille d'expansion de la chaudière du haut qu'il y avait dans un coin. J'aimais sentir cette chaleur humide et sentir que je trouvais délicieuse cette odeur du moisi blanc des vacherins. Et voir encore à droite, posées en piles sur des tablars à fromages longs et larges, les boîtes à vacherin que l'on

servirait tantôt, grandes et petites. J'aimais voir surtout mes gens emboîter. Ils étaient derrière la table appuyée au mur du fond, Ils patrigotaient dans les déchets de sangles et de pliures qui faisaient comme une litière sous leurs pieds. On enlèverait tout ça en fin de journée, pour le mettre dans un coin, près du boille, en attendant qu'on vous le sorte. J'ignore ce que l'on faisait de ces restes. Et ces gens, c'étaient ma grand-mère, mon grand-père, mon père et ma mère. Des jours, quelle ambiance si sympathique! Surtout quand les vacherins que mon père fabriquait n'étaient pas formidables et que les commandes tardaient à venir. Ils faisaient tout debout. Ils emboîtaient. Il n'y avait point de place. On était les uns sur les autres. Ça n'aidait pas. Les piles de vacherins à emboîter étaient devant eux, sur les fonds, les piles de vacherins emboîtés, on les mettait devant soi, contre le mur. Ils prenaient les boîtes vides dans des sacs de papier qu'ils avaient derrière ou à côté d'eux. Ça rebouillait. On perdait du temps. La place, je vous le dis, était limitée au maximum pour un maximum d'acteurs.

Quand il manquait un numéro de boîte, à cette époque, ça date tout de même d'il y a cinquante ans, on nous envoyait en chercher chez l'oncle Robert et la tante Aline. C'était à deux pas, en face de l'église, juste à côté du Cygne. On prenait le petit char et les sacs vides. On laissait le véhicule devant la maison, sous le néveau, pour pénétrer ensuite dans le long corridor sombre, à l'ancienne. On poussait une première porte. On traversait un second petit corridor, on poussait une deuxième porte, celle-ci vitrée par laquelle ne passait pourtant qu'une lumière diffuse, presque brune. On aimait la pénombre en ce temps-là, et nous aussi, qui y trouvions parfois une certaine sécurité. Et les rares ampoules que l'on trouvait, elles étaient encore de faible voltage, ou plutôt d'ampérage. Non de voltage ! Pour l'économie. On pénétrait ensuite dans la cuisine chaude. Elle n'avait qu'une fenêtre qui donnait sur la ruelle et la haute façade du Cygne dans le coin supérieur gauche où l'on peindrait bientôt : Stop, ici on mange bien !

Et il avait là, dans la vieille cuisine, l'oncle Robert et la tante Aline. Oh ! pas des nerveux, de ces humains à vous attraper un infarctus toutes les semaines. Ils étaient derrière la table avec tout plein de choses dessus. Et ils clouaient. Alors l'oncle Robert se levait pour venir nous remplir les sacs à la cave arrière tandis que la tante Aline, elle, elle continuait à clouer. Avec l'oncle Robert nous allions donc dans l'arrière boutique, située étrangement au levant tandis qu'elle n'avait point de fenêtre. Le soleil pour la cave, entièrement murée, et l'ombre du nord pour la chambre ou même pour la cuisine ! Fameuse disposition de l'ancien temps que l'on a peine à croire. Et pourtant. Et dans cette cave, ça y sentait bon le bois et la terre. L'odeur du bois humide, c'est parfois un rien l'odeur de la pisserie de chat. C'était mal éclairé. On voyait au plafond une ampoule toute nue.

- On voudrait des treize, qu'on disait à l'oncle Robert.

Alors celui-ci se baissait avec un peu de peine, prenait une pile, tenue dessus et dessous, qu'il mettait dans le sac que nous tenions ouvert. Il n'est jamais facile d'aller au fond. Il mettait quatre ou cinq piles. On emplissait deux ou trois

sacs qu'on charriait ensuite le long du corridor pour retrouver le grand air devant la maison, en même temps que l'église, en face, où nous lisions à chaque fois l'heure au cadran. C'était la fin de l'après-midi, invariablement, sur le coup de quatre heures, quatre heures et demie. Une heure avant qu'il ne faille aller livrer à la gare avec le cheval.

Il semblait toujours que nous ressortions d'un trou, ou d'une grotte, en quittant chez la tante Aline, quand bien même ici l'on avait trouvé bon accueil et respect. Car c'étaient de bonnes et braves gens, que l'oncle et la tante, sans autre ambition que de gagner leur pain, que de pouvoir nouer les deux bouts. L'oncle Robert, c'était le sonneur et le concierge de l'église. Il m'est arrivé, dans la vie, d'envier sa place ! J'aurais tant aimé moi aussi sonner les cloches de mon église !

On retournait à la laiterie pour replonger dans la cave tiède et pleine d'odeurs.

Et ces choses, c'est là vraiment qu'on a appris à les connaître. Comme ces boîtes à vacherin. De belles boîtes dont les clous pourtant, à cause de l'humidité de la cave, et parce que pour certains numéros on les laissait entreposées peut-être trop longtemps, rouillaient. Même le bois bleuissait parfois de trop d'humidité pour finalement devenir bientôt gris ou noir. On en perdait, des boîtes, de cette façon-là.

Nous faisons nos expériences. Nous apprenions à découvrir ce monde du vacherin qui nous était certes ordinaire, mais qui se révèle aujourd'hui dans le souvenir, alors que les affineurs ne sont plus que deux au village, et jusqu'à quand, proprement fascinant.

On en voit des choses, en une vie, quand même !



Un temps à clouer des boîtes... Laiterie et église des charbonnières.

Là, justement, au fond de la cave...

Episode peu banal. Plongez avec nous dans la cave de la laiterie de notre village, là où s'affinent nos vacherins l'automne et l'hiver.

L'escalier de pierre, du granit, bruni par les coulures des vacherins, des sangles, du sel, du jus, de tout ce que vous voulez qui émane d'un fromage non encore affiné, surtout est long, interminable. Et pourtant combien de fois ne doit-on pas le monter ou le descendre d'une journée et pendant toute une saison. Des centaines voire des milliers de fois. Puisque tout se fait en bas. On fabrique en haut, dans le local de fabrication, avec la grosse chaudière au milieu, on sangle de même encore en haut, on presse, le tout fait sur l'enrochoir, et pour le reste, c'est en bas que ça se passe. La maturation de nos gommages. Et puis une fois celles-ci arrivées à point, l'emboîtement. Je pense qu'il fait un peu trop chaud dans la grande de ces deux caves, parce qu'il y a le boille d'expansion dans un coin et que ça chauffe. Dans tous les cas on n'y a jamais froid. Il fait plus frais par contre dans la petite cave qui est contre bise, d'autant plus qu'à l'époque dont je vous parle, les murs extérieurs du bâtiment n'ont pas encore été mis en terre. On reçoit donc la bise en pleine façade, et celle-ci n'est isolée ni d'un côté ni d'un autre.

Les vacherins, placés sur leurs petites planchettes et ensuite positionnés sur les tablards. Les tablards ou les pendants, comme on les appelle. Ils ont environ une douzaine d'étages, disons même quinze, vingt à tout casser. Pour le haut, c'est haut, l'eau quand vous frottez elle vous coule le long de l'avant bras, puis du bras tout entier pour pénétrer enfin sous votre chemise, c'est très agréable. Pour le bas, c'est bas, il faut avoir l'échine souple. En tout de la dextérité. Du poignet en particulier. Les trop gros, les trop mous, ici, ils ne font pas l'affaire, être dégnoulé, comme on dit.

La cave de la laiterie. On est quasiment hors du monde. Au cœur du village certes, néanmoins hors du monde. Au cœur, ça oui. Car c'est ici l'endroit historique par excellence, où se sont affinés les premiers vacherins de Suisse romande fabriqués en commun. Pas moins. Pas plus, puisqu'on ne fut pas capable de garder ce bâtiment comme monument historique, que l'on a tout laissé partir à vau-l'eau. Ne cherchez pas, les gens de ce village, ce ne sont pas des crocheurs. Plutôt des indifférents. Et de l'histoire de ce fromage, du vacherin, maintenant ici quasiment enterré, ils s'en foutent comme de l'an quarante. C'est leur affaire. Pas la nôtre.

On a vécu de sacrées heures dans cette cave, à l'abri de tous et de toutes, et même du temps qu'il fait à l'extérieur. Quelle cramme parfois dans ce village ! Le dimanche, on soigne aussi, d'où la nécessité de ne plus fréquenter le culte, ce qui bien évidemment ne fait pas l'affaire du pasteur. On ne s'en plaint pas. On a simplement le culte de la gomasse, voilà tout. On tourne d'abord tous les vacherins, à la petite comme à la grande cave, à la petite les vacherins frais que l'on transportera après quelques jours à la grande, à la grande les plus affinés. Y

en a des petits, beaucoup, des moyens, pas mal, et une série de gros, des roues de chars comme on les appelle.

On travaille encore à la pâle lumière de la baladeuse. On n'a jamais pensé à demander à la Société de laiterie de nous installer des néons, par exemple. Non, tout avec cette foutue baladeuse crochée à un pendant et qui tombe de temps en temps par terre avec l'ampoule qui casse. Faut monter en trouver une, si c'est possible. Il arrive même que la baladeuse tombe dans le bidon, ça pschitt, et il n'y a plus de lumière nulle part. Le bidon est sur un tabouret à quatre pieds rongés par les sels. On frotte nos vacherins à l'éponge, on le fera plus tard à la brosse, ce sera plus efficace. On fait le tout, trois frères ensemble, en trois heures de temps. On y va ronflant la caisse. Les planchettes claquent sur les liteaux qui sont quatre par hauteur, deux d'un côté et deux de l'autre. Les planchettes ainsi se font face.

Mais la grande cave, avec des boîtes en pile sur un long tablard à fromage posé sur des carrons placés à même le sol, boîtes de toutes les dimensions, du 12 au 31- 32, et sans oublier aucun numéro, c'est aussi là que l'on emboîte. Les ancêtres plus que la nouvelle génération, c'est-à-dire le grand-père, la grand-mère et mon père, et à l'occasion ma mère pour une bonne partie de gueule de traviole, car ma grand-mère, avec son caractère un peu rude, n'est pas facile à supporter. Elle a ses humeurs, qu'on dit. Ce qui signifie qu'en ces moments-là il ne faut surtout pas la chatouiller. Une grand-mère, soit-dit en passant, absolument prise par le commerce de vacherin qu'elle considère sans l'ombre d'un doute comme le plus intéressant qu'il puisse y avoir au monde. On travaille surtout avec le Jura neuchâtelois, Nicolet et Banderet, clients difficiles en diable, néanmoins fidèles. La mère Banderet nous tient sous son charme, qui amène chaque année à l'approche des fêtes des paquets énormes de marchandise, car elle tient là-bas, au Pont-de-Martel, une épicerie. Ce qui revient à dire qu'en quelque sorte on lui achète tout autant qu'on lui vend. De grandes boîtes de chocolat surtout, bien chères. Mais voilà pour l'aïeule, la mère Banderet, c'est du sacré. On n'y touche pas. On subit sans broncher toutes ses petites fantaisies de vieille fille. Elle vient vendre sa camelote et reprendre la nôtre avec une grosse Mercédès que son frère, l'homme au cigare, conduit. Elle ne vous arrive jamais non plus qu'enveloppée dans un manteau de fourrure du plus bel effet. La classe, si elle n'était pas un peu trop grosse et surtout nantie des préjugés non seulement de son époque, mais aussi de son milieu. En comparaison d'elle, ma grand-mère, c'est du tout venant, de la simple paysannerie.

Alors les vieux, ils emboitent. Mon père lui ne l'est pas tellement qui n'a guère plus de cinquante. Mais il fait déjà un peu vieux, avec sa crouille jambe. Mandzon, tablier blanc, casquette sur la tête. Pour le grand-père on ne sait plus trop bien, mais de même coiffé d'une casquette, à la limite d'un chapeau, comme sur des photos prises en 1939 et où on le voit avec un tel couvre-chef. Pour la grand-mère, cheveux blancs longs mais bien ramassés à l'arrière de la tête, robe bleu marine à pois blancs souvent avec par-dessus un tablier bleu. Ils

sont donc là, derrière une table dont le plateau est rongé de sel. Ils emboîtent. Ils ne sont pas trop bien organisés, il faut dire. Ils sont beaucoup trop serrés les uns contre les autres. Ils prennent les boîtes à l'arrière, à chaque vacherin sa boîte. Faut faire un pivotement inutile. Mais on a ses habitudes. Et l'on entasse les boîtes pleines contre le mur. Sur la table, au sol, les pliures, les déchets de sangles, tout ça qu'on entasse bientôt dans une encoignure qu'il y a près du boille et qui fermente, d'où cette odeur inimitable d'une vraie cave à vacherins. Le Suisse-allemand, bientôt, c'est lui qui montera toutes ces boîtes pleines en haut, sur la table que l'on a mise tout près de la chaudière. Il se plait à en prendre le plus possible pour montrer que c'est un sacré gaillard. Et il l'est, en effet, toujours le sourire aux lèvres et de bon commandement. Mon père l'apprécie un maximum. C'est le meilleur ouvrier qu'il a eu depuis longtemps, l'un de ceux qui ne se trouvent pas tous les jours. On lave les croûtes, un peu la boîte si des doigts enmorgés l'ont salie. Ensuite tamponner les couvercles et enfin faire les fardeaux pour la gare. Faut être prêt à cinq heures et demie au plus tard. Autrement l'André de la gare, il n'est pas content, il vous fait la pote. Il vous regarde de coin. Il ne vous considère plus comme il faut.

Pour emboîter, ils ont pris une pile de planchettes avec les vacherins dessus, et ils choisissent la boîte qui semble être de bonne dimension, toujours un petit peu plus petite que le vacherin lui-même. Pour que ça plisse, pour qu'il ait les vagues réglementaires. Car si vous livrez des vacherins plats, les gens, ils n'achètent pas. Il leur faut les trois plis. Des choses du genre. Ce qui demeure encore aujourd'hui, par ailleurs, comme quoi, les habitudes, ça peut courir tout au long des décennies.

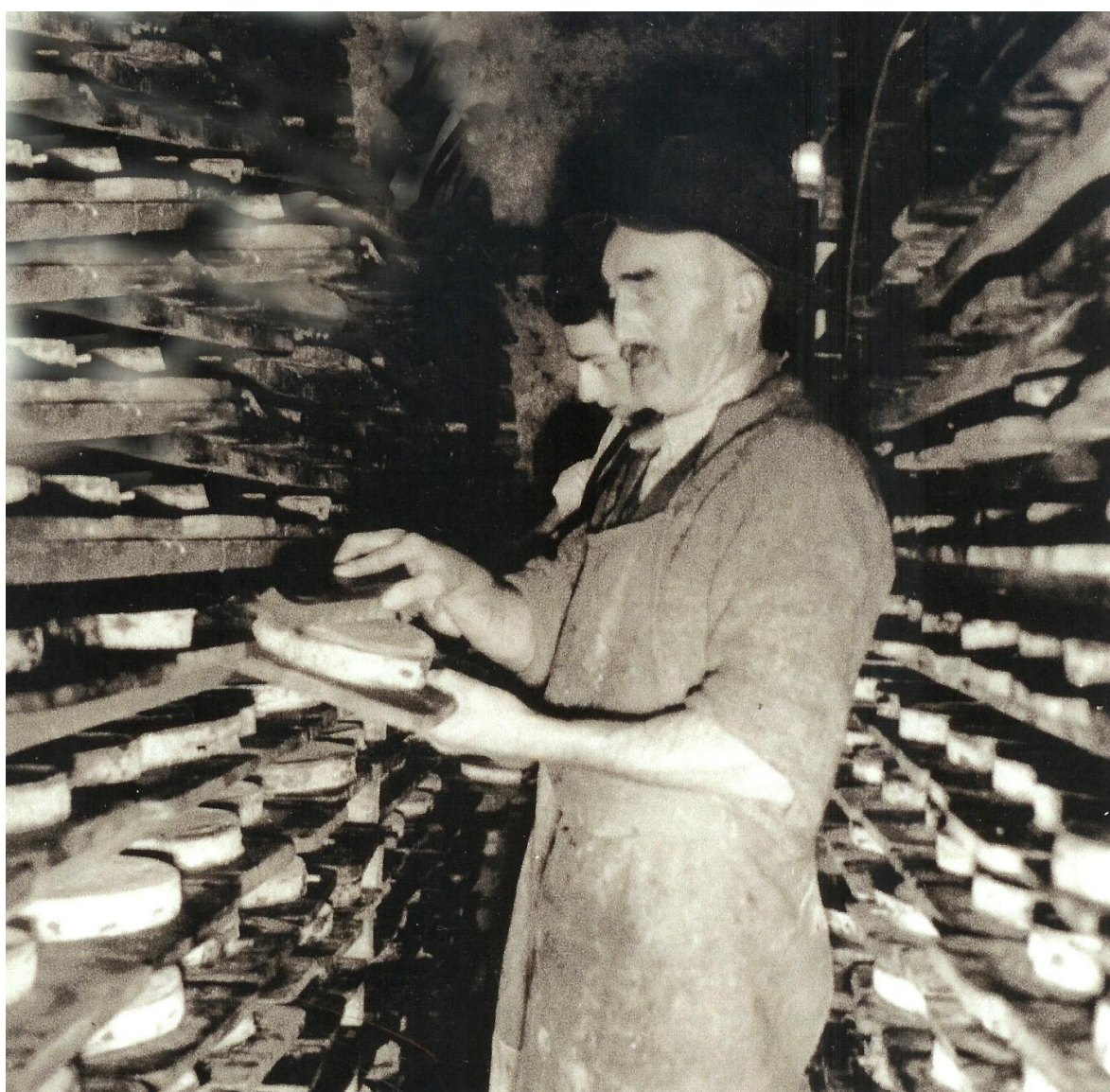
On sent le vacherin à plein nez par là, ceux qui sont sur les pendants. Ceux que l'on emboîte. On sent la moisissure de ces fromages, celles des sangles, les sangles elles-mêmes, avec un restant d'odeur de résine. Même les pliures et les boîtes elles ont leur odeur propre, car dans cette cave elles restent toujours un peu humides, parfois même à vous moisir pendant le week-end. On sent tout, en fait. Ainsi le fromage qu'il y a dans l'autre pièce, sur une table tout autant rongée de sel, et que l'on vend à la coupe. Ça sent si bon le fromage et le sel.

Ils emboîtent. Ils savent pour qui ils le font, Banderet et Nicolet, des noms que l'on entend sans cesse, comme un leitmotiv que rien n'userait jamais. De vieux difficiles. Comme tous les Neuchâtelois par ailleurs, pays d'horlogers tatillons sur la nourriture, personnes gâtées par le système. Bon clients certes, mais difficiles. Faut s'appliquer. Faut pas les décevoir. Ne surtout pas les perdre comme client. La grand-mère en ferait une maladie, elle ne s'en remettrait pas, elle qui disparaît à un certain moment de l'après-midi pour aller faire ses factures, chez elle, dans la chambre arrière, là où il y a le téléphone, tandis qu'à la laiterie, voyez le côté pratique, il n'y en a point. On est là inatteignable, de manière à ce que l'on ne nous dérange pas. Etre entre nous, au fond d'une cave tiède et odorante, à l'abri des actualités du monde qui influent pourtant sur les ventes. Et surtout le temps qu'il fait. Car si l'automne est trop chaud, les ventes,

elles stagnent. Elles se font toutes minçolettes. On vous raconte que ca ne tire pas. Qu'il faut baisser un peu le prix, faire des actions, tout le tralala, vous comprenez.

Le sol ici est de terre battue, des catelles qui sont creusées dans les couloirs, entre deux pendants, à cause que l'on est là plus souvent qu'à son tour, que l'on tourne, que l'on frotte, que l'on lessive les sols à grandes eaux, surtout le dimanche, quand nous avons fini notre travail.

C'est un monde. Un monde chaud. Un monde désormais éteint. La cave existe encore certes, mais elle n'est plus habitée. Et les vieux, et le grand-père et la grand-mère, et mon père, ils reposent tous là-bas, au cimetière, ce lieu que l'ancien laitier, il avait suivi mon père, avec son humour si particulier, appelait le pré bossu. Vous avez tout compris.



1939. A la cave. Jules, le grand-père, et Samuel en train de frotter.

Le Pont, c'est aussi un peu notre village...

J'ai salué mon ombre

J'ai couru autour du lac, une fois encore, une fois de plus. J'ai traversé ce bout de village pour me rapprocher de la rive de l'autre lac. J'ai franchi la passerelle qui est là, entre ces deux espaces d'eau et puis me retournant, j'ai vu mon ombre, là-bas, au cœur du village.

C'était il y a soixante ans, presque jour pour jour. Alors je l'ai saluée. Alors j'ai dit bonjour à cet adolescent que j'étais encore à seize ans. Je lui ai lancé : bon courage, mon ami, tu quittes ton enfance, elle était bien belle par moment, et tu entres dans la vie. Mais attention, mon petit gars, tu ne sais pas encore ce qu'elle te réserve. Peut-être que tu l'imagines grande voire grandissime. Tu n'es pas plus cancre qu'un autre, voyons, donc tu pourras sans doute faire ton chemin aussi bien qu'eux.

Mais voilà, là-bas, je le devine, tu ne sais pas encore trop bien ce que tu en feras, de ta vie. Et pour l'heure, c'est le présent. Et le présent c'est cette école qui se termine, c'est ce jour même où vous vous retrouverez encore une fois dans le restaurant que l'on appelle l'Aurore. On disait plutôt chez Kaempf, qui en avait été le constructeur et qui en restait le propriétaire. Il y avait les quilles, à l'arrière. Il y avait le coca. Quelques cigarettes aussi sans doute. Il y avait le juke-box, avec lequel vous écoutiez, cette mélodie bien d'époque, souvenez-vous en, Telstar. *Tout là-haut, plus haut que les oiseaux, un astre brille dans le ciel. Tout là-haut...*

Peut-être que tu y pensais à ce là-haut, à cet idéal, que tu allais maîtriser. Tu ne voyais pas forcément bien sûr une vie d'homme d'affaires, un lutteur, un gagnant. Une petite existence tranquille plutôt, mais néanmoins heureuse. A moins, bien sûr, que tu aies déjà douté. Car toi, tu n'allais jamais mettre tes pas dans ceux des autres, leur chemin ne serait pas forcément le tien.

C'étaient les dernières heures. Et il y avait là une fille qui t'avait accompagné pendant trois ans. Dans cette école. C'était sans doute la plus admirée. Elle avait ce genre qui plaît. Je la revois soixante ans après et je n'aurais pas peur de lui offrir ces quelques souvenirs. Car je sais qu'elle n'a pas changé, et que nos rapports sont les mêmes, si ce n'est pas meilleurs et plus aisés, de ce qu'ils sont désormais dégagés de ce romantisme un peu gênant qui veut que les filles ne regardent pas trop les garçons, ou font semblant de ne pas les apercevoir, et que ceux-ci, bien au contraire ne voient que les filles. La vie, c'est les filles.

Elle pleurait. Et les autres ils disaient tous : pourquoi elle pleure, c'est un jour de fête, ce n'est pas un jour à pleurer.

Elle pleurait, parce qu'elle avait cette conscience aiguë que d'autres non pas, que ce que l'on avait vécu pendant trois ans se terminait ici. Précisément, dans quelques heures, en fin de soirée.

Tout là-haut, plus haut que les oiseaux... Elle était prenante cette musique, avec les paroles ou simplement sans elles. Alors synthétique, mais belle quand même, avec des guitares électriques et un orgue électronique. L'avenir de la musique, mes amis ! Devenue nostalgique en ce présent à un point que l'on n'imagine pas. Distillée tout au long de la soirée par le groupe des Tornados, m'apparaît-il dans ces souvenirs.

Elle avait raison. On ne reverrait pour dire pas. La vie nous séparerait comme il est normal qu'elle dissolve toujours les groupes, si compacts ont-ils été, si longtemps ont-ils pu durer. On irait chacun de son côté. Et puis au final, que l'on ne se revoie pas, ce n'était pas un problème. On en retrouverait d'autres, des compagnons de route, avec qui on fraterniserait longtemps. Et puis encore, ceux-ci quittés, on en fréquenterait d'autres encore. On vit en groupe, en société. On est rarement seul.

Moi peut-être un peu plus que les autres quand même. Car j'avais l'âme solitaire. Et je ne le savais pas encore. Et j'en souffrais. Car il faut toujours être comme les autres, à cet âge où l'on se cherche, et parfois là où il ne faudrait pas. Il faut les imiter. Il faut fumer son paquet de clopes, ce dernier jour, il faut boire du coca, ou autre chose d'un peu plus corsé, du cynar peut-être. Il faut aller jouer aux quilles. Il ne faut pas penser à ce qu'on laisse derrière soi. Devant plutôt, juste avant que ne commence autre chose. C'est tout de même les vacances. Deux semaines. C'est une suite de jours de liberté entre deux mondes où l'on pourra repenser à tout ça.

Et voilà, je passe, là sur le petit chemin. Je cours mieux soixante ans plus tard que je ne l'aurais fait alors. J'ai plus de dégainé, il me semble, et même si ce n'est qu'une illusion, qu'importe, il suffit seulement d'y croire ! J'ai plus de plaisir aussi. Je cours parce que j'aime ça. Chaque année plus. C'est peut-être devenu une religion, allez savoir. Je cours pour être au-dessus du monde, et même que parfois j'ai les jambes un peu lourdes, je dis alors qu'elles sont de plomb, et que mes rêves retombent. Pour être ailé, pour imiter Telstar, un peu, rien qu'un tout petit peu me suffirait, il me semble.

Cours, cours. Longe le petit chemin qui est là depuis plus de cent ans et sur lequel combien de promeneurs ont-ils passé ? Tu en croise parfois et leur laisse l'espace, en équilibre sur l'herbe juste à côté. Et regarde une dernière fois ton ombre, là-bas, près de l'école, ton ombre toute petite. Est-ce vraiment toi, celle-ci qui se fait un peu floue, maintenant. Toi dans ta chair, toi dans ton esprit ? As-tu réellement existé sous cette forme encore un peu informe, sans connaissance vraiment de ce que tu pourras être ? Tant pis. Ne doutons plus. Alors adieu, mon ombre. Non, je ne me retournerai plus. J'irai contre mon village. Je verrai le bord du lac, la grève, qui était à cette époque encore presque blanche, par endroits, et qui est pourvue maintenant d'une herborisation compacte où au printemps, poussent les plus belles fleurs du monde. Et ce serait bientôt, puisque mars se fait, que les saisons sont en avance et que le printemps, certaines journées, semble presque être déjà là.

Tu as laissé ton ombre derrière toi. Mais au-devant, mon ami, qui que tu sois, tu auras encore quelques belles journées qui feront de toi un homme apaisé. Les souvenirs ne gênent pas. Ils sont même beaux, parfois. Et si l'avenir est certes désormais plus court, le présent, tu le sais de le vivre, il a une consistance qui te surprend plus que tu ne l'aurais jamais imaginé autrefois. Quand tu étais cette ombre, justement, là-bas, au milieu du village.

Chez Ruffieux

Il est temps de gagner le village voisin du Pont, qui était en quelque sorte pour nous la prolongation de notre propre localité. La distance entre les deux n'est pas énorme. Comptez entre la dernière maison des Crettets, chez Meylan, oublions chez Imboden qui se trouve à mi-distance de chacun des deux villages, et la première du Pont, chez Ruffieux, un bon kilomètre. Une distance que l'on a franchi des centaines voire des milliers de fois, à pied, à la course, en vélo, en voiture, et même en tracteur, quand il s'agissait d'aller livrer nos vacherins à la gare du Pont et que nous n'avions pas d'autre véhicule.

On se rendait au Pont pour ce que nous appellerons les services, soit coiffeur, docteur, dentiste, sellier, cordonnier, garagiste, sans oublier le kiosque où nous allions acheter nos Artima. Il y avait aussi au Pont des séances de cinéma, le Grand Bazar, et bien entendu il fallut s'y rendre à la primaire-supérieure tous les jours d'école pendant trois ans.

Le Pont, donc ça nous connaît. Aujourd'hui c'est plutôt pour la simple promenade, ou pour la course autour du lac Brenet. Dans ce cas, on ne fait guère que l'effleurer. On s'y rend encore pour la Poste, puisque celle du village a fermé ses portes il y a une vingtaine d'année. Je le disais dans un autre texte, tout fout le camp, ce qui est une vérité absolue. Diminution drastique des points de vente, des ateliers d'artisans divers, des affineurs, des sociétés, et au final, en 2010, suppression des conseils du village, administratif et général. Comptez en plus la fermeture de l'église, non on n'y pénètre plus, avec des cultes de sept en quatorze. On sonne encore les cloches de temps à autre, tiens. Et rajoutez le pire, l'abandon de l'école pour cause de regroupement. Additionnez le tout et vous arrivez à la grande désertitude actuelle sans que pourtant cela ne semble gêner personne. On s'habitue à tout. Bref, le village est mort tout en vivant encore. C'est là la chose la plus étrange que l'on puisse connaître, après tellement d'activités diverses.

Il en a sûrement été de même pour celui du Pont où nos inventaires des points de vente en déshérence ont été moins systématiques.

Le Pont, quelle belle pléiade à l'époque de boutiques diverses. Entr'autres celle du coiffeur. On disait alors on va au coiffeur, et non chez le coiffeur. Ce beau français n'est qu'une expression moderne et sans intérêt. Et aller au coiffeur, c'était fort naturellement se rendre chez Ruffieux. Le salon était une petite maison proche de la gare, un peu incongrue dans sa modestie, à peine la

place pour un deuxième étage étriqué, et puis encore, il fallait sans doute ramper dans ce second niveau. Au rez, deux salons, celui de Ruffieux lui-même, du côté de la gare, et juste à côté, celui de sa femme, la Irma, fille de Yenyen des Charbonnières, personne très sûre d'elle-même, assez corpulente, un peu le grand genre, si vous voyez ce que l'on veut dire. Le couple n'eut qu'un fils, Jean-Claude, qui ne fut jamais qu'un petit crapaud, pas méchant peut-être, mais tout de même par la ville capable de bouter le feu à un cinéma, si bien que son existence se passa en bonne partie en prison, l'homme n'étant pas capable de réintégrer la société de manière probante.

C'est surtout le mercredi après-midi que nous venions chez Fernand Ruffieux nous faire couper les tifs. Après maintes déclamations de nos parents qui ne voulaient pas que les cheveux dépassent des oreilles. Plus tard notre père, par deux ou trois mèches de trop, nous assimilait volontiers aux Beatles, le seul nom de groupe qu'il ait jamais connu. En raison de leur coiffure et non pour leur musique dont il ne savait strictement rien !

Donc pour ne pas ressembler aux Beatles, on allait au coiffeur. On était presque toujours plusieurs sur les chaises dans l'attente que son tour soit enfin venu. Que l'on prenne place sur le siège. Qu'il nous passe la bavette autour du cou et commence l'opération sensée nous rendre plus beau qu'avant !

En attendant, là, près de la fenêtre sur le bord de laquelle étaient les revues, nous choissions des Sélections du Reader's Digest. Impression à l'encre délavée, rose ou verte. Des dessins de même couleur agrémentaient les articles. Je serais bien en peine de donner le titre d'un seul aujourd'hui. Belle preuve qu'ils n'étaient pas capables de nous influencer. Non pas qu'ils aient été mauvais, mais ils sortaient d'un moule presque immuable, avec un principe de base incontournable, l'homme qui lutte, qui ne se laisse pas aller, gagne presque toujours, devrait-il être unijambiste, privé de ses deux bras, et la tête mise à l'envers. Une vie précieuse et utile où le mot victoire est la conséquence directe de votre acharnement. Nous autres, nous n'en ferions jamais autant. On nous proposait des exemples, nous en étions, selon nos propres critères, tout le contraire !

Son tour arrivait. Il nous installait. Il réglait le siège à la bonne hauteur, il avait mis la bavette et commençait. Tchip, tchip, il avait le ciseau facile. Il vous vous rafraichissait le portchon en un rien de temps, bien dégagé derrière les oreilles. Présence de la tondeuse qui te gratte la peau et te donne des frissons dans le dos. Et toi, pendant qu'il te travaille, tu te regardes dans le miroir. T'y vois-tu beau ? Pas trop. Avec ta tête ronde et tes oreilles décollées. Tu ne te trouves même pas terrible du tout. Et la coupe qu'il t'a faite ne t'a pas amélioré, bien au contraire, puisque maintenant, tes grandes oreilles, on te les découvre mieux encore. C'est ainsi. Tu n'as qu'une tête et tu devras toujours faire avec. En plus t'es pas le genre, mais pas du tout, de ceux qui plaisent aux filles. C'est plutôt l'inverse, celles-ci ne te regardent pas. Pire, avec la bouille que tu as, elles t'ignorent. Faut l'admettre. Bon. Il arrive au bout. Il t'a parlé de quoi, au juste,

pendant qu'il te faisait tout beau. Tu ne t'en souviens pas. De l'école sans doute, de tes parents qu'il connaît, c'est possible. Enfin, bref, il a trouvé de quoi entretenir la conversation. Il y eut bien sûr aussi des silences. On n'entendait plus alors que les ciseaux. Ou la tondeuse. Il travaillait avec application. On craignait qu'il ne nous reste plus rien sur le crâne. Mais non, il a fini. Il a pris sur une étagère l'une de ces bouteilles en verre torsadé. Il y en a au moins trois, toutes avec des liquides de couleur différente. Il prend la un peu verte, presque jaune. Une ou deux giclées. Il malaxe le tout, un coup de peigne, un coup de blaireau dans le cou pour éliminer les derniers cheveux, retrait de la bavette, et voilà, tu peux descendre. Ça fera deux ou trois francs. A dire vrai je ne me souviens plus du coût. Tu avais l'argent dans ta poche que tu lui tends. Il te dit merci et au revoir, ayant déjà fait monter le suivant sur la chaise. Et toi, tu reprends ta veste, ton chiffon, en faux daim d'une couleur douteuse, tu l'enfiles et tu prends la porte.

Les cheveux encore mouillés de brillantine, si l'on peut appeler comme cela l'infâme truc qu'il t'a mis sur le crâne, tu trouves que l'air du dehors est un peu frais. Mais ça ne dure pas. Tu prends ton vélo et vite tu vas en direction du kiosque qui n'est qu'à deux pas et où tu pourras trouver une bonne fournée d'Artima. Si les autres, bien entendu, en ont laissé quelques-uns sur la banquette basse.

Et c'est ainsi, ton petit lot sur le porte-bagage, la tête au frais et parfumée à souhait à cause de la mouillasse de tout à l'heure, que tu retournes d'où tu étais venu, de ton village, là-bas, au bout de son petit lac Brenet.

A la maison, voyant ta nouvelle binette, tes parents approuvent le résultat. Jusqu'à la prochaine fois, dans six semaines, où tu auras retrouvé ta coupe Beatles, qu'il dira plus tard, ton père. Un sacré plaisantin, celui-là. Et surtout, vu sa connaissance musicale, tout à fait de son époque !

Penses à quelque chose de beau

Sa fille le trouvait obsédé par le dentiste. Il lui pardonnait, car elle ne pouvait comprendre. Elle arrivait sur ses seize ans. Pas une dent d'abimée. Aucun trou, aucune carie. Pas l'ombre d'une tache quelconque qui pourrait laisser croire à des problèmes futurs³. La blancheur intégrale. Par conséquent la méconnaissance vraie de la chaise du dentiste où elle n'a fait que passer pour des contrôles de deux minutes, à peine. Elle n'a jamais souffert des dents. Et c'est tant mieux. C'est un état qu'elle goûte et auquel nous n'aurions jamais osé penser. Nous sommes cinquante ans plus tard. Probable que l'alimentation a changé, que les dentifrices se sont faits plus efficaces, que l'hygiène buccale est mieux comprise.

³ Hélas, ce bel état c'est gâté par la suite, ramenant en fait ses problèmes au même niveau que les nôtres.

Mais alors ? Mais alors, pour nous autres, sitôt passé le seuil de la prime enfance, hop, l'arracheur de dents. Et ça commence pour un carrousel qui n'arrêtera plus, bon pour y aller une fois l'an. Et à chaque fois pas des séances de rigolade, de souffrances vives, de quoi regretter d'avoir mangé autant de tartines et de têtes de nègres ! Promis, juré, sitôt le traitement fini, on se met au régime sans sucre !

Lui, il se comprenait ! De telle manière que quand il se trouve aujourd'hui à nouveau sur la chaise du praticien, avec l'assistante qui lui tourne autour, sage dérivation à ses éternelles angoisses quand elle est bien jolie, il ne peut que se dire :

- Il y a le dentiste, c'est la vie, la vraie, et il y a quand on n'est pas chez le dentiste, ce qui n'est en somme que de l'entre deux, de l'entracte. On passe d'une séance à une autre séance. Et ainsi de suite, jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que des chicots et puis plus rien que les gencives, et que par conséquent l'on ne souffre plus. A moins que les dents que vous n'avez plus se fassent encore sentir par les jours de trop d'humidité ou par les temps de bise.

A ce propos son père ne regretta jamais ses bonnes dents. Elles l'avaient trop fait souffrir. Il lui contait un épisode qu'il avait vécu au chalet où une rage de dents l'avait pris. Pas d'aspirine, pas la possibilité non plus de descendre immédiatement au village voisin. Il avait bouffé de l'herbe pour calmer ses douleurs.

Et l'on ne serait pas obsédé après avoir entendu des trucs pareils ?

On avait grimpé les escaliers la mort dans l'âme. On les avait fait craquer parce qu'on marchait lourdement. Ce n'était pas encore, bigre, l'époque bienheureuse des savates, pôvr'ami, qu'avec t'as l'allure d'une véritable panthère. Nos vieux souliers. Pour moi des bruns, toujours, éclaiffe-bouse de première, usés au bout, usés dessous – pourquoi mon Dieu n'aurais-je pas eu droit moi aussi de temps en temps à des noirs comme mes copains ? – Et puis en haut, dans la grande maison qu'il y a en face de l'Hôtel de la Truite, vous y trouviez aussi la poste du village dans le bas, voilà un grand corridor. Nous, on prenait à gauche, deux marches, une porte, tu sonnes. T'attends pas longtemps. Une momie vient t'ouvrir pour te faire découvrir un second corridor latéral avec deux portes à gauche. La numéro un, c'est le cabinet du dentiste, la numéro deux, la salle d'attente. En face, deux autres portes, dont l'une donne sur la salle de préparation, le laboratoire, disons. Madame l'assistante s'y réfugie souvent.

Celle-ci avait pris la veste que nous venions d'enlever pour la placer sur le porte-habits fiché contre le mur, au fond à gauche. Des vestes, y en avait tout plein déjà, et pas rien que des belles. La mienne ne dépareillerait pas, fermeture éclair, faux-daim brun chiasse, usée jusqu'à la fibre, celle là même que je n'aimais qu'à moitié, pour ne pas dire pas du tout, et que m'avait refilée l'un ou l'autre de mes deux grands frères quand ils n'en avaient plus voulu ou que ma mère avait déclarée trop petite pour leur nouvelle carrure, à ces durs de treize ou quatorze ans, prim-supiens fiers de leur nouvel état. Et tout et tout !

Elle t'ouvre donc la porte, la momie, imperturbable, que tu as saluée, elle dont la réponse a été timide, ce me semble. Momie d'accord, mais jamais désagréable quand même, pas un mot plus haut que l'autre, simplement figée à jamais dans son rôle d'assistante qu'elle joue avec une placidité exemplaire. Et maintenant elle te fait pénétrer dans la salle d'attente. Chez notre dentiste, directement, dans le cabinet, sans attendre ? Jamais, la terre en aurait cessé de tourner.

Mon Dieu !

Mon Dieu, oui, ils sont déjà tous là, les copains, six ou sept ou plus ou moins, mais dans tous les cas bien trop nombreux. Ce qu'il faudra attendre. Faites le compte. Une moyenne de huit minutes par supplicié, cela fera une heure. A feuilleter des Paris-Match écornés, moribonds, qu'on prend sur une table centrale, des Illustrés ou autres Images du Monde. A regarder les tapisseries cent fois défraîchies de cette pièce triste à mourir. A zieuter les réactions des autres. Ils n'en mènent pas large eux non plus. Mais surtout à contempler, si l'on s'est mis à la fenêtre, il y en a deux, la place de la Truite en fin de journée. Ou à ne rien voir, qu'à s'imprégner de cette ambiance morbide pour penser à dans une heure, quand enfin on sortira de ce traquenard, bienheureux. Et qu'est-ce qu'on entend ? Rien d'autre par delà le mur mince, que le sifflement horrible de la fraise, que le râle pitoyable de nos devanciers ou que les bruits des instruments que l'on pose sur la tablette de verre et la voix du grand homme qui rassure et vous met en décontraction.

Est-ce que l'interminable attente avant que de passer là-bas est préférable au fait d'être sur la chaise ? Aurions-nous voulu rester là jusqu'à sept heures du soir plutôt que d'affronter l'épreuve ? Foutre le camp, ouai, et pas plus tard que tout de suite ! Je vois là-bas, au-delà de la Truite, sans doute dans l'enfilade au bout de laquelle se trouve la gare, un coin de ciel, un bout de forêt, un semblant de pâturage. Oh ! aller me cacher là-bas, tout au fond, et si loin que personne jamais ne m'y retrouverait !

C'était dans les journaux, la guerre d'Algérie, le FLN, plus tard ce sera aussi l'OAS, des trucs comme ça. Ce furent des années plus tôt, le Vietnam, Dien Bien Phu. Ce furent, toutes ces années confondues, ces mille conflits qui embrasent en permanence le monde et dont la plupart sont aujourd'hui oubliés avec tous ces morts qui n'ont servi à rien. L'Afrique souvent. C'étaient ces militaires de tous bords, galonnés, belles casquettes, trop fiers et trop arrogants pour être des amis. On avait vu Degaulle, une tête de plus que les autres, là, debout dans la voiture présidentielle descendant les Champs-Élysées, Kroutchev, Adenauer, Eisenauer, de ces hommes lointains et puissants dont on entendait parler aux nouvelles d'une heure moins le quart. Ce furent aussi Brigitte Bardot et ces autres femmes, déjà belles à te damner un saint. Quelle poitrine, mes amis ! Formidable !

Et c'était en tout la vie en noir et blanc, souvent sinistre et sans joie. Les humains ne savent-ils donc pas vivre heureux ? Ce pourrait pourtant être si

facile, tenez, justement, comme on nous l'enseigne à l'Ecole du Dimanche. Il suffit d'aimer son prochain pour que tout roule.

Je rêvais, moi, assis sur la banquette basse de la fenêtre, d'un autre monde, celui-ci plus coloré. Où ce serait l'aventure. Et ce monde serait pour bientôt, quand j'irai m'enfiler à mon tour dans le kiosque voisin pour y acheter l'un des précieux fascicules que Mme Albertano nous proposait sur sa banquette basse. Ainsi, malgré les souffrances certaines à venir, je ne désespérais pas totalement de la vie qui gardait quelque part un attrait tout particulier.

Ils avaient tous passé, les précédents. Il en était revenu d'autres pour combler les vides. Ça n'arrêtait pas. Tous les enfants de ces deux villages avaient des caries. Pas un qui n'ait des dents saines. Parlons d'une hygiène buccale et d'une bonne alimentation, du bon vieux temps où tu te roules sous la table tant tu as mal aux dents. Et ce serait donc bientôt à mon tour. J'avais les chocottes, crénom, avec un tremblement irréprensible dans la jambe droite, une sorte de spasmophilie avant que personne n'en parle. Pitoyable. Sans le montrer. Ils n'avaient pas besoin de le savoir, les autres. Et toc, ça ne pouvait pas manquer, la porte s'ouvrait, la momie faisait le tour de la chambre des yeux et s'arrêtait enfin sur moi qui me levais, condamné.

Mes amis, soyez maintenant avec moi. Et toi, mon amie, qui que tu sois, viens et donne-moi la main ! Je franchissais le seuil de cette porte pourtant seul et la mine basse pour passer aussitôt l'autre tout autant défait. Mais le maître était là qui veille et rassure. J'étais impressionné par sa stature, par son port presque aristocratique, fasciné par sa tignasse blanche à laquelle il ne manquait pas un fil. Le bougre ! Après qu'il t'ait salué, en garçon poli tu lui répondais même avec le sourire, et que tu te sois assis dans le grand fauteuil de cuir, le pire de la création, jamais vu ça, il savait illico-presto te mettre en confiance, presque en confidence, et te disait ainsi, histoire d'introduire la séance.

- A quoi en étions-nous restés ?
- La gauche.
- Elle te fait mal ?
- Un peu.

Alors, bouche grande ouverte, tu lui découvrais sans gêne aucune tes amygdales et tes dents abîmées, et lui, facétieux, dans celle que tu lui avais si honnêtement désignée, en haut, à gauche, elle t'avait empêché de dormir toute la nuit, voilà même trois jours que tu la sentais, la salope, la vie ne vaut vraiment pas grand-chose quand on a mal aux dents, il avait planté sa pointe dans le fruit mou qui était au centre pour attiser plus encore la douleur vive de ton nerf mis à nu.

- Ahahaha...

Alors il te répondait :

- C'est bien celle-là, il n'y a pas à se tromper. Mais tu verras, on va te la faire comme neuve.

Pour rajouter aussitôt, empoignant sa fraise et s'apprêtant à te la faire valser en même temps que toi aussi tu entrerais dans la danse :

- Penses à quelque chose de beau !

Et son ton et son sourire en exprimaient plus que de longs discours !

Et c'est ainsi, plus besoin désormais d'en rajouter ni de lui faire un dessin supplémentaire pour lui expliquer ton problème ni ce qu'il y avait à faire pour y remédier, qu'il enfonçait le clou de sa fraise au beau milieu de ta dent pourrie. Et toi alors, si tu ne giclais pas instantanément au plafond, on aurait du y voir en principe toutes les cognées de ces centaines de gamins passés par ses mains, les grognements que tu ne pouvais retenir devaient s'entendre, tels que ceux des précédents, jusque derrière le mur où attendaient les futures victimes que tu venais de quitter et déjà mises en condition. Car chez Vincent, donc, jamais de rendez-vous, c'était à la queue leu leu, chacun son tour, comme à Paris. Et pendant tout ce temps-là, toi, tu te cramponnais à mort aux accoudoirs du siège, à les arracher. Avait-il au moins vérifié les soudures, le salaud !

Le salaud, il te demandait alors de ne pas te crisper, de te laisser aller. De bleu, pas facile, toujours à te trouver le nerf le plus sensible mais en même temps, dès qu'il relâchait la vapeur, à t'offrir un mot pour te dérider alors que tu avais des larmes aux yeux de souffrance. Et cela en attendant que ses instruments impitoyables n'effacent à nouveau le sourire timide esquissé sur ton visage où l'angoisse dessinait une bien vilaine grimace. Celle-ci ne l'effrayait aucunement. Il en avait vu d'autres. Pas toi ! Car c'était toi qui étais là, et personne d'autre. Ni ton père ni ta mère ni aucun de tes frères. Rien que toi. Qui crachait de lamentables débris au goût affreux de pourriture, peut-on avoir eu ça si longtemps dans la bouche, dans la cuvette où tu faisais des fils avec du sang. Pas beau !

Après tant d'horreur, le goût rafraîchissant de l'eau colorée avec laquelle tu te rinçais la bouche, te faisait croire à une fin. Mais non, ce n'était bon Dieu pas fini, un répit seulement. Car son marteau-piqueur n'avait fait que la moitié du travail, le trou se prolongeait sur le côté. Et hop, nouvelle reprise, et en aucun cas meilleure que la précédente. Et ça sicle, ça coince, ça piaule, ça miaule à mort, ça creuse, et merde ! il te touche encore une fois le nerf. A hurler, à pleurer. D'ailleurs tu souffres tant dans cette séance que tu as des larmes qui te sont remontées aux yeux. T'as pas pu te retenir. Ca est venu tout seul, sans que tu ne le veuilles. A enfoncer la fenêtre, bordel. A lui balayer tout son attirail qu'il a devant lui pour ne plus retrouver cette saleté de fauteuil. Jamais !

Comment étions-nous faits ? Car nous revenions toujours. Et sans accompagnateur pour nous tenir la main, ni bonne amie non plus qui aurait eu pour nous une once de commisération. Nous étions seuls, marre seuls. Peut-être que simplement nous ne voulions pas être moins braves que les autres qui nous accompagnaient. Ou que nous pressentions que de trop tarder la douleur ne serait que plus vive. Coincés ! Certitude en conséquence qu'il fallait en passer

par là. Et celle-ci finalement, ne remplaçait-elle pas une volonté et un courage que nous étions loin d'avoir ?

Chambre maudite, allez, où, à l'arrière, pendant la séance, que nous entendions, la momie, assistance sans grâce, réglée une fois pour toute, docile aux ordres du maître qui pourtant jamais n'abuse, sa bonne éducation le mène, fait des mouvements de porte. Ça rentre et ça sort. C'est le moulin et non pas chez le dentiste. On entend les escaliers craquer par de nouveaux arrivages. Tiens, ces vieilles marches, sont-elles aujourd'hui toujours les mêmes, ont-elles gardé la marque de nos pas dans leur matière, du bois qui craque ? De tous nos pas. Car je peux l'affirmer, aucun de nous qui n'ait pas passé par là. Il n'y avait qu'Outre-Sarine qu'on trouvait un garçon et une fille, frère et sœur, qui possédaient une dentition parfaite. Sorte de miraculés, figures d'exemple qu'hélas nous ne pourrions plus suivre désormais. Car nos dents cariées, on ne nous les changerait plus contre des autres, belles blanches intactes, alignées au cordeau, et capable de t'emmener au bout de ta chienne de vie sans qu'avec elles – O chères dents saines dont je rêve plus souvent qu'à mon tour – tu ne souffres jamais.

Le bruit des outils sur la tablette de verre, les piques et les pointes à bout droit ou recourbé, acier inox ou chromé, les miroirs au petit bout rond. Mais surtout cette charrette de fraise qui porte si mal son nom. Ou plutôt les deux, la vieille, quand il la sert elle te démonte le cerveau par ses vibrations, tu vois ces fils d'entraînement courir à fond la gomme sur des poulies – goût de vieille gomme quand en fin d'exercice avec elle il te polira les dents - , et cela t'effraie, et la neuve, plus méchante encore, qui siffle et creuse des cavités grandes comme l'entonnoir de Bonport, en un rien de temps, toujours prête, la vicieuse, à t'arracher des Oh ! Ah ! Uh ! demeurés en l'état parce que tu as la bouche grande ouverte, son outil dedans, et creuses que tu creuses, misérable, et qu'il n'a pas l'intention de ressortir de sitôt. Ta dent, pôvr'ami, il te la traversera de part en part pour aller jusqu'à l'os. Et tant pis si tu râles, douillet, t'avais pas besoin de manger autant de tartines à la confiture aux cerises !

Restait quoi à espérer sur cette chaise de tortionnaire et de torturé ? Rien. Perdu. Le regard au ciel où Dieu ne se montrait pas, t'ayant définitivement abandonné. Ou posé sur la tablette où l'on voyait bleue et blanche, éternelle, brûler la petite flamme innocente de sa lampe à alcool sur laquelle parfois il passait un outil.

Il y avait de meilleurs moments quand même. Tenez, quand il repoussait enfin ses deux monstrueuses mécaniques pleines de bras qui se replient, oh ! les arracher et les ficher par la fenêtre, et qu'enfin il préparait ses pâtes, blanche quand il s'agissait d'un pansement – quel drôle de goût il a - , grise, mercure en petites boules qu'il écrasait consciencieusement avec d'autres produits au fond d'un godet de porcelaine quand il s'agissait d'obturer pour de bon. Cette marchandise-là, la manière dont il l'obtenait, t'intriguait. Il la mettait avec un outil spécial au fond de l'immense cuvette qu'il t'avait faite et que tu avais toi-

même découverte avec le bout de la langue, pour ensuite la pousser, la presser, l'écraser, elle crissait d'une drôle de manière, et enfin derniers coups de pique, en survols légers, lui enlever les dernières bavures.

Ouf, il était temps. Et l'assistante maintenant, après que tu aies repris du sirop dans le verre, t'enlevait ta bavette.

Cela avait paru une éternité de temps. Alors qu'en réalité la séance, parce qu'il y avait cette nuée de zigotos qui attendaient encore dans la salle d'attente, n'avait même pas duré dix minutes.

Y avait de meilleurs moments aussi, quand, sur cette chaise de cuir usée par tant et tant de passages, tu prolongeais le rêve que tu avais fait là-bas dans la chambre grise, assis sur l'une des banquettes des fenêtres à regarder les gens qui sans cesse arrivaient pour s'enfiler au kiosque et en ressortir bientôt avec une revue qu'ils tenaient roulée dans une main avec un élastique autour. Et ce rêve, c'était qu'à ton tour tu irais dans cet antre miraculeux où, si étrange que ce soit, tu y oublierais sur l'heure ton passage ici et même la perspective que tu y reviendrais la semaine prochaine. Et dans ces rêves colorés, tes chers publications dansaient dans tes yeux, leurs couvertures formidables t'attendaient qui s'apprêteraient, ouvertes, à te révéler ces mille merveilles de l'aventure, du Fra-West. Car ce n'étaient pas seulement les couleurs des couvertures, l'intérieur était toujours noir et blanc, le format, l'évasion souhaitée qui te retenaient, mais aussi l'odeur des encres et du papier, c'était ce tout qui avait enfin créé une brochure, un fascicule, un Artima, quoi, car à l'époque on ne parlait pas de récit complet, ce miracle de l'édition enfantine, cette réussite totale à laquelle tu contribuais à ta manière par tes achats répétés.

En tout ça, mon Dieu, comme tu les avais descendus vite, les escaliers de là-bas. Plus rapidement c'est certain que tu ne les avais montés tout à l'heure, et par deux, par trois ou quatre marches, à t'éclaffer dans le bas, après qu'elle t'ait tendu ta veste dont tu n'avais même pas pris le temps de tirer la fermeture éclair. Alors fouette cocher, salut chère vieille momie, sans regret, avant que tu ne soupes, tartines à la confiture aux cerises avec le drôle de goût qui t'était resté dans la bouche, ta journée de misère se terminait par ton passage au kiosque puis par ton retour en vélo de la place de la Truite à ton village, là-bas, au-delà du pont du Pont, au bout de son lac. Un lac pour ce village, un autre pour le nôtre, à un kilomètre et des poussières, où parfois, quand c'était l'arrière-saison, des lampadaires déjà s'étaient allumés.

La voilà donc, mon enfance, puisqu'il paraît que vous souhaitiez la connaître !

Quatre personnages dont trois au bout du rouleau

Mort à St-Loup

Il était malade.

- Le bout, se disait-il.

Usé, rendu, démoli. Cela encore il l'acceptait. Mais il y avait ce mal qui le rongerait, ce grand creux qu'il avait là, au niveau de la poitrine, du cœur, des poumons, il ne savait pas au juste avec précision, maintenant que tout se déglinguait, mais en lui, au cœur de lui.

- T'es foutu !

La machine usée au dernier degré, plus bonne à ne vous donner que du mal. Pouvait plus tenir le manche d'une fourche ou d'un outil quelconque. Il l'avait dit à son fils qui avait repris le domaine depuis des décennies :

- J'peux plus.

Ce mal, il n'arrivait plus le supporter, il fallait qu'on l'aide. Il pouvait quand même pas se faire sauter la tête, se tirer une balle, avec quoi, d'ailleurs, il n'avait jamais fait d'autre service que les souvenirs de son père au Sondrebond. Il était croyant, en plus, il avait même été conseiller de paroisse. On doit au moins donner l'exemple. C'était mal de choisir soi-même l'heure de sa mort. On devait attendre que le Seigneur, il nous fasse signe, et que même il nous reprenne de lui-même. Et la douleur, on devait la supporter jusqu'au bout, ne pas s'en décharger d'une seule miette. On devait s'en remettre à la volonté divine.

Mais ce mal, lancinant, permanent, ça lui bouffait le peu de vie qui lui restait, ça lui tuait le peu de goût qu'il avait encore à vivre, à voir les matins se lever sur le village, les couleurs, la lumière, des choses aussi simples que ça, simples mais essentielles. Il mangeait plus guère. Il dormait plus non plus. L'angoisse le taraudait malgré qu'il ait l'âge de mourir, et que même, si l'on regardait ses concitoyens, il avait déjà dépassé d'un bon bout de temps ce que l'on aurait pu appeler une moyenne., D'autres du village s'en étaient allés à cinquante, à quarante ans. Et que dire alors de ces deux jeunes filles mortes à peine plus de vingt ans, de tuberculose, hein ? Quel drame affreux, elles étaient jumelles, les voilà qui disparaissent à un an d'intervalle, voilà qu'on les emmène au cimetière pour qu'elles soient presque l'une à côté de l'autre, là-bas, sous la terre. Elles étaient pourtant jolies, quoique, c'est vrai, un peu délicates. Il avait pleuré à l'enterrement, lui, le conseiller de paroisse, lui, le seul qui n'aurait pas du pleurer, puisqu'il était le serviteur de Dieu et qu'il aurait du mettre sa confiance en lui. Entièrement. On ne pleure pas, quand on croit. Mais lui, il avait pleuré deux fois tant c'était triste.

- J'tiens plus.

Son fils alors avait l'avait emmené à St Loup, dans une carriole qu'on avait dans la remise, et qui prenait presque toute la place alors qu'on ne la servait presque jamais. Il avait pensé à la débarrasser. Et puis voilà qu'elle servait quand même une dernière fois, pour lui. Son fils, il pensait que ce serait plus rapide qu'avec le train, d'autant plus qu'ils avaient une jument nerveuse et racée qui ne demandait qu'à se défouler un peu. Et c'est vrai que sitôt passé le col, il n'y a pour dire plus que de la descente, et sur pas loin de vingt kilomètres, on peut aller facile pendant près d'une heure. Et quel paysage. Tu peux trotter, belle Bichette. Ainsi l'appelait-on.

Ils étaient arrivés là-bas au milieu de l'après-midi alors qu'on était parti peu après le repas. Où il n'avait même pas mangé. Il avait regardé manger son fils et puis sa belle-fille et les jeunes. Mais lui n'avait rien mangé. Il pouvait pas. Il avait plein d'angoisse en lui, en même temps qu'il se réjouissait que l'on mette, si c'était possible, un terme à ses souffrances. Et là-bas où l'on était arrivé, ils l'avaient mis dans une chambre toute blanche comme il n'en avait jamais vu, avec un plafond très haut et de larges fenêtres par lesquelles le soleil rentrait encore à flot. Mais il n'était pas chez lui. Et ces diaconesses, avec leur grande robe grise, fallait-il avoir confiance en elles, en chacune, ou s'en méfier, leur en dire le moins possible sur soi, et pour le tout s'en remettre à Dieu ? Rien ne le rassurait. Et il avait beau se dire qu'on le soignerait, cela ne suffisait pas à le mettre en confiance. Je suis comme perdu, ici, qu'il se disait.

On s'était quitté. Il avait dit :

- Adieu.

Alors son fils lui avait aussi dit adieu.

- On se renseignera par téléphone, qu'il avait encore rajouté.

Et puis il s'était éloigné, pour disparaître par la grande porte. Pour aller dans le corridor où il y a un virage au bout et où tu vois disparaître les personnes que tu aimes. Et si c'était à jamais ?

Il avait mal. Le bout, l'ultime point d'où se sera un voyage sans retour. Inutile de se faire des illusions. Reste juste à ce qu'on vous aide à tenir et que vous vous prépariez. Rien d'autre. Rien de moins, rien de plus. On l'avait donc pris en charge. On lui disait ce qu'il devait faire. Il n'avait plus le droit de choisir ce que lui il aurait aimé faire. Il serait désormais un peu comme une plante. Finie ma vie. Fini là-haut. C'était si loin, là-haut, désormais, un monde étrange, qui n'avait plus rien à voir avec celui-ci. Il le comprenait en regardant les murs, le plafond, la fenêtre par laquelle il voyait un parc avec des grands arbres, des beaux arbres, qu'il se disait. Et il regardait maintenant ces autres qui l'accompagnaient, tous des vieux. On est entre vieux, entre mourants. On est déjà pourri. C'est pas gai la vie, quand même, travailler, et puis venir mourir ici, anonyme. J'aurais mieux fait de rester là-haut et de me déguiller, chez moi, ou

dans les champs qu'il y a autour de chez moi. J'aurais été dans la lumière, au coin d'un champ que j'aime, à la lisière d'une forêt que j'ai toujours connue, avec encore des feuilles mortes parmi l'herbe sèche, un restant de l'année passée, et puis pan, fini terminé, mais chez moi, sur ma terre. Là où j'ai vécu et où j'ai aimé ma terre. Pas dans une chambre avec des vieux. Mais je pouvais plus tenir, le mal, il me bouffait.

On lui donna des pastilles. On lui fit des piqûres. Il mangeait à peine. Il s'endormait, se réveillait, s'endormait encore. Il avait mal, trop. Et puis ce nouvel espace, où même l'air qu'il respirait ne lui semblait plus le même, il pouvait pas s'habituer. Mais c'étaient les autres surtout. Qui parlaient dans leur sommeil. Avec le voisin qui ronfle, qui sait plus trop à quoi il en est. Et qui sent pas bon. Et tous qui sentent pas bon. Et moi, est-ce qu'aussi, je ne sens pas bon, que je sens le pipi ? Que je m'en vais par l'odeur ? Et y ces autres qui sont jamais contents, qui ronchonnent sur tout. Et ils étaient six dans la même chambre, huit, avec deux autres qui se trouvaient dans une encoignure qu'il n'avait repérée qu'après. Il les avait comptés. Il avait le temps, maintenant. Il avait tout son temps, le temps ce n'était plus rien, c'était quoi, le temps, un magma infâme, du brouillard visqueux, la nuit, le jour, l'ennui, la peine, le mal ? Le temps, c'était tout cela, avec ces bonnes sœurs qui passent et qu'il n'aime pas, et même qu'elles se dévouent. Il se méfie. Il les voit trop comme il voit les choses d'ici, ces grands lits de fer en particulier, alors qu'il n'aime pas les lits en fer. Il n'aime que le bois qu'il sent avec la main, tandis que le fer, il est froid, sous la main, il est étranger, presque ennemi. De grands lits de fer. On les ressortirait d'ici avec, on les roulerait dans les couloirs avec eux dessus, tout durs, on les emmènerait là où l'on met les gens en caisse. Horrible, qu'il se disait.

On l'avait soigné. Rémission, quelques jours où la souffrance n'est plus aussi vive. Il avait même pu aller se promener dans les environs. N'allez surtout pas trop loin, qu'on lui avait dit, la limite, c'est là-bas, où il y a ces arbres. Alors il était allé là-bas où il y a ces arbres, et comme il y avait un chemin qui s'enfonce dans la forêt, il l'avait suivi. Il était parti au cœur des grandes forêts. Et ce n'étaient pas les siennes, en comparaison. Mais il le pressentait déjà, qu'importe le genre, cela reste de la forêt, et celles d'ici, elles seraient bientôt les siennes. Elles étaient moins tristes, ce n'étaient guère que des feuillus, tandis que là-bas, il y avait surtout des sapins, avec quelques fayards. Ici point de sapins et ce n'était pas plus mal. Il devinait un climat moins rude. Il voyait un paysage plus ouvert. Là-bas, c'est étroit, en comparaison, qu'il se pensait, c'est petit. Avec des gens petits eux aussi, à cause du manque d'ouverture, justement, qui n'ont jamais vu que leur village. Il lui venait alors un sentiment de grandeur et d'ouverture qu'il n'avait pas connu là-haut.

- Quand même, qu'il se disait, j'aurais mieux fait de mourir là-haut.

Alors il voyait les montagnes, leur croupe sombre. Et il savait que derrière, c'était son pays, son étroit pays de montagne, avec son village au bout du lac. Mais en même temps il avait peine à imaginer que là-bas derrière ces montagnes, il y avait les autres de son village qui y vivaient encore, qui continuaient leur vie comme si lui, il n'avait jamais existé. Il s'en était détaché, de son village, et de sa maison et de ses champs. Il devenait un être nouveau, nu, sans passé. Ce qu'il avait fait, accompli, ses œuvres qu'on dit, ça ne représentait plus rien. Il n'y avait plus que sa vie ici, pauvre vie, réglée depuis le premier jour où on l'avait abandonné. On mangeait à heures fixes. Il se promenait à heures fixes. Il se promenait... mais il était devenu si faible. En fait, c'est la tête plus que le corps qui le menait. Le corps fichu mais la tête encore bonne. L'un ne va donc pas forcément avec l'autre, la tête est au-dessus du corps ? Et quoique devenu si faible, il prenait encore plaisir à revoir la forêt chaque jour. Il n'y serait pas allé, qu'elle lui aurait manqué. Il s'y accrochait. Il n'y avait plus que cela, la forêt. Il y pensait jour et nuit. Il pensait à sa forêt. Et quand il allait sous les arbres que l'on y trouve, et même si c'est à tout petits pas, il y était bien. Il s'arrêtait là, sur un banc qui faisait face à un fayard énorme dont les branches, dans leur complexité, allaient partout vers le ciel, vers la terre, de tous les côtés à la fois, tordues presque autant que lui, un chef-d'œuvre de la nature comme on rencontre parfois, et qu'on ne peut pas ne pas voir. On s'arrête, on regarde, on s'interroge. La vie qu'il y a en lui, elle durerait longtemps encore. Elle durerait alors même que nous ne serons plus, et que d'autres, plus jeunes aujourd'hui, eux aussi ne seront plus. Les générations se suivent et l'arbre reste là avec ses branches tordues, qui se tordent plus encore avec les générations qui se succèdent. Et les gens qui passent dessous, des dizaines chaque jour, l'admirent à leur tour et touchent le rugueux de l'écorce de son énorme tronc. Car un arbre, si cela se voit, cela se touche aussi. On touche le gros tronc de l'arbre à l'écorce rugueuse. Et il s'arrêtait là sur un banc qu'il y a en face de l'arbre, et il regardait l'arbre. Il ne disait rien. A qui aurait-il parlé, d'ailleurs, il était seul. Il s'appuyait au dossier. Il fermait les yeux. Il voyait ces gens qui passent, et qui le regardent, lui, avec de la pitié dans les yeux. On le plaint. Mais il ne le veut pas. Sa fierté. Et puis ça sert à quoi de plaindre les autres ? Ils ont leur peine qu'on ne peut pas décharger. Mais peut-être que ceux-là, ils sentaient toute la jeunesse qu'il y avait en eux et qu'il la comparait à cette fin de vie qu'ils devinaient. Ils iraient longtemps encore, eux, presque dans une éternité, tandis que celui-ci ne serait plus. Et ainsi les générations, elles passent, et l'arbre, lui, il reste. Ce n'est pas aux hommes de dire qu'ils sont immortels, c'est aux arbres. Presque immortels autant que Dieu, on pense.

Et quand il se relevait, et quand à nouveau il touchait l'écorce, il réfléchissait. Humain, végétal, quels rapports peut-il exister entre les deux. Y a-t-il une communication quelconque, une communion ? Ce qu'on ressent près d'un arbre, n'est-ce que du vent, comme le reste, les relations humaines, la vie ? Il lui semblait que non. Il le regardait. Il savait que d'autres s'arrêtaient comme lui.

Mais cela restait son arbre. Qui lui survivrait. Il pensait à cela, à cette survivance, alors même que lui ne serait plus. Il avait peine à comprendre, à comprendre le temps, le temps des végétaux et puis celui des hommes. Le temps de la terre. Il s'imaginait alors des espaces de temps gigantesques et dont il ne faisait même plus partie. Il voyait la terre aller dans l'espace, sans but peut-être, et sans qu'aucune direction ne se dessine.

Et sa vie était derrière maintenant. A peine s'il se souvenait de l'avoir vécue. Et puis même si on lui avait dit de retourner là-haut, peut-être qu'il ne l'aurait pas voulu. Que le destin, il s'accomplisse et qu'on en parle plus. Je suis assez vieux pour faire un mort Et puis aussi il serait trop dur de mourir deux fois. Une seule suffit. Il s'asseyait à nouveau sur son banc après qu'il se soit levé pour aller toucher le rugueux de l'arbre. Il rêvait. Q quoi ? A rien, ou plutôt à sa vie ancienne que quand même il laissait derrière lui, comme un vieil habit dont on n'aurait plus l'usage. Personne ne venait le trouver. Il était trop loin du village. Juste un cousin qui était descendu un après-midi avec le train. On avait parlé de chose et d'autres, mais il s'en rendait compte, cela ne l'intéressait plus, il écoutait à peine. On était venu sous l'arbre, et voilà que l'arbre, il avait désormais plus d'importance que le village qu'il avait laissé derrière lui. A peine si c'était encore son village.

Il souffrait moins. Les médicaments, il s'y était habitué, ils avaient fait de l'effet. D'accord, de plus en plus faible, mais moins souffrant. Et c'était une libération. Et il était reconnaissant envers ceux qui les inventent et qui lui permettaient de moins souffrir. Il n'en avait pas conscience autrefois, de ces choses, quand tout allait bien, et que l'on ne peut que se plaindre d'avoir mal au dos. On le tenait désormais à bout de bras avec des pilules. Et alors il voyait des gens, dans un lointain qu'il n'arrivait pas vraiment à saisir et qui, là-bas, les mettaient dans de petites boîtes. On ferait mieux de faire attention aux choses, qu'il se disait encore une fois, à la place de croire qu'on sera toujours soi-même en dehors de ce qui arrive, et qu'on n'ira jamais à l'hôpital, et qu'on n'aura jamais besoin de pilules. Mais tout ça, ce sera le lot de chacun, un jour. C'est une certitude. Il suffit simplement d'attendre...

Par contre pour les vieux de sa chambre, on aurait pu croire qu'il allait lier connaissance, qu'il allait être l'un d'entre eux. Au contraire, il restait en marge, solitaire, et même, il ne pouvait plus les sentir. Des vieux plus jeunes que lui. Pénibles, à moitié fous, qui criaient pendant la nuit. L'un d'entre eux était mort. On l'avait retrouvé au petit jour la bouche grande ouverte. Une des sœurs, elle avait dit en ouvrant la porte de la chambre :

- Alors monsieur Gaudart, on ne se lève plus ?

Et Monsieur Gaudart n'avait pas répondu, puisqu'il était mort. Il était juste à côté de lui. Il ne l'avait même pas entendu mourir. Ca c'était fait pendant la nuit. Et au matin, on n'avait rien vu parce qu'il n'y a pas encore de lumière dans la

chambre. Et c'est ainsi qu'elle s'était approchée de lui, qu'elle lui avait touché la main et avait vu qu'il était mort. Et puis le docteur était venu à son tour. Et puis on l'avait emmené sur le lit. Comme moi aussi on m'emmènera un jour, bientôt. Pour me mettre en caisse. Et alors on me remontera là-haut pour me conduire au cimetière après que l'on m'ait fait passer par l'église. Il pouvait tout imaginer, minute après minute, tous les détails, si insignifiants étaient-ils. Des enterrements, avec le temps, il en avait peut-être fait plus de cent, et c'était autant de tombes en plus qu'il y avait là-bas, sur les hauts, au cimetière du village.

Bon débarras, qu'il s'était dit. Il n'avait aucune commisération pour le mort. Et puis il sentait pas bon. Mais on l'avait aussitôt remplacé par un autre. Et si celui-ci mourait à son tour, on en mettrait aussitôt un autre encore. Il n'y aurait jamais de fin, puisqu'on est ici pour mourir. Alors il les voyait défiler tous à côté de lui, la bouche ouverte et sans plus de dents. Et ça tient à quoi, cette espèce d'horreur qu'il y a dans la vieillesse, où plus rien n'est beau, plus rien n'est sain ? On pue. Est-ce que moi aussi je pue et que je dégoûte le monde qui me soigne ? Sa fierté en prenait un coup. Là-haut, au moins, il ne gênait personne, si vieux qu'il soit, dans une grange, aux champs, dans les forêts, à faire un petit boulot qui ne gagne rien mais qui n'empiète sur personne. Tandis qu'ici, c'est à la chaîne. Et que tout ce que l'on peut dire, ces belles paroles, mais c'est rien du tout, et que quand l'on est mort, on se fout que l'on soit mort, le mort et puis les autres. On a rejoint la grande cohorte de ceux qui n'ont plus la parole, et qui ne l'auront plus jamais. Et c'est bien fait pour toutes les grandes gueules. Mais c'est une industrie, que la mort, rien de plus. Un, et puis deux, et puis dix. Une industrie avec ses avantages et ses inconvénients. Et trop tard pour un retour désormais, tout est accompli.

Il se reposerait mais il ne verrait plus rien de cette belle lumière qu'il avait découverte là, parmi les forêts, et puis aussi sur ces longs et immenses champs qui étaient comme une clairière au milieu de la forêt, avec les bâtiments de l'hôpital qu'il laissait en arrière, au fond, avec les Alpes plus loin. Il y avait des champs de blé. Et ça l'émouvait, les champs de blé, ce qui permet de nourrir l'homme, cette douce couleur des blés, l'été. Il s'intéressait encore à l'agriculture. On ne peut pas avoir été paysan et puis d'un coup, même qu'on soit à l'hôpital, se détourner de la terre. Les attaches, elles restent, indissolubles. Il oubliait son village pour l'essentiel, certes, mais il n'oubliait pas la terre. C'étaient ces blés que l'on n'avait pas en altitude, c'était cette odeur des blés tandis que là-haut, on n'avait rien que de mauvaises céréales. Les blés, les blés riches et beaux droits comme des i sur un champ, tout serrés, l'émouvaient. Cette terre est riche. Et puis c'est beau, un champ de blé. Et puis c'est beau aussi, un arbre, avec ses grandes branches.

Il faisait bon, ce jour-là. On était à fin d'août. La chaleur n'était déjà plus aussi étouffante qu'elle l'avait été encore au milieu du mois. On l'appréhendait

mieux. Les nuits aussi étaient moins chaudes, les vieux râlaient moins, respiraient mieux. Il faisait bon. Il y avait même un petit vent venu de l'ouest qui rendait l'après-midi plus légère. On faisait les regains à côté du champ de blé. Ils ne faisaient même peut-être la troisième coupe, soit les reguingets, tandis que là-haut, à peine les foinés étaient-ils finis, c'est dire la différence de climat. Aux autres, maintenant de turbiner, puisque moi je peux plus. Ils les voyaient sur les champs, sur ses champs, mais quelle importance, la terre, elle n'appartient à personne, qu'à celui qui la cultive. On ne la possède pas. Laisser cela, ne plus travailler, ne plus rien sentir, Avoir perdu son corps. Et même son esprit. N'être plus rien, plus corps ni esprit. Retourner à la poussière, comme ils disent. Etre moins qu'un arbre, moins qu'une fleur, moins qu'un rayon de soleil au travers des branches. Et puis ça sent l'éther à l'hôpital. Et puis il y a cette promiscuité. Là c'est un champ de blé, et c'est pur, là-bas c'est la promiscuité et la mort. Ici c'est la vie, pleine et bonne. Oh ! que d'espoir dans seul champ de blé...

Il se dissolvait. A chaque promenade qu'il faisait il était maintenant plus fatigué. Il s'arrêtait à chaque fois plus longtemps aussi sur le banc d'où il pouvait voir son arbre, et puis les autres, tous les arbres de la forêt auquel désormais il parlait. Il parlait aux arbres plus encore qu'à Dieu qui ne semblait pas l'avoir encore rejoint. Et ils lui répondaient.. Et maintenant il se prenait à vouloir mourir ici, sur le banc, Il l'espérait de toutes ses forces, et non pas là-bas, la bouche ouverte. Ici, et avec dignité. Que l'on me retrouve droit. Avec du soleil qui me réchaufferait. Il aurait fait chaud. Je me serais endormi. Et c'est ainsi qu'ils m'auraient retrouvé.

Son fils avait téléphoné, hier au soir. Il avait dit :

- Ca va ?

- Pas trop, je perds mes forces.

Et c'était vrai. On voulait désormais l'empêcher d'aller se promener. Quelques jours encore, qu'il avait demandé, et puis après vous ferez de moi ce que vous voudrez. Elles l'avaient laissé. Et là-bas, maintenant, il priait, il priait pour que le Seigneur, il vienne le reprendre Il aurait voulu arrêter de respirer, de sa propre volonté, pour que la mort, elle vienne . Mais on sait assez qu'on ne le peut pas. Il n'avait plus que l'angoisse que ça se passe dans son lit, aux côtés des autres. Alors il priait. Alors il se levait pour aller toucher le tronc de son arbre, pour l'entourer même de ses bras, pour sentir la chaleur de l'écorce. Et il priait, . il priait mieux et plus fort que quand il était conseiller de paroisse et qu'il allait tous les dimanches à l'église. Etait-ce du vent, alors, qu'il se pensait, une pauvre croyance qui ne s'appuie que sur le fait que l'on soit bien et qu'on peut aller de l'avant, qu'on a encore du sang, et un peu de monnaie dans le porte-monnaie ? Il doutait même maintenant de ce qu'il avait cru, alors qu'ici, non, ce n'était plus la même chose. Dieu, il était là, il communiquait avec lui,

on se parlait, on se comprenait. Dieu, il lui touchait la main. Et qu'il n'y ait plus de vieux, jamais. Les vieux, quand bien même il l'était, il en avait fait une obsession. Il aurait voulu rester seul. N'importe quand, de jour, de nuit, qu'il pleuve, qu'il fasse du soleil, bien sûr ce serait mieux avec du soleil pour mourir. S'en aller ici et non pas là-bas. Mon Dieu, mon arbre, O ma lumière, ma douce lumière. Il voyait alors du blanc au-dessus des forêts, au-dessus de tout, une grande lumière blanche où il montait lui aussi pour aller rejoindre une lumière plus blanche encore et plus vive. Il était effrayé comme en même temps bienheureux de connaître ces choses qu'autrefois il n'aurait jamais pu imaginer. Du blanc partout, mais en même temps, et c'est cela qui était étrange, de l'angoisse aussi partout.

Ce fut le deux avril mil-neuf cent seize, à une heure de l'après-midi. Jean-Jérémie Rochat, premier du nom, mourut ainsi qu'il l'avait souhaité, sur son banc et près de son arbre. Ce furent deux touristes de passage, venus de plus loin que les forêts, qui le trouvèrent. Il semblait dormir, tout droit, le dos appuyé au dossier du banc.

La mort du bûcheron

Il ne savait faire que ça, couper des grandes fives, les abattre, les déguiller. Il avait ce grand bruit dans la tête, quand elles tombent du haut de leurs trente mètres dans un immense froissement de branches brisées.

- Il ne faudrait quand même pas être dessous, qu'il se disait, quelle écrasée !

Il ne serait rien resté d'un homme, et de n'importe quelle manière se serait faite la rencontre du monstre et de l'individu qui aurait été pris au piège. Défoncé, peut-être même percé par une branche, allez savoir. Une bien triste fin pour un bûcheron qui aurait su jour après jour éviter tous les pièges de ce métier difficile, où tu te retrouves moulu tous les soirs, plus encore le matin quand il faut te lever et que le jour n'est même pas encore là.

On accomplissait des journées épouvantables, dans le temps, qu'il se pensait. Un peu moins maintenant qu'on a des horaires à respecter, qu'on ne peut plus faire comme on veut. Et c'est tant mieux. On se tuait à la tâche. C'est qu'aussi ça gagnait. On en engrangeait des sous, à la tâche, à déguiller des arbres de l'aube à la nuit, et puis les ébrancher. Fallait nous voir le faire, debout sur le tronc, manier la hache tranchante comme un rasoir dont l'acier parfois résonnait ou vibrait. Ou même chantait. Il chante, le métal, au cœur de la forêt. Du tout bon acier, une hache produite en Italie, là-bas où ils sont les seuls à savoir vraiment les façonner. Les haches et les serpes. Rinaldi, et personne d'autre, connues dans le monde entier. On faisait sauter les branches et les nœuds à la

tronçonneuse. Mais pour l'écorçage, on travaillait encore à la hache. On découpait des longues bandes d'écorce sur le côté de l'arbre, tchac, tchac. On aurait dit qu'on accomplissait ces gestes sans effort. C'est peut-être un peu vrai, avec l'habitude. Mais surtout c'est la connaissance approfondie voire totale du métier qui permet cette aisance. Non, on ne se donnerait pas un tour de rein en maniant la hache et en la laissant glisser contre le tronc.

Les arbres bientôt s'étendraient tout blancs puis bientôt tout rouges dans la forêt, les uns à côté des autres, sur leur tapis de branches qu'on laisserait sur place. On ne prendrait jamais que les troncs, on les débarderait, comme on dit. Alors il resterait la carcasse, pareille à une vieille veste dont on n'aurait plus besoin. Tout cela pourrirait sur place, en dix ou vingt ans, ou même en trente, car allez savoir, ces grandes branches, d'autant plus qu'elles s'enterrent, ce n'est pas quelques saisons, et même de grosses pluies, qui vont en venir à bout.

La forêt, au bûcheron, c'était son univers. Il s'arrêtait à neuf heures. Il s'asseyait sur un tronc. Il ouvrait son sac à poil, un vieux qu'il avait racheté d'un voisin qui ne s'en servait plus, un vieux grognard en bout de carrière qui était mort maintenant depuis plus de vingt ans. Le pauvre, un de plus qui n'avait plus mal aux dents, et pourtant comme il se souvenait encore de lui, qui avait lui aussi été bûcheron. Comme elles passent, les années. C'est inusable, ce genre de sac, quand on le soigne. La bouteille de vin d'un côté, le pain de l'autre, au milieu le dîner que sa femme lui avait préparé. Le vin, il l'avait mis dans une bouteille de bière d'Orbe de 5 dl, des comme on n'en fait plus, puisque la bière, à Orbe, on n'en brasse plus depuis belle lurette. Reste plus que la bouteille qu'on garde avec de l'affection. Mais à dix heures pas de vin, juste de l'eau que l'on prend dans une autre bouteille. Il avait sorti son couteau, un opinel, qu'il avait essuyé sur son pantalon, toujours à la même place. Il avait mis un sac de jute, celui qu'il servait parfois pour écorcer, quand c'est le printemps et que la sève gicle, sur le tronc, pour couper l'humidité. Et puis aussi c'est plus confortable.

Et il était là, il écoutait les oiseaux, il contemplait la forêt. Au travers de laquelle tombaient des rayons de lumière dorée venue d'en haut, de plus haut que ces immenses cimes. C'est beau, la forêt, quand même, qu'il se disait, c'est sacré. Et il regardait encore et toujours ces immenses cimes qui montaient à l'assaut du ciel, qui se dressaient toutes droites sur des dizaines de mètres. Le bas, sur près de dix ou quinze mètres, sans branches, juste un ou deux vieux mognions qui n'étaient que d'anciennes branches sèches. Parfois il se mettait au pied de ces arbres et il regardait les cimes. Il voyait défiler les nuages, là haut, ça lui donnait une impression de vertige. Et il n'arrivait pas à croire que ce serait lui, dans un instant, qui allait abattre de tels monuments. Était-il donc un saccageur ? Il ne le croyait pas. Il ferait de la lumière pour les plus jeunes qui croîtraient plus vite. Le sous-bois reprendrait de la vigueur. La forêt se régénérerait. Il n'était en somme, lui, qu'un gardien de la forêt, son serviteur. Il

travaillait à son avenir. Ce n'était nullement un massacreur comme les gens sans connaissance souvent le croient.

La forêt... Maintenant qu'il était moins bien qu'avant, c'est vrai, ça, des fois il se sentait comme un poids au niveau du cœur, et aussi il était plus vite fatigué, certains de ses proches, ils lui disaient :

- Il te faudrait arrêter le métier et aller en usine. Ce serait moins pénible.

Peut-être, mais aller faire quoi, en usine ? Et puis il ne s'y voyait pas, rien à faire. Il lui fallait l'air du large, son indépendance, sa liberté totale.

Il avait cinquante-sept ans, cinquante-sept balais, comme il se disait parfois avec un léger sourire, et ça voulait tout dire, que la roue, elle avait aussi tourné pour lui. Pas rien que les autres, qui s'enfilaient dans le temps, qui se dirigeaient tout gentiment là où l'on n'est plus obligé de cirer ses chaussures. On commençait à voir le bout. De quoi ? De sa vie, simplement. On se résignait à l'abandon de certaines choses, on devenait moins exigeant tout en supportant avec plus de philosophie ses misères. On se révoltait moins, en somme, on acceptait.

Cinquante-sept balais ! Comment avec ça aller trouver un boulot en usine, alors même que lui n'y avait jamais mis les pieds. Et que dès qu'il envisageait de s'y enfiler, comme tant d'autres le font, rien qu'à cette idée, la tête lui tournait, il vacillait. Ce trop de monde que l'on y côtoie l'effrayait. Tous ces gens, et des gens qui ne sont pas comme moi, qu'il se pensait, qui n'ont pas les mêmes aspirations ni le même but dans la vie. Pour lesquels, j'imagine, il n'y a que le boulot et la bagnole, et le samedi-dimanche, et les commissions dans les grandes surfaces, et les vacances, des choses comme ça, superficielles. Moi c'est la forêt, rien que la forêt. Pour les vacances, certes, je dis pas. Je vais deux ou trois jours dans le sud de la France, là où ma femme est née, un petit village dans la montagne, tout en haut, perdu, avec quelques champs et beaucoup de forêt. Mais de la forêt, ça ? Plutôt du taillis. Pas ces plantes comme ici, qui montent à l'assaut du ciel, du petit bois, du bois blanc sans valeur, avec seuls quelques chênes parmi, et par ci par là, quelques gros fayards qu'ils avaient oubliés dans le temps, quand ils faisaient encore du charbon de bois. C'est un peu comme ici, on voit les grands ronds là où ils le faisaient, et quand on gratte la terre, on s'aperçoit qu'elle est toute noire.

Alors il pensait à la France. Mais trois jours là-bas, à aider son beau-frère à faire les foin, et déjà il s'ennuyait. Il retrouvait dans sa tête sa vallée, ses forêts. Alors il réimaginait l'usine qui semblait l'attendre au bout. Et sa vie ainsi, elle lui apparaissait comme un tunnel duquel il ne ressortirait plus. Il y avait eu la forêt et la lumière, même si ce n'est pas toujours drôle, une vie de bûcheron, et maintenant il y aurait l'usine et cet immense tunnel. Et tout ça l'accablait. Et il y avait surtout désormais ce point, là, au niveau du cœur, qui commençait à lui faire souci. Mais il ne pouvait pas se décider à aller voir quelqu'un. Ça passera,

qu'il se disait, et il recommençait l'ouvrage. Il continuait. Il préférait encore l'éreintement, être seul dans cette grande nature qu'il aimait. Comme il aimait aussi sa tronçonneuse. Curieux, non, cet engin de malheur toujours à perturber le milieu où l'on est, ce grand bruit de guêpe, cette espèce de miaulement, pour les autres désagréable, et qui t'imaginent, toi le bûcheron, être en train d'abattre tous les arbres de la forêt. Alors que tu n'en es que le jardinier, que tu ne massacres, rien, et qu'ils pourraient repasser dans deux ou trois ans, pour voir le bon boulot que tu as fait. Pas ta faute à toi, si pour débarder ils emploient maintenant des engins trop gros qui laissent des traces profondes dans la terre des chemins. Où l'eau, elle reste dix ans. Mais tout ça se comblera aussi, avec le temps. Et puis qui sait, l'eau, peut-être qu'elle sert aux animaux de la forêt, qui s'arrêtent près d'elle, qui la boivent. Tandis qu'autrement, de l'eau, ici, il n'y en pas, on ne sait pas où aller la chercher.

Alors il était là, et il pensait à ses tronçonneuses, car il en avait toujours une en réserve, pour quand l'une vous lâche. Il pensait à son bruit. Que le moteur aille, qu'il ne vous lâche que le moins possible, justement. Que la chaîne soit bien affûtée et morde dans le bois sans qu'on pousse ou qu'on pèse. Cette sciure, cette fumée, cette odeur de benzine et d'huile, faut que tout aille, que tout roule. Il aimait ses outils, qu'ils soient affûtés, en parfait état de marche. Pas une ébréchure sur le tranchant de la hache ou de la serpe, pas un manche qui voitasse, ou de la saleté qui ne serait pas l'ordinaire de la journée. Du commerce en ordre, comme on dit, tip top. Il aimait ça autant que l'argent qu'il ramenait à la maison et qui avait quand même son importance. La maison, là-bas, il faut bien qu'elle tourne.

- Commissionnaire-magasinier, peut-être que ce serait la seule chose qui puisse me convenir. Que je puisse au moins bouger, et non pas rester le cul collé à une chaise une journée durant, et puis deux journées, et puis la semaine, et ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Rivé à un établi. Ne plus se lever que pour aller boire un café ou pisser. Et puis, qui sait, peut-être qu'on doit encore demander la permission, avoir un jeton, des trucs comme ça. Tandis qu'ici, hein! ici, la nature est grande, la nature elle vous accueille.

Il en discutait parfois, de l'usine, avec d'autres qui la connaissaient. Car ici, dans la région, en plus des forêts, qui étaient immenses, à ne pas le croire, et lui il les connaissait toutes, à force de les arpenter dans tous les sens, il y avait les usines, au fond de la vallée. C'était même un monde d'usines auprès duquel la forêt, elle ne pesait pas lourd. En surface et en volume, certes, mais en terme de finance, rien du tout. On brassait d'un côté des cents mille francs, tandis que de l'autre, c'étaient des millions. Y avait pas de comparaison.

Il pensait à cela tout en mastiquant son pain et son fromage, celui qu'il avait acheté à la laiterie du village, un fromage qui a du goût, et non pas une de ces pâtes insipides que l'on ne trouve que trop. Vieux d'un an pour le moins, une pièce spéciale que le laitier réservait pour ses vieux clients qui l'aimaient corsé.

Oh! elle était belle la forêt qu'il regardait. Et cette lumière au travers des arbres. On aurait dit un temple, la forêt. Son temple à lui où il se sentait bien. Il y avait cette lumière, et puis ces bruits, le vent dans les branches, comme un grand souffle qui passait là-haut, et puis le chant des oiseaux. Et puis les odeurs de la forêt, de sève, de ces troncs fraîchement abattus, de ces écorces. C'est l'odeur qu'il aimait, celle des troncs et des écorces, presque un peu piquante parfois. Il la portait sur lui, sur les habits, sur ses cheveux et même sur son visage. Il était imprégné de l'odeur de la forêt sans que cela ne le dérange. Son odeur à lui, d'homme, on transpire à déguiller des arbres, à les écorcer, son odeur d'homme qui se mélangeait à celle de la forêt. Et il ramenait ces odeurs à la maison. Et on sentait la forêt jusque dans son garage, même dans son atelier où il aiguisait ses outils et réparait sa tronçonneuse.

Il était seul. Il ne faisait pas équipe. Il lui fallait son indépendance, totale. Il avait essayé. Ça marchait six mois et puis ça se détraquait pour des motifs souvent futiles. L'un avait peur que l'autre en fasse moins et qu'il soit pourtant payé la même chose. On se regardait travailler. On s'écoutait travailler. On ne faisait plus que ça. L'autre, pour finir, alors qu'il aurait du être un ami, une aide précieuse, on ne pouvait plus le sentir. On le haïssait. Alors il retrouvait son indépendance et les choses se remettaient chacune à sa place. Et c'était à nouveau la grande tranquillité quand il arrêtrait le travail et qu'il s'asseyait sur un tronc. Et il regardait précisément cette lumière, et il écoutait les chants des oiseaux, toutes espèces d'oiseaux dont il ne savait même pas les noms. Il restait un peu ignorant du milieu où il vivait pourtant l'essentiel de son temps. Il ne saisissait pas les choses dans le détail, indifférent parfois à des éléments qui auraient retenu ces connaisseurs de la nature. Ce n'était pas un savant, lui, rien qu'un professionnel qui aimait son métier et le milieu où il travaillait. Il pouvait même pas rivaliser, question connaissances, avec des gens qui ne faisaient que s'y promener. Mais l'ambiance, hein ?, l'ambiance qui te pénètre et t'accompagne, heure après heure de chacune de tes journées ?

Ce matin-là, quand même il n'avait pas la pleine forme, moulu plus que d'habitude, il lui semblait, il partit pour la forêt. Oh ! à neuf ou à dix, la machine, elle se sera dégrippée, je ne sentirais plus rien, j'aurai toute mon énergie. Quand je serai chaud et que tous mes muscles, ils fonctionnent, et que ces maux de dos qu'on a le matin, ils ont disparu, comme par miracle. Mais rien ne se rétablissait. Et il sentait comme un point, là, au niveau du cœur, plutôt un enserrement. Et cet enserrement, il ne disparaissait pas. Il restait là pour l'accompagner, mais surtout pour lui donner de l'angoisse. Et puis il y avait aussi cette immense fatigue que d'habitude il ne ressentait pas. Mon Dieu, si je peux plus venir en forêt, et que je sois foutu, qu'il se pensait, qu'est-ce que je vais devenir ? Et cette fatigue, c'était un début d'angoisse et même de panique. Panique pas, panique pas, assied-toi, là, sur ce tronc, repose-toi, laisse-toi aller. C'est ça, laisse-toi aller, ne pense plus à rien. Repose-toi.

- Faut que je m'appuie à un tronc, qu'il se disait à lui-même. Car ici, il ne se parlait jamais qu'à lui-même. On ne pouvait même pas avoir un chien, dans la forêt. Il y a longtemps qu'il aurait été écrasé par ces arbres qu'on abat. On ne peut qu'être seul.

Alors il avait changé de place. Il s'était mis au pied d'un gros sapin, une plante immense,

le plus gros sapin du coin et qu'il avait déjà repéré le matin, un de ceux qu'on laisse en place, comme témoignage d'une forêt d'autrefois, un de ces arbres qui doivent bien avoir dans les deux ou trois cents ans. Il s'était appuyé contre le tronc du seigneur de la forêt. Il avait senti le rugueux de son écorce dans le dos. Il s'était appuyé bien fort, peut-être que ça le rassurerait, et que bientôt son mal, il passerait. C'est pas possible que ça ne passe pas. Je ne vais quand même pas me laisser crever aujourd'hui. Pas aujourd'hui, j'ai tellement de choses encore à faire. Et je l'aime tellement la forêt. Mais l'angoisse, elle était la plus forte. Il n'était pas bien. Oh! non, pas mourir, qu'il se disait, pas aujourd'hui, demain d'accord, mais pas aujourd'hui, pas maintenant. On ne s'efface pas comme ça, subitement, sans qu'on n'ait rien préparé.

C'est vrai qu'il ne se sentait pas prêt à mourir. Quoique à la mort, il y pensait souvent, pendant ses journées, dans sa solitude qui n'en était jamais, puisqu'il y avait la forêt. Mais il la voyait toujours devant. Et aujourd'hui il n'était pas prêt. Il sentait d'ailleurs qu'il ne serait jamais prêt. Il était comme un enfant, plein d'images, plein de tendresse pour toutes sortes de choses et avec toujours la vie devant lui et non derrière. Devant lui, grande lumière, lumière, lumière... Il aurait voulu plutôt s'endormir, sans souffrance, sans rien sentir, et surtout pas ce point là sur le côté ou au milieu de lui et qui donne de l'angoisse. Ne pas se voir passer de l'autre côté. Qu'est-ce qu'il y a, de l'autre côté ? Mais il n'y a rien, de l'autre côté, ça n'existe même pas, de l'autre côté, c'est rien qu'une image qu'on a pour expliquer. Pas souffrir, s'endormir, rien voir. Mon Dieu, ça lui tirait tant, ça lui tirait tant du côté du cœur. Et l'angoisse le serrait, l'effrayait, l'inondait. Il n'y avait plus ici qu'angoisse, dans la grande forêt, plus de lumière, la nuit, déjà, alors que ce n'est encore que le matin. Il tenait une branche dans sa main, crispée. C'était son dernier refuge, le bois que l'on aime, la forêt, une sensation. Et même si c'est rugueux, c'est quelque chose. Et ce serait terrible quand même de mourir. Mourir, mourir. Et moi qui n'ai même pas vécu, et moi qui ai tout loupé, à part la forêt, et elle a valu quoi, ma vie ?

Alors le bûcheron, ainsi qu'il en avait été de cent autres bûcherons qui avaient passé à la même place, dans la même forêt, qui avaient vu la même lumière dorée, alors le bûcheron, il fut mort. Et on le retrouva à sept heures du soir, adossé contre le pied du géant, juste un peu affaissé sur le côté. Et une grosse branche dans la main.

La bise

- Je sens que je m'en vais, Emma. Dis-moi, quel temps fait-il dehors ?

C'était un autre jour de grande bise, avec de la neige qui se collait contre les façades exposées de ce quartier du village si mal situé. La bise se coulait sous les fenêtres qui joignaient mal. Elle vous glaçait les sangs, car impossible désormais de se chauffer et même qu'on bourrait à mort les fourneaux. La bise glacée était la plus forte, que l'on ne retenait pas, même en mettant des tissus sous les fenêtres pour tenter de la museler, ou des polochons qu'on était allé chercher au galetas. De la glace se déposait contre les murs de la cuisine. Il y avait longtemps que l'on n'avait plus vu ça, une bise pareille, depuis neuf jours qu'elle soufflait. Inutile de dire que les lacs étaient gelés. Et le froid était si vif, avec cette bise, que personne ne se risquait plus dehors, même avec un gros bonnet. Ca ne suffisait pas. On aurait eu les oreilles gelées, et puis le visage aussi, il aurait gelé. Alors on restait dans les maisons et c'est de là que l'on regardait les menées. La neige s'accumulait contre les maisons ou dans les ruelles, derrière les pare-neiges, sur les routes, là où il y a des creux. On ne passait plus qu'avec peine d'un village à l'autre. Et au village, on ne voyait plus guère que les paysans sortir le fumier le matin et le soir, en fin de journée, qui fumait, déjà sur la brouette et puis sur le tas quand on l'avait déchargée. Et ces autres qui devaient mener des boîtes à vacherin. Ceux-là, ils allaient tant bien que mal, courbés, poussant des remorques, ou tirant des petits chars, emmitouflés des pieds à la tête, une grosse écharpe leur couvrant le visage.

On aurait presque été au paradis dans les maisons, dans la cuisine en particulier, si celle-ci avait pu se chauffer vraiment et malgré que l'on bourrait la cuisinière au maximum. La bise passait sous les fenêtres, cognait les carreaux, sifflait, mugissait, et l'on voyait de grandes vagues de neige, comme des frissons, courir sur le lac, en diagonale ou en travers, et nous venir contre. Et là-bas, à deux cents mètres, là où l'eau est libre, à cause de l'arrivée du canal souterrain, on voyait celle-ci fumer, avec, dans cet espèce de petit brouillard qui se formait, les oiseaux du lac, les foulques en particulier. Elles luttaient et vivaient malgré la bise. On se demandait alors comment elles arrivaient à le faire avec des froids pareils. Elles auraient du crever.

Crever ? C'est plutôt lui, Alexandre, qui le faisait. Il était là, dans son lit. La chambre heureusement donnait à vent. Il y faisait certes très froid, mais on ne sentait pas les courants quand les portes étaient fermées. Il allait mourir. Il le savait. Il n'était pas vieux pourtant. Mais c'était d'époque, où l'on mourait sans être vieux, de tous les maux du monde, surtout de celui d'avoir trop travaillé. Il avait de la peine à souffler. Et c'est ça qui lui pesait le plus. Autrement il ne sentait plus son corps. Il devenait froid avant que d'être mort. Il avait encore l'esprit. Il pensait. Il pensait et puis il dormait. Et quand il pensait il faisait le tour de sa vie. Il se disait par exemple :

- Mais alors, moi, qu'ai-je pris de la vie, je n'ai fait que travailler ? J'avais pas

seize ans que je le faisais déjà. Et j'ai travaillé tous les jours de ma vie, sans presque m'arrêter. Et maintenant, voyez, je m'en vais, et même que c'est avant l'heure.

Au moins il aurait le repos, lui qui s'était tant fatigué. On ne le dérangerait plus. La vie ne l'appellerait plus sans cesse pour qu'il aille. Et elle avait été quoi, sa vie, puisque aujourd'hui il s'en allait ? Il la trouvait petite, la vie de l'homme, toute faite de travail pour que l'on puisse nouer les deux bouts. Et puis voilà, on met les voiles. On lève l'ancre tandis que les autres, ils vivent. Ces mêmes qui lui disaient autrefois :

- C'est pendant que tu vis que tu dois jouir de la vie, pas après, quand tu seras mort.

Des réflexions de la sorte, à l'époque, ça le faisait sourire. La mort, pour lui, elle n'existait pas, ou alors elle était loin devant, mais pas en lui. Il souriait. La mort, c'était pour les autres, pas pour lui qui était en pleine force de l'âge.

Et maintenant qu'il était là et qu'il allait mourir, il pensait qu'ils avaient raison, les autres. C'est quand on vit qu'il faut jouir, mieux qu'il faut savoir que l'on jouit. Ainsi quand il allait travailler par les Landes à épancher du fumier, il aurait du comprendre qu'alors ce qu'il vivait, c'était le meilleur de son existence. Qu'il n'y aurait jamais autre chose, surtout pas en mieux. Que ce qu'il accomplissait, c'était sa vie. Le fondement. L'essentiel. Tandis que parfois il aspirait à d'autres choses, à ne rien faire par exemple, ou à voyager. Il travaillait, et il aimait ça dans le fond, mais sans le savoir. Simplement il se persuadait qu'il aurait pu avoir un autre destin possible, plus beau, plus grand surtout. Et ce qu'il rêvait, cette autre vie, des fois ou même souvent, il la situait au-delà des montagnes, mais pas ici où les choses étaient trop connues. Comme usées, des fois, les choses. A force qu'on les vive. Du premier jour de l'année au dernier. Ainsi ce village, il le connaissait si bien, lui, et du premier de ses habitants au dernier, du doyen au bouèbe naît les jours d'avant, que c'en était presque trop. Il connaissait trop aussi ces liens qui lient les gens d'une même collectivité. C'était complexe, ce réseau, et pourtant il ne s'y trompait pas. Il savait les fils, les solides, les rompus, cet enchevêtrement d'amitiés diverses ou de haines et de répulsions tenaces, cette complexité si extraordinaire de la vie humaine et de ses infinies ramifications.

Et maintenant il était là, tout moindre, dans la chambre devant, qui se mourrait, devant ou derrière, c'est selon, devant parce du côté de l'entrée de la maison, derrière par rapport au levant qui se donnait sur la façade opposée. Et la bise, quand sa femme rentrait pour lui apporter à boire, il avait toujours soif depuis quelques jours, c'était mauvais signe, il l'entendait gémir, crier, siffler, buter contre la maison par grandes rafales et des fois elle se donnait si forte qu'il croyait qu'elle allait tout emporter, et lui avec, tant mieux, ainsi il ne verrait rien du prochain passage.

- Je suis maudit, maudit, j'ai pas vécu, j'ai fait que travailler, j'ai connu que le pain noir et pas le blanc, qu'il cracha dans un accès de révolte. Je suis maudit, maudit, qu'il cria même à sa femme, avec sa voix cassée et les yeux mouillés.

Alors il regrettait sa vie. Et pour la centième fois il en aurait voulu une autre, derrière lui, en guise de consolation, maintenant qu'il faut mourir. Plus grande. Plus belle. Mieux remplie. Il n'avait pas vu passer les journées, et désormais il était là qui agonisait. Sans grandes souffrances, heureusement, depuis quelques jours, juste cette peine à souffler. Et puis cette angoisse par moment quand il se rendait compte une nouvelle fois qu'il allait mourir. Des bouffées le noyaient. Il croyait perdre pied. C'est qu'il voulait vivre. Et puis non, surtout se reposer, avec ce grand corps vide et nu et sec sous ses habits, et prêt pour qu'on le mette en terre. Il n'y pensait pas.

- Je ne le verrai pas, ça sert à quoi que je l'imagine ? Ce sera pour moi comme pour tous les autres, je ne suis pas original. Mes prédécesseurs, ils sont partis avant moi, alors, pourquoi pas moi ?

Il aurait voulu que ce soit plus tard. On ne choisit pas. Alors il faut se laisser aller dans les bras de la mort qui vous emporte. Où irai-je, qu'il se disait ? Il ne savait pas. Il ne croyait pas. Dieu ne lui était d'aucun secours, Jésus, le reste, il n'y avait pas prêté attention, d'aucune manière. Il ne croyait qu'à la terre, lui, qu'aux choses solides. A la terre mais non pas à l'argent. Il n'en avait pas. Il ne courait pas après. La terre, ses champs, les forêts, un petit coin à la lisière, quelques buissons sur le plat, et les arbres solitaires aussi surtout, les beaux feuillus qu'il regardait à chaque fois qu'il allait aux champs. Il les trouvait beaux. Il touchait le tronc, l'écorce. Il sentait en eux une vie qu'il tentait de comprendre. Il en était sûr, qu'il y avait une vie, une spiritualité en eux, tant ils étaient beaux et forts, rassurants. Mais beaux surtout, avec leurs grandes branches, et qui l'étaient tant qu'elles allaient même au-dessus du chemin. Il passait dessous, il levait la tête, il s'arrêtait pour regarder celui-là, puis il allait à d'autres. Et il était heureux près des arbres. Hélas, ici, dans sa chambre, il ne trouvait qu'une solitude poignante, presque affreuse, tandis que c'est sous un arbre qu'il aurait dû s'endormir, assis sur un banc ou sur la mousse, le dos appuyé au tronc, qu'il puisse sentir cette pulsion lente qu'il comprenait. Et sa femme, qui était là, ça ne lui suffisait pas. Il aurait voulu le monde à ses côtés, il aurait voulu son enfance, ses jouets qu'il avait perdus, sa vie pleine et entière. Il aspirait à des choses infinies. Alors qu'il allait mourir. Mais charrette de bise, ne pourrait-elle donc pas arrêter, qu'elle me laisse un moment tranquille ?

Elle ne le faisait pas. On l'entendait nuit et jour. Elle se coulait dans la rue principale pour vous glacer les rares habitants du village, des Crettets surtout, qui y passaient. Et quand ceux-ci étaient entre deux maisons, ils recevaient parfois une bouffée si forte venue du lac, qu'ils perdaient presque l'équilibre. Quelles rafales ! Et quel pays ! C'est pas possible. On ne devrait pas l'habiter, le laisser seul, et puis nous autres les hommes, foutre le camp. On ne peut pas vivre, dans des pays pareils. C'est le Grand Nord, la Sibérie, l'épouvantable

hiver qui te rend dur comme du bois, corps et âme, et qui ne te permet plus de voir les choses d'une manière bienveillante.

- Emma, disait-il de plus en plus souvent. Et elle était là qui le regardait, les yeux humides. Lui il ne pleurait plus. Il l'avait fait ces jours passés. Et puis maintenant il avait les yeux secs. A cause peut-être des médicaments qu'il prenait pour aider au passage, et qui l'assommaient. De guérir on n'en parle pas. Pas d'illusion. Il était usé. Il était cuit. On ne fait pas un vivant d'un déjà mort. Foutu, rendu. Plus qu'à passer. Les affaires en ordre avec sa femme et ses enfants. L'autre jour, quand il pouvait encore penser et que le notaire était venu, un bon gaillard qui vous reconforte, presque comme un pasteur. Ne l'était-il pas d'ailleurs un peu ? Oh ! cette bise, qu'il y a dehors. Alors il fermait les yeux, et il la voyait à nouveau courir sur la route et se glisser entre les maisons, la neige recouvrant les fumiers, les planches que l'on sert pour y monter les brouettes. Les vaches étaient bien à l'écurie. Et pourtant il faisait si froid dès que tu quittais leur chaud, que dans les fourragères, juste à côté, les conduites d'eau gelaient. On ne savait plus que faire. Alors on s'était résolu à conduire les vaches à la fontaine dont on avait cassé la glace à grands coups de hache et de pioche. Du jamais vu. Février 1956. Des arbres gelaient qui avaient presque bourgeonné en janvier tant il faisait doux. Et lui, il ne serait même pas là pour constater les dégâts au printemps ou pour voir au contraire combien, la vie, elle est forte. Il reposerait quelque part dans la terre, il ne voulait pas penser où. Et il ne serait même pas bien, puisqu'il ne serait plus. Et que sa vie, sa pauvre vie de besogneux, ce serait alors exactement comme s'il ne l'avait jamais vécue.

Ma première rencontre avec Louis

Louis, c'est Louis Pantalon, le père à Femil. Mais si j'ai connu ce dernier que nous rencontrerons bientôt, pour quant à son père, il était déjà décédé à l'heure où je venais au monde. Mais cela n'a que peu d'importance.

Car Louis Pantalon, par ce que put m'en dire mon père, par des documents, par des photos que m'avaient montrées son fils et que plus tard j'avais copiées, je l'ai bien connu. Je le revois par exemple, c'était déjà au temps où il jouissait paisiblement de sa retraite, sur le chemin des Marichets. Il est pris en photo par l'une de ses nièces. Il porte le chapeau. Il tient son gilet sous le bras. On voit les bornes au bord du chemin. Il ne fait aucun doute que l'on soit revenu par cette route qui vous conduira bientôt au vallon de la Sagne et que l'on suivra pour regagner le village, étant de retour d'une visite à l'alpage de la famille, la Cerniaz, située sur les hauts des Charbonnières.

Je revois encore Louis alors que nombre des membres de la famille se sont joints à lui pour un arrêt au Mont d'Orzeires. C'était déjà là-bas non seulement un endroit privilégié pour les promenades du dimanche, mais aussi une buvette. On passait de beaux moments tranquilles à longer le lac Brenet, à traverser le vaste territoire de la Tornaz et ensuite à redescendre sur ce site qui n'était

nullement encore fréquenté par l'armada de touristes que l'on connaît aujourd'hui, d'autant plus que la route de Vallorbe n'était alors qu'un chemin de montagne, presque de dévestiture. Les travaux de reconstruction n'interviendraient que plus tard.

Bref, Louis, de l'avoir vu sur ces photos déjà jaunies mais en nombre, car la photo a toujours fait partie des activités de loisirs de cette famille, je le connais tout aussi bien que l'un ou l'autre de mes propres ancêtres. Je lui porte une affection quasiment filiale, tant il me fascine par sa tranquille placidité. Tant j'aime aujourd'hui encore à mettre mes pas dans ses pas, pour une nouvelle visite, à la Cerniaz par exemple.

La Cerniaz, c'est un magnifique petit chalet construit sur un alpage qui n'est autre que ce qui avait été la partie à vent des communs de la Cornaz. On n'en était plus à ces coutumes anciennes qui assuraient de l'herbe au bétail de tous les propriétaires et quelque soit leur statut. Chacun, au contraire, par achat, pouvait désormais reprendre le terrain autrefois commun. L'autre partie, à bise, quant à elle, donna cet alpage que l'on appelle aujourd'hui la Palestine. Elle est aussi dotée d'un joli petit chalet construit par le premier propriétaire, l'oncle Armand.

Le chalet de la Cerniaz, de forme simples, élémentaires. Construit sous le règne de Louis Pantalón en 1892. La date se trouve encore sur la porte d'entrée. Quand j'ai épuisé mes quelques balades par trop répétitives à proximité des lacs, c'est là-haut que je monte. On aura emprunté le chemin des Grands Billards, on aura traversé la route de Mouthe, et se faufilant à travers bois ou suivant un bout de chemin, on retrouve le chalet. J'ai eu l'occasion de le visiter à l'époque des précédents amodiataires. Des Charbonnières aller et retour avec la vieille caisse que possédait l'un des deux, on n'avait pas mis plus de vingt-cinq minutes. Tout compris. Trajet, et le chemin est rude, visite de toutes les pièces et dépôt devant la ferme. Un record. J'avais néanmoins encore eu le temps de prendre de nombreuses photos, autant au rez qu'à l'étage où se trouve la petite chambre du berger. Bref, la disposition intérieure de ce chalet ne m'est pas inconnue, que je peux retrouver d'ailleurs en partie par les fenêtres à l'heure où je le fréquente.

Mais c'est surtout son extérieur qui m'intéresse, la position qu'il a sur sa petite crête, appuyé contre les forêts qu'il laisse derrière lui. Ce n'est pas là le chalet d'un gros propriétaire terrien, du patron un peu gonflé d'un énorme troupeau. C'est celui au contraire d'un petit paysan de par ici, qui tient à sa modestie et ne songe nullement à s'agrandir.

En ces lieux on est bien. On a mis un banc devant le chalet sur lequel on peut s'asseoir et contempler ce qu'il y a devant soi. On voit du pâturage, on voit de la forêt, et autrefois on admirait encore nos deux villages mis côté à côté au bout de leur lac. Cela désormais interdit par la forte croissance des arbres. Et savez-vous ce que l'on peut entendre d'ici, les samedis soirs ou les dimanches après-midi ? Les auto-tamponneuses quand il y a grande bastringue de la Jeune Suisse au Pont !

Mais les bruits ordinaires sont plutôt ceux des sonnailles du troupeau qui broute à l'arrière du chalet, dans la petite clairière qu'il y a là, coincée au milieu des forêts et dont l'accès n'est pas aisé à cause d'un chemin impossible. Il y a aussi le chant des oiseaux qui ne manquent pas de vous accompagner lors d'une saison. Et parfois ces bruits, c'est le vent dans les arbres proches qui les apporte alors que le ciel roule de gros nuages que l'on souhaite d'orage, car la pâture est sèche au point qu'elle craque sous le pied quand on s'y promène.

C'est donc là, devant le petit chalet, que j'ai rencontré Louis, Louis Pantalon, fils de Louis Siméon, ancien aubergiste. C'est par l'auberge d'ailleurs que l'on a pu acquérir cette modeste aisance suffisante pour vous permettre d'affronter maintenant sans trop se casser la tête le nouveau siècle, le XXe.

Louis est donc assis sur son banc et contemple son village. Je m'approche. Je le salue. Je me présente, car il a oublié qui je suis, ou tout simplement il ne le sait pas, bien que l'on soit presque voisin.

- J'habite à deux pas de chez vous, que je lui dis, au-delà de l'école.

- Ah ! qu'il me répond, alors assieds-toi et causons.

Je m'assieds donc et nous causons. Tranquilles. On parle surtout d'alpage, c'est naturel, combien il a de vaches, s'il y a assez d'herbe sur le pâturage, assez d'eau dans les puits et citernes. On évoque les sonnailles dont quelques-unes pendent sous l'avant-toit. On traite de fabrication. A cet égard il ne fait plus de fromage depuis longtemps déjà, mais de simples tommes qu'il vend à la laiterie du Pont. En fait la montagne est trop petite pour avoir du bétail et du lait en suffisance pour la fabrication d'un gruyère. On cause du village. De ses habitants. On parle des vieux ou des vieilles, de ceux ou de celles qui sont au cimetière mais que l'on connaît comme si l'on avait vécu à leurs côtés alors qu'ils vivaient. Par la tradition orale, par des conversations du type de celle que je restitue. On aime ça, dans le fond, retrouver les anciens, leurs vies, leur trajectoires, certes toujours les mêmes, mais néanmoins avec des points qui saillent. Chacun a son originalité.

Il fait bon sur le banc avec Louis.

- Et puis tu redescends toi aussi à pied, qu'il me dit.

- C'est sûr, que je le lui réponds. Directos au travers des forêts pour rejoindre le chemin des Grands Billards et retrouver la Fuve.

- C'est par là que je passe moi aussi. On pourrait faire un bout de chemin ensemble ?

- Impossible, Louis, je te laisserai là et tu partiras bientôt tranquille, à ton allure, et moi j'irai plutôt en courant. Ca descend. C'est pas difficile.

Et puis je demande soudain à mon collègue de banc une chose qui n'a pas fini de me torturer.

- Et puis toi, Louis, tu penses quoi de la fuite du temps et du passage des générations ?

- Oh ! qu'il me dit, je n'aime pas trop m'appesantir sur le sujet. Tu vois, au village, la maison, elle sera bientôt à ma fille Jeanne et à mon fils Emile. Et les

deux ne sont pas mariés. Et Emile, tu le connais, c'est pas un foudre de guerre. J'ai bien peur que tout aille à vau l'eau. Mais tu sais, ça fait partie de la vie, que les générations se suivent les unes les autres et qu'on disparaisse en même temps que la sienne. Ça sert à rien de se tourmenter. Les hommes passent, les maisons, le terrain, tout ça reste, mais les familles qui en sont les propriétaires, elles changent. On n'y peut rien.

Des choses comme ça. J'aime discuter avec Louis. C'est un brave. Il me raconte un peu de sa vie, quand il étudiait du côté de Neuchâtel, dans le pensionnat Nathanaël où son père l'avait placé. Il avait de hautes visées pour lui, peut-être avocat ou notaire quelque chose du genre. Faut le voir sur une photo que l'on tient de lui à cette période de la vie. Il n'a sans doute pas seize ans, et le voilà nippé comme un fonctionnaire de cinquante, gilet étriqué, cravate, chapeau melon dans une main, canne de bambou dans l'autre, pantalon si large que tu en mettrais deux dedans. Un vrai charlot ! Il n'avait jamais fait pourtant que de rester ici, dans ses montagnes. Un modéré. Et s'il n'avait pas présidé à la construction de ce chalet, il n'aurait sans doute en rien marqué l'histoire de ce village. Quoiqu'il faut reconnaître qu'il fut quand même directeur de chorale, La Lyre, fameuse en son temps.

Et Louis, il l'aime, son chalet. Il l'aime autant qu'il aime sa maison. Il l'aime autant qu'il aime chacun des membres de sa nombreuse famille. Il aime ses vaches qui ne sont certes pas nombreuses, mais qu'importe. Comme ses champs qu'il a au-devant de sa maison et pas loin du collège et de chez Saïset. Il aime les choses qu'il tient et qu'il détient. Il est paisible. Il n'accapare rien. Il n'en veut à personne. Il ne dit de mal de personne non plus. Il est philosophe, et c'est un plaisir énorme de le rencontrer et de discuter avec lui. Ça rassure, dans un monde tel que le nôtre !

- Pas Louis ?

Louis est resté sur son banc sans plus rien dire, maintenant. Je l'avais bientôt quitté pour redescendre. Parce qu'il m'avait pour finir offert un verre, un gros rouge qui tache pris dans un litre qu'il y avait sur la table de la cuisine, j'avais des ailes. Et surtout cette envie pressante, une fois arrivé, de tout vous raconter !

Rémy Rochat

LES SAISONS DE MON VILLAGE

*Deuxième mouture de 2021
Brouillon définitif*

*Éditions Le Pèlerin
2021*

